BL. NAZ.
Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
130
NAPOLI

Digitized by Google

II Suppl. Palat. A 130

627. 158

LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC, SUR L'HONNEUR.

Avec des Observations Critiques, Morales & Historiques.

Par M. DENESLE.

Tantò major Famæ sitis est, quàm Virtutis!

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez H. C. DE HANSY, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins, à Sainte Thereſe.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A MONSIEUR

DE SARTINE,

MAITRE DES REQUÊTES.

Lieutenant Général de Police
de la Ville de Paris.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous préſenter un Ouvrage, qui par la nature des ſujets qu'il traite & des objets qu'il embraſſe, doit vous être particulièrement conſacré. Le Public en conviendra facilement à la pre-

miere lecture ; & ſi vous voulez bien, MONSIEUR, *l'honorer de votre agrément, je ſuis aſſuré d'être généralement applaudi d'en avoir fait une auſſi judicieuſe deſtination. Ma confiance eſt telle à cet égard, que je ne manquerois pas d'en expoſer les motifs, ſi cette expoſition, en faiſant néceſſairement votre éloge, ne m'obligeoit de rompre ſur cet article, un ſilence que l'auſtérité de votre modeſtie m'a impoſé.... Mais du moins j'oſe eſpérer,* MONSIEUR, *qu'elle ne déſapprouvera pas que je profite de cette circonſtance, pour donner au Public un témoignage authentique & perſonnel du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur

DENESLE.

AVANT-PROPOS.

NOus nous propoſons ici de faire des obſervations ſur la différence infinie qui ſe trouve entre l'Honneur conſidéré en lui-même, & l'Honneur conſidéré ſelon l'idée générale que le Public s'en forme, relativement à l'utilité ou à l'agrément que peuvent lui procurer l'eſtime & l'opinion d'autrui.

Peut-être le Lecteur verra-t-il, par cette diſtinction, que la plûpart de ceux qui croyent regorger d'honneur, n'en ont ſouvent point du tout, & que ceux qu'on regarde comme en étant entierement dénués, en ont ſouvent plus que les autres.

Au reſte, rien n'eſt ſi trivial que l'honneur; & cependant malgré cette abondance, ſi on veut en croire tous les hommes ſur leur parole, ils en ſont encore plus affamés que d'argent & de plaiſir. Et ce qui ſeroit capable d'induire en erreur, c'eſt qu'en pluſieurs circonſtances, ils paroiſſent le préférer même à la vie.

A s'en voir revêtu, chacun met ſon bonheur; *
Et tout crie ici bas, l'honneur! Vive l'honneur!
Entendons diſcourir ſur les Bancs des Galeres,
Ce Forçat abhorré même de ſes Confreres;
Il plaint, par un Arrêt injuſtement donné,
L'Honneur, en ſa perſonne, à ramer condamné.

On rapporte en effet comme une ſingularité digne de remarque, qu'entre tous les Forçats que le Duc d'Oſſone, viſitant un jour ſes

* *Deſpreaux, Satyr.* xi.

Galeres, s'aviſa d'interroger, un ſeul eut aſſez de bonne foi pour lui répondre, *que ſi on lui avoit rendu juſtice, il auroit été au moins pendu.* Tous les autres, à les entendre, étoient pleins d'honneur & d'innocence... Un aveu auſſi ingénu & auſſi ineſpéré, fut cauſe que le Duc donna la liberté à celui-ci, & dit en le chaſſant, *qu'il y auroit du riſque à laiſſer un Scélérat avec tant d'honnêtes gens, que ſa fréquentation pourroit enfin gâter.*

Sur quoi on peut aſſurer que ſi on entreprenoit de mettre à part tous ceux qui de leur propre aveu manqueroient d'honneur, il ſeroit fort douteux que l'on en trouvât autant que ce Vice-Roi de Naples.

Vous allez donc apparemment réformer le Genre-Humain, dira quelqu'un ! Nullement. Il y a

long-temps qu'on a dit qu'il eſt irréformable, & qu'un auſſi grand miracle n'appartient qu'à Dieu.. Que prétendez-vous donc faire? Certaines obſervations; pour nous premierement; & enſuite pour ceux qui n'en font point; qui ſe décident ſur les apparences, & qui croyent que les choſes ſont à peu près comme ils les voyent. Cela peut avoir ſon utilité; ſinon pour le plus grand nombre, du moins pour quelques Eſprits qui ſont dans la bonne foi, & qui peut-être ſeront frapés lorſqu'ils verront en détail, que malgré tant de beaux dehors :

L'Honneur eſtropié, languiſſant & perclus, *
N'eſt qu'une vieille Idole en qui l'on ne croit plus.

Il ſera bon d'avertir certains

* *Regnier, Satyr.* III.

Lecteurs faciles à s'effaroucher, qu'il ne nous a pas été poſſible, ni de paſſer ſous ſilence, ni de traiter avec plus de décence, certains articles qui n'en ont guere par eux-mêmes ; mais qui entrent néceſſairement dans le plan de cet Ouvrage.

Nous nous ſommes fait une Loi dans tous les temps, & ſur toutes les Matieres de bannir la Licence de nos Ecrits : mais comme le Préjugé du Faux Honneur ne répand pas moins ſa contagion ſur les Unions licites, que ſur celles qui ne le ſont pas ; on ne ſçauroit ni ſe diſpenſer d'en parler, ni empêcher que l'expoſition critique de l'abus qui ſe rencontre dans les unes, & du crime qui accompagne les autres, ne préſente naturellement à l'eſprit certaines images. Il eſt vrai

que comme elles ſont impertinentes ou odieuſes, & que nous ne les produiſons ſur la Scène, que ſous l'une de ces deux méchantes qualités, il ſera très-facile de voir le but que nous nous propoſons.

» Tout homme qui fait la cri-
» tique des mœurs vicieuſes, (dit
» un Ecrivain célebre,) eſt en
» droit de rapporter ce qui mé-
» rite l'horreur & l'exécration du
» Lecteur. S'il ne ſe contentoit
» de recueillir que ce qui eſt
» louable, il rempliroit très-mal
» les devoirs que la nature de
» ſon Ouvrage lui impoſe. S'il
» uſe de ſuppreſſion, il ſe char-
» ge d'un ſcrupule fort inutile:
» car la plûpart des Lecteurs n'i-
» gnorent guere ce qu'il affecte
» de leur cacher, & qu'il eſt tenu
» de ne pas laiſſer ignorer à d'au-

» tres . . . Les obliquités du ſty-
» le, & les phraſes circonlocu-
» toires ne ſont qu'un Fard. Il
» eſt plus utile qu'on ne penſe,
» de reprendre ſans ménagement
» certaines infamies que les hon-
» nêtes gens du ſiecle, regardent
» ſimplement comme contraires
» à la coutume & aux uſages ;
» & que de fameux Philoſophes
» ont même défendues comme
» innocentes ou indifférentes . .
» Cela peut humilier & morti-
» fier la Raiſon, & nous con-
» vaincre de la corruption infi-
» nie du cœur humain ; & nous
» apprendre une vérité qu'on ne
» doit jamais perdre de vûe ; c'eſt
» que l'homme a beſoin d'une Lu-
» miere révelée qui ſupplée au dé-
» faut de la Lumiere philoſophi-
» que, puiſque nous voyons que
» pluſieurs Philoſophes célebres

» ont approuvé juſqu'aux ſaletés
» de Diogene, &c. »

Les Hommes les plus graves, les plus chaſtes & les plus dignes de la vénération des Chrétiens, *les Peres de l'Egliſe*, ne ſe ſont pas contentés d'attaquer les Déſordres ſpirituels ; ils ont encore attaqué, ſans ménagement, ceux qu'on nomme corporels... Mais ils avoient l'avantage d'écrire en des Langues qui ne connoiſſent la contrainte que peu ou point. La Langue Françoiſe eſt bien différente. Sa décence ſeule fait infiniment d'honneur à notre Nation, quand on n'en juge que par cet endroit. Mais enfin ſi nous avons dans notre Langue quelques expreſſions qui ſoient proſcrites par l'honnêteté, s'enſuivra-t-il de-là que nous devions avoir auſſi dans nos Mœurs quelques

vices privilégiés dont il ſoit défendu de découvrir, même avec des expreſſions permiſes, la laideur & la baſſeſſe ?

Il eſt pourtant vrai que les expreſſions qui nous choquent, ne ſignifient rien que ce qui eſt ſignifié par d'autres expreſſions qui ne nous choquent pas.

Que l'on n'aille pas s'imaginer que par un Ecrit de cette nature, nous ayons deſſein d'établir que notre ſiecle eſt pire que ceux qui l'ont précédé ! Au contraire nous ferons voir par les exemples que nous citerons des Anciens, que notre ſiecle eſt un ſiecle d'or, comparé à un fort grand nombre d'autres ; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit vicieux, parce qu'enfin il eſt compoſé d'hommes. La fauſſe Politeſſe a rendu communs parmi nous, les dehors de

preſque toutes les vertus ; & ce ſont ces dehors que l'on s'applique ici à démêler.

Il y a long-temps qu'il a été dit, que celui qui introduit un vice nouveau devroit être exterminé. Mais quel homme pourra jamais ſe trouver dans ce cas, puiſqu'il eſt démontré par des preuves de fait, que les vices ſont auſſi anciens que le Monde ? Quand nous diſons les vices, nous n'en exceptons aucun, & nous y joignons les crimes de toute eſpece.

Juvenal, parlant de ſon ſiecle, dit que le ſiecle le plus vicieux, ne pourra pas l'être davantage que celui dont il décrit les Déſordres, & qu'il ne pourra retomber que dans la répétition. Il ne nous ſeroit pas facile effectivement de ſurpaſſer les derniers

Romains en toutes ſortes de vices . . . Horace n'a pas rencontré ſi juſte, quand il a prédit que les crimes & les vices iroient en augmentant, & que les Enfans ſeroient plus corrompus que les Peres. Les Romains ont vû pluſieurs Regnes après celui d'Auguſte, qui ont mieux valu, ſans contredit, que le ſien; & il y a eu après lui pluſieurs Empereurs dont le parallele lui ſeroit fort glorieux.

On retrouve dans l'ordre ſucceſſif des ſiecles une ſorte de filiation, comme dans les familles. Un bon, enſuite un mauvais; rarement deux pareils de ſuite; ainſi la Maxime d'Horace eſt fauſſe; celle de Tacite eſt plus vraie. *Vitia erunt donec homines; ſed neque hæc continua, & meliorum interventu penſantur.*

Nous ne dirons donc rien non

plus de nouveau, puiſque le Monde eſt trop vieux pour qu'on doive plus s'attendre à du neuf dans les penſées & dans les diſcours, que dans les actions. Nous ne ferons ſimplement qu'arranger à notre maniere & mettre dans un certain point de vue ce qui a été dit, écrit & penſé une infinité de fois. *N'eſt-ce pas-là à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui, compoſer & être Auteur.*

Nous ne prétendons point donner nos obſervations comme des déciſions ; mais comme des ſentimens qu'il ſera fort libre au Lecteur d'approuver ou de rejetter, quand il croira pouvoir le faire avec juſtice. Nous le prions ſeulement de faire attention que s'il y a des Ouvrages d'une telle nature, qu'il n'eſt guere poſſible de n'y pas broncher ; celui qui

à pour objet les Préjugés de l'Humanité, tient, ſans contredit, le premier rang entre ces ſortes d'Ouvrages.

Nous n'avons rien dit que de vrai ; mais nous ne nous flatons pas d'avoir attrapé la maniere dont le vrai doit être expoſé. C'eſt au Public à prononcer... Nous avons fait notre charge en travaillant ; il fera la ſienne en jugeant.

Au reſte, ayant déja donné au Public deux Volumes d'Obſervations ſur les *Préjugés du Public* touchant la Litterature, tant ancienne que moderne ; & deux autres ſur la Philoſophie ancienne & nouvelle ; nous avons cru devoir étendre les mêmes Obſervations ſur l'Honneur, c'eſt-à-dire, ſur les Préjugés, tant anciens que nouveaux, dont il eſt l'objet ; nous ré-

ſervant à les étendre par la ſuite ſur d'autres Sujets non moins importans... Ceux que Dieu envoye dans ce Monde, & qui n'y tiennent preſque par aucune choſe, peuvent-ils mieux employer leur temps qu'à faire des obſervations & des réflexions ſur ce qu'ils éprouvent, ſur ce qu'ils voyent & ſur ce qu'ils entendent ?

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume,

CHAP. I. *Du vrai Honneur*, page 1
CHAP. II. *Si l'Honneur a une réalité indépendante de l'opinion & de la convention*, 9
CHAP. III. *Du faux Honneur*, 32
CHAP. IV. *De la nature & de l'origine de la Juſtice*, 43
CHAP. V. *Suite des obſervations ſur la nature & l'origine de la Juſtice*, 54
CHAP. VI. *Suite des obſervations ſur la nature & l'origine de la Juſtice*, 63
CHAP. VII. *Des différens Etats en général, relativement à l'Hon-*

neur, 89
CHAP. VIII. *Des Places éminentes*, 94
CHAP. IX. *Conſéquences des principes de Machiavel*, 101
CHAP. X. *De la condition des Princes*, 125
CHAP. XI. *Des Hommes d'Etat*, 152
CHAP. XII. *De la Fortune*, 187
CHAP. XIII. *De la Faveur*, 226
CHAP. XIV. *Des Nobles*, 252
CHAP. XV. *De la Gloire*, 296
CHAP. XVI. *Du Militaire*, 335

Fin de la Table du premier Volume.

LES

LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC SUR L'HONNEUR, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Du vrai Honneur.

LE vrai Honneur conſidéré en lui-même, n'eſt autre que cette juſtice que chacun des hommes eſt tenu de ſe rendre à ſoi-même & à ſes ſemblables. Son caractere diſtinctif eſt le bon témoignage que notre conſcience nous rend, que nous n'avons rien fait de contraire à cette double juſtice. Etre homme d'honneur c'eſt être homme de bien ; & être homme de bien, c'eſt être juſte envers ſoi-même & envers les autres, indépendamment de l'agré-

ment ou de l'utilité. C'eſt de mieux aimer être juſte que de le paroître. C'eſt d'être tel qu'on n'ait pas à rougir devant ſoi-même.

La conſcience dégagée de l'amour propre eſt la regle de l'honneur. L'homme de bien eſt plus redevable à ſa propre ſévérité qu'à tous les préceptes. Il s'abſtient de faire ce qui eſt illicite ou indécent, par la crainte qu'il a de bleſſer ſa propre modeſtie, plutôt que par la crainte de l'autorité des ſupérieurs, ou par la crainte du jugement de ſes égaux ou de ſes inférieurs.

La conſcience eſt le thrône de l'honneur. Quand on la conſulte & qu'on fait taire les paſſions, il eſt difficile de commettre de grandes fautes. Elle eſt le juge naturel de l'honneur vrai ou faux. Les actions bonnes, mauvaiſes ou indifférentes, reſſortiſſent à ſon tribunal.

Envain la ſentence des juges abſoud, ſi la conſcience condamne; envain la ſentence des juges condamne, ſi cette même conſcience abſoud. C'eſt de cette maniere qu'il peut arriver quelquefois que tel plaideur perde ſa cauſe comme un honnête-homme, pendant que tel autre la gagne comme un fripon. Les juges ne pouvant prononcer que ſur les allégations

& les preuves ; & ces allégations & ces preuves pouvant être fauſſes, il eſt arrivé plus d'une fois que les juges ont fait leur devoir en faiſant une injuſtice; parce qu'ils ſont des hommes, & non pas des Dieux.

Il y a en toutes choſes une regle générale que l'on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre ; tant mieux quand l'exacte juſtice y eſt conforme. On ne peut faire autrement ; & c'eſt-là une des miſeres de l'Humanité.

Comme le menſonge a ſouvent les apparences de la vérité, de même la vérité a ſouvent les apparences du menſonge; & comme les hommes ne peuvent ſcruter les cœurs, ils ſont preſque toujours forcés de s'en rapporter aux apparences, en ce qui concerne du moins l'article que nous traitons.

Envain tous les hommes ſe réuniſſent pour nous accabler des plus grands éloges; ces éloges ne nous touchent guéres, ſi la conſcience nous accable intérieurement de reproches. S'il eſt queſtion de quelque injuſtice, on ne parviendra pas par tous les ſophiſmes les plus ſubtils à la mettre de la partie. Elle commence par nous ſignifier ſes proteſtations, & enſuite elle nous laiſſe agir, ſi elle nous trouve inflexibles.

C'eſt elle qui avertit quand on va faire une ſotiſe, & qui la reproche quand elle eſt faite; mais elle n'imite pas ce mauvais pédant de l'apologue, qui voyant un de ſes diſciples ſe noyer, s'amuſa à lui faire un beau ſermon ſur les avantages de la prudence, au lieu de lui donner un prompt ſecours. La conſcience fournit à l'homme après ſa faute, lorſqu'il la conſulte ſincérement, les moyens les plus efficaces de la réparer. Elle ne laiſſera point à ce raviſſeur du bien d'autrui, ni paix, ni repos qu'il n'en ait fait la plus exacte reſtitution. C'eſt très-inutilement que la cupidité, l'avarice, l'orgueil & l'ambition cherchent des couleurs pour donner à la concuſſion & au monopole, l'air d'un profit légitime, d'une récompenſe de travail ou d'induſtrie, d'un honoraire juſte; elle ne ſe laiſſe point éblouir par des figures de Rhétorique. Vous avez fait le mal en agiſſant ainſi; il faut le réparer en agiſſant autrement; ou vous attendre à être dans une guerre continuelle avec vous-même... Elle tient la même conduite à l'égard de tous les autres crimes; & quand la réparation entiere n'a plus lieu, comme il arrive ſouvent, elle condamne le coupable à des craintes qui durent autant

que ſa vie, & qu'il emporte même encore dans le tombeau. Elle ne ſe montroit gueres plus indulgente envers les payens. La premiere vengeance du crime, dit Juvenal, eſt celle que la conſcience tire du coupable par les remords dont elle le déchire intérieurement.

Les hommes communément ne naiſſent point ſi déraiſonnables; il faut de l'art & de l'étude pour parvenir inſenſiblement juſqu'à un certain dégré d'extravagance, & pour obſcurcir peu à peu les notions du bien & du mal que la Nature & la Religion ont imprimées dans notre ame, & pour ſe gâter la raiſon en l'accoutumant à diſcourir d'une maniere fauſſe & captieuſe.

Ceux qui ſe vantent d'être parvenus à ce dégré de force d'eſprit, où la conſcience ne leur reproche plus rien, ne méritent pas d'être crus. Ou s'il eſt poſſible qu'ils diſent vrai, c'eſt qu'ils ſont devenus foux, & pour lors ils ſont à l'égard de l'eſprit, ce que les Ladres ſont à l'égard du corps.

Cette theſe eſt d'autant plus difficile à ſoutenir, qu'il eſt démontré par des preuves de fait, que les brigands après avoir renoncé à toutes les loix de l'honneur, de l'humanité & de la Juſtice, ne laiſ-

ſent pas de ſe faire entre eux de nouvelles regles, ſelon leſquelles tout tranſgreſſeur eſt regardé par ſes complices comme un infâme & un malheureux. Qu'on voye dans la conjuration de Catilina les loix que les ſcélérats ſe font entr'eux.

Ce qui prouve plus qu'on ne croit, que l'homme eſt fait pour la Juſtice, puiſque quand il a renoncé à la véritable, il ne ſçauroit ſe diſpenſer pour vivre avec ſes ſemblables, de s'en faire une fauſſe. C'eſt en ce ſens là que Madame de Sévigné diſoit que dans les choſes même deshonnêtes, on y obſervoit une certaine honnêteté. Il en eſt à peu près de même parmi tous ceux que le dol & la malverſation de quelque eſpece que ce ſoit, aſſocient & réuniſſent en un Corps. Ils ne veulent point paſſer pour faux-freres; & c'eſt manquer de cette ſorte d'honneur qu'ils ont inventé en commun que d'en avoir dans le particulier qui ſoit d'un genre oppoſé à la convention. C'eſt ainſi qu'un bel eſprit de l'autre ſiecle perdit un bon poſte pour avoir voulu s'y piquer d'un autre honneur que de celui qui conſiſte, eu égard à l'état qu'il avoit embraſſé, à banir la commiſération & la pitié, pour faire ce que les gens du

métier appellent les deniers bons.

Cela eſt arrivé, dit-on, à Bourſaut, Receveur des Gabelles à Mont-Luçon qui s'éroit piqué de commiſérarion où il ne falloit que de la fermeté. Tout ce qui eſt d'office, ne donne aucun pouvoir; il n'appartient pas même à un juge de pardonner.

Mais quoiqu'il arrive aſſez ſouvent que ceux qui ſont aſſociés à l'iniquité, manquent à la convention par des motifs étrangers à la juſtice; ces motifs n'excluent point les reproches de la conſcience. Il eſt aſſez ordinaire à ceux qui ſont engagés dans quelque ſociété inique d'y perſéverer parce qu'ils ont donné leur parole, & qu'ils ſe déshonoreroient en y manquant; mais ils n'en ſentent pas moins combien leur état eſt oppoſé à la vraie juſtice; & c'eſt tout ce que nous voulons dire.

Si on voit quelques-uns de ceux qui ſont dans la claſſe des gens de bien, aſſez tranquilles ſur certains articles dont on peut préſumer avec fondement qu'ils doivent ſentir l'injuſtice, il ne faut pas s'en étonner: Cette tranquillité, qui au fond n'eſt qu'apparente, vient de ce qu'ils ont deux conſciences. Celle qui les raſſure par certains faux motifs de

juſtice qu'elle ſe forge, paſſe pour la bonne. Celle qui les effraye & les trouble dans l'intérieur, eſt regardée comme une ſuite importune de Préjugés ridicules. C'eſt par cette arriere conſcience que quelques gens de bien ſe raſſurent lorſqu'ils font quelque injuſtice. Mais elle n'a pas plus de liaiſon avec la vraie conſcience, que le cercle n'en a avec le triangle. Les droits de celle-ci ſont hors de toute atteinte & reſtent dans leur entier. Quand la fauſſe conſcience a tout dit, la véritable a encore beaucoup à dire; & ſouvent il ne lui faut que deux mots pour renverſer toute la logique de ſa rivale. Mais on ne l'écoute pas, on ſe diſtrait par d'autres objets; & les entretiens comme les exemples de ceux qui ſe trouvent dans le même cas que nous, achevent de calmer les remords, & nous donnent une confiance proportionnée au jugement & à la prud'hommie que nous leur connoiſſons. Mais ce ne ſont que des palliatifs; il vient un temps où l'on ne ſe fait plus rien accroire.

CHAPITRE II.

Si l'Honneur a une réalité indépendante de l'opinion & de la convention.

LE Vice eſt un grand dialecticien. Comme il ne doit ſon origine qu'à la dépravation du cœur humain, c'eſt-à-dire, à cet orgueil qui rapporte tout à lui-même excluſivement, il n'y a point de ſubterfuges qu'il n'employe pour dégrader la vertu, & pour faire croire, s'il étoit poſſible, qu'elle n'a pas une origine différente de la ſienne; de ſorte que ſelon ce faux principe, l'honneur conſidéré en lui-même, n'eſt qu'un orgueil bien entendu, ou une ſuite de l'éducation, ou une diſpoſition naturelle.

Mais il eſt aiſé de concevoir que le vrai honneur ne ſçauroit être un orgueil bien entendu, puiſque l'orgueil de quelque eſpece qu'il ſoit, rapportant tout à lui-même excluſivement, il eſt en conſéquence néceſſairement injuſte & diffamé.

Ceux qui établiſſent que l'honneur

n'eſt qu'une ſuite naturelle de l'éducation, doivent diſtinguer entre l'honneur qui eſt fondé ſur la juſtice, & celui qui n'eſt fondé que ſur l'opinion d'autrui, ou ſur l'utilité perſonnelle.

Si les parens font entendre à leurs enfans qu'ils ne ſeront aimés & eſtimés de leurs ſemblables, qu'autant qu'ils paroîtront eux-mêmes les aimer & les eſtimer ; il eſt naturel que les hommes en ſe conformant de bonne heure à cette regle, affectent par les vues d'un intérêt perſonnel, d'aimer ou eſtimer les autres pour en être réciproquement aimés ou eſtimés.

Cet honneur prend inconteſtablement ſa ſource dans une fauſſe & mauvaiſe éducation qui n'a d'autre principe que l'amour de ſoi-même à l'excluſion de tout autre.

Mais ſi cet autre honneur qui ne ſe propoſe pour le but de ſon action, ni l'eſtime d'autrui, ni l'utilité perſonnelle, mais uniquement l'obſervation d'une juſtice qui tire toute ſa force de la volonté d'un Souverain Etre, & des vues de la providence ; ſi un tel honneur eſt la ſuite d'une certaine éducation, il faut de néceſſité que ceux qui entreprennent de ſoutenir une pareille theſe, nous ac-

cordent que cette ſorte d'éducation ſi contraire à la nature conſidérée dans ſon état actuel, ne pouvant prendre ſa ſource dans cette même nature, elle dérive conſéquemment d'une cauſe ſupérieure qui n'eſt pas dans l'homme, qui exiſte indépendamment de l'homme, & qui ne ſçauroit être autre que cette Raiſon ſuprême, immuable, éternelle & univerſelle, qui ayant diſtingué l'homme du reſte des animaux, par ce rayon de ſon eſſence qu'on appelle l'entendement, elle a conſéquemment ſur ſa deſtination des vues qu'elle n'a pas ſur les Etres auxquels elle n'a accordé que le ſentiment.

Ceux qui diſent que l'amour de la Juſtice n'eſt qu'une diſpoſition naturelle, ne définiſſent par-là ni la vertu ni le vice. D'ailleurs pourroient-ils dire pourquoi cette diſpoſition étant naturelle, elle eſt néanmoins ſi rare qu'ils auroient peine à en citer un ſeul exemple dont l'orgueil & l'amour de ſoi-même n'ayent pas été le principe dans le Paganiſme ?

Caton, nous rebattent-ils ſans ceſſe, ſe propoſoit la juſtice dans toutes ſes actions, non pas pour paroître homme de bien, mais parce qu'il n'eut jamais pû faire autrement. Cela eſt bientôt dit.

Mais d'où ſçavent-ils que Caton ne reſſentoit pas une ſatisfaction ſecrette d'être regardé comme le plus honnête homme d'une ville qui balançoit le reſte de l'Univers ? D'où ſçavent-ils que ce Stoïque ne ſe ſentant pas propre à ſe diſtinguer par des coups d'éclat, comme Marius, Sylla, Catilina, Ceſar, il n'a pas cherché du moins à ſe rendre original par ce rigoriſme dur & inflexible, qui ſembloit être devenu héréditaire dans ſa famille ? Auſſi avoit-il coutume de dire que ſi on ſéparoit la gloire de la vertu, perſonne ne voudroit être vertueux ; grande preuve qu'il ne connoiſſoit pas l'objet de la vertu, mais uniquement celui de la réputation.

Ne pouvoit-il pas haïr les eſprits méchans, remuans & entreprenans, par les vues d'un interêt perſonnel ? Il n'avoit pas de grandes poſſeſſions ; mais peut-être étoit-il bien aiſe de jouir en repos de celles qu'il avoit ? Or toutes ces Têtes à ſyſtêmes, à projets, à révolutions, étant les ennemies de la tranquillité publique, ne ſçauroient manquer de l'être auſſi de la tranquillité particuliere : ainſi étoit-il bien étonnant que Caton les déteſtât. Une infinité de fort honnêtes gens encore aujourd'hui, ne redoutent pas tant

la guerre ou les troubles qui ſurviennent dans les Etats, à cauſe qu'ils ſont contraires à l'ordre établi de Dieu, que parce qu'ils craignent de s'en reſſentir par la perte de leurs biens. Sans juger témérairement, on peut bien croire qu'il y en a pluſieurs à qui il importe aſſez médiocrement à quel maître ils obéiſſent, pourvû qu'il ne leur demande rien, ou pas plus que le précédent... Vrais Soſies & auſſi mercénaires que ce valet de théâtre, ils ne reconnoiſſent pour le véritable Amphytrion que celui qui donne à dîner, ou qui du moins laiſſe dîner les gens en repos... Mettez ce qui les touche à couvert, ils ne s'occuperont des malheurs publics que par forme de nouvelles & d'entretien; cela ne leur fera qu'un amuſement de plus.

J'ai examiné les hommes de près, dit un Auteur célebre, & après de mûres réflexions, j'ai vu que leurs plus belles actions, celles mêmes qui ſont le plus d'honneur à l'Humanité, ne ſont réellement fondées que ſur un intérêt prochain & perſonnel.

Ce ſont de ces gens qui croyent, comme dit Paſcal, que toutes les affaires de l'Etat & de la Religion vont bien quand leur procès ne va pas mal.

Tant que l'incendie ſera dans un quartier éloigné, Philargyre ce riche propriétaire d'une grande & ſuperbe maiſon dans le cœur de la ville, n'interrompra ni ſes petites occupations, ni l'heure de ſes repas, ni même celle de ſes plaiſirs. Le jeu ſuccédera au caffé à l'ordinaire, & le ſpectacle enſuite. Mais ſi l'incendie pouſſé par un mauvais vent approche; ſi deja même il gagne le voiſinage; vous verrez Philargyre quitter le lit, la table & le jeu pour ſauver, premierement & avant toutes choſes, ſon coffre-fort, ſes contrats, ſes actions & ſes lettres de change. Sa femme & ſes enfans n'iront qu'après. Ce ſont des pertes faciles à réparer. Tous ſes effets étant mis en lieu de ſûreté, Philargyre courrera les rues comme un maniaque qui a rompu ſes chaînes; il criera au feu! à l'eau! au ſecours! du ton le plus lugubre, le plus lamentable & le plus effrayant. Vous le verrez ſe mêler parmi les Maçons, les Manœuvres & les Couvreurs. Il s'expoſera mille fois à périr le lévier ou la coignée à la main, pour couper toute communication; & ſoyez bien aſſuré qu'il ne commencera à reprendre haleine & à ſe mettre au rang des ſpectateurs, que lorſque cette opération

ſi importante pour lui étant achevée, il ſera convaincu géométriquement qu'il n'y a plus que la maiſon de ſon voiſin qui riſque d'être réduite en cendres.

Combien y en a-t'il qui regardent le dernier moment de leur vie comme la conflagration univerſelle, & qui s'embarraſſeroient fort peu que tout le Genre Humain périt avec eux !

Mais pour revenir à notre Caton, il y a encore une obſervation à faire qui ne lui eſt pas avantageuſe. C'eſt que tous ceux qui comme lui ont de la langue, & qui n'ayant que cela, ſe ſentent incapables de s'élever au premier rang de l'Etat, manquent rarement d'aboyer contre ceux qui avec toute l'ambition, ont encore toute l'intrépidité, toute l'habileté & toutes les forces qui ſont néceſſaires pour s'y élever. Ou bien ils choiſiſſent ceux qui leur ſont particulierement attachés, dont ils connoiſſent les grands talens & dont ils eſperent partager l'autorité & la fortune... Voilà ce qu'ont fait Caton & Ciceron. Brutus a ſouvent reprochè à Ciceron qu'il préfétoit une ſervitude gracieuſe, à une liberté laborieuſe & auſtere, dans le fameux différend ſurvenu entre Ceſar & Pompée, lequel comme Ceſar, penſoit

bien plus à ſes propres affaires, qu'au bien de la République. . . . Où trouvera-t'on-là une ombre de juſtice ?

Quoi qu'il en ſoit, ſi ceux qui ont écrit que Caton pratiquoit la juſtice parce qu'il n'auroit pû faire autrement, ont eu deſſein par-là de faire ſon éloge ; nous diſons ſans croire donner dans le paradoxe, qu'ils ſe ſont trompés ſur l'eſſence de la juſtice, comme ſur ſa récompenſe ; c'eſt-à-dire, ſur l'admiration & la louange qu'elle mérite. Tout ce qu'ils ont publié avec tant d'emphaſe de ce fameux Républicain, ne veut rien dire, ſinon qu'il étoit juſte par tempéramment : c'eſt ce qui s'appelle être vertueux comme un autre eſt vicieux ; à cette différence près que le ſcélérat au milieu de ſes crimes, a de la juſtice une idée qui la lui rend reſpectable & ſouvent même déſirable, ſans qu'il puiſſe jamais parvenir à s'en donner intérieurement une idée oppoſée ; & que le vertueux a conſtamment du vice une idée qui le lui rend odieux, ſans qu'il puiſſe parvenir non plus que l'autre à s'en former une idée oppoſée ; quoique ſouvent tout ſon mérite conſiſtera à n'éviter une extrêmité vicieuſe, que pour donner dans une autre qui ne ſera réputée juſte que parce qu'elle ſera

moins préjudiciable au Bien public.

C'eſt là ce qui prouve en partie que la juſtice & ſon oppoſé ont une origine auſſi différente, que l'homme differe lui-même de ſa cauſe; c'eſt-à-dire que la juſtice originale vient de l'Etre Suprême; & que l'injuſtice, ſoit qu'elle ſe montre ſous ſa forme naturelle, ou ſous la forme empruntée de la vertu, vient de l'Etre borné.

Rien n'eſt plus commun que de voir des vicieux ſouhaiter de pouvoir devenir vertueux; mais il n'eſt pas encore arrivé que des vertueux ayent déſiré de devenir vicieux. C'eſt à nos Adverſaires à nous donner la ſolution de la ſingularité de ce phénomene.

Même aux yeux de l'injuſte
Un injuſte eſt horrible.

Ariſtippe diſoit que le Philoſophe pratiqueroit la juſtice, quand même il n'y auroit point de Loix; & un autre diſoit qu'il n'obéiſſoit point aux Loix, mais à la Raiſon; voulant inſinuer par-là qu'il faiſoit volontairement & avec plaiſir, ce que les autres font par contrainte & de mauvaiſe grace.... Mais toutes ces grandes & belles maximes ont un défaut;

c'eſt qu'elles ne ſont que des pétitions de principes & des idées chimériques, ſi la juſtice n'eſt rien de plus qu'une convention humaine, une ſuite d'une certaine éducation, un amour propre bien entendu, ou une diſpoſition naturelle, plutôt que la déclaration des volontés d'un Souverain Etre.

Cette penſée d'Appollonius de Tyane eſt plus belle & plus ſenſée. Il diſoit à Veſpaſien; peu m'importe quelle forme de Gouvernement vous établirez, parce que je ne dépends que du Gouvernement des Dieux immortels.

Cet Empereur lui demandoit quelle conduite il devoit tenir ſur le Throne?

Si Caton n'a pas cru ou n'a pas ſçu que la juſtice fut une regle invariable & éternelle qui nous fait connoître la volonté d'un Etre infiniment intelligent, & infiniment ſage, il eſt hors de doute que ſa juſtice lui a été auſſi inutile qu'elle a été tranſitoirement profitable à ſa République. Et il n'eſt pas moins certain qu'à le conſidérer lui ſeul indépendamment du Bien public, qui peut-être n'étoit pas ſon objet prochain, il ne mérite, à parler ſtrictement, ni plus d'admiration, ni plus d'eſtime que Catilina; puiſque celui-ci n'a été vicieux

que par la même raiſon qui a rendu l'autre vertueux, c'eſt-à-dire, par une diſpoſition naturelle, dont le bien-être perſonnel étoit le principal objet. Or ſi c'eſt la nature qui décide entre le vice & la vertu, il n'y a dès-lors, ni innocent, ni coupable; le vertueux ne mérite pas plus d'eſtime rélativement à lui-même, que le vicieux relativement à lui-même ne mérite de blâme. La récompenſe n'eſt pas plus due au premier que le châtiment au ſecond; parce que cette théſe détruiſant la liberté, détruit en même temps la Loi, & n'admet qu'une action phyſique & purement animale, comme dans les Bêtes qui ne ſont déterminées que par le ſentiment.

Brutus pour deux raiſons auſſi mauvaiſes l'une que l'autre a cru ou du moins a dit au dernier moment que la juſtice n'étoit qu'un titre dénué de réalité. Il a voulu juger de la vertu par des accidens qui ſont totalement étrangers à ſon eſſence. C'eſt-à-dire qu'il a cru que ſon entrepriſe devoit être couronnée du plus heureux ſuccès, parce qu'elle lui paroiſſoit extrêmement juſte. Elle n'a pas réuſſi; donc pour perdre infailliblement une cauſe, c'eſt aſſez qu'elle ſoit bonne; donc la juſtice n'eſt qu'un nom. N'étoit-ce pas-

là bien argumenter? N'auroit-il pu ſe convaincre de la fauſſeté de ſon raiſonnement par la malheureuſe cataſtrophe de Catilina & de ſes complices? Jamais projet ne fut plus horriblement injuſte; il a cependant eu le ſuccès le plus funeſte pour ſes auteurs. Les uns ont été étranglés dans la priſon; les autres ſont reſtés étendus morts ſur le champ de bataille, & ont expiré en mordant la pouſſiere.

Puiſque Brutus étoit Philoſophe & ſurtout de la Secte des Stoïciens, devoit-il conſulter ſon déſeſpoir plutôt que ſa raiſon? Devoit-il ignorer que les événemens d'ici-bas ne dépendent pas ſeulement pour le ſuccès du courage & de l'habileté de ceux qui forment une entrepriſe, mais de la direction d'une Intelligence ſouveraine qui en diſpoſe ſelon les vues de ſa juſtice & de ſa ſageſſe, ſans avoir égard aux motifs qui font agir les hommes. Le Ciel ſe réſerve l'accompliſſement & nous laiſſe le deſir, la volonté & l'action qui ſuffiſent pour nous rendre innocens ou coupables. Les hommes forment-ils une entrepriſe criminelle ou juſte? Elles ne réuſſiront l'une ou l'autre qu'autant qu'elles entreront dans le plan de cette Providence infinie à laquelle rien n'échappe. Echouent-ils dans une

entrepriſe injuſte ? Le crime & le déſeſpoir ſont pour eux. Y réuſſiſſent-ils ? Le crime eſt encore pour eux, & l'aveuglement que cette proſpérité leur cauſe, prépare de loin leur chûte & leur châtiment... Pour l'ordinaire ils ne jouiſſent pas long-temps du fruit de leurs attentats. Ceſar auroit-il pû ſe perſuader que trois ou quatre années d'un regne inquiet & toujours chancelant, ſeroit le prix de tant de batailles, de tant de ſiéges, de tant de fatigues & de tant de ſang répandu ?

On a appellé la proſpérité du Dictateur Sylla, le crime des Dieux.... Cette ſaillie de Déclamateur ou de Poëte tragique, fait plus de tort au jugement de celui à qui elle eſt échappée, qu'elle ne fait d'honneur à ſon eſprit... Premierement Sylla comme tous les Tyrans a vécu dans des craintes & des perplexités continuelles & toujours nouvelles. Il n'étoit gueres poſſible que celui qui avoit répandu le ſang le plus illuſtre ne craignît pas avec raiſon, qu'un reſſentiment trop juſte, n'inſpirât à quelqu'un aſſez de hardieſſe pour entreprendre de le poignarder. Il avoit autant d'ennemis ſur les bras, qu'il y avoit de citoyens dans Rome,,. De quelle ſorte de félicité pou-

voit-il jouir au milieu de cette grande ville qu'il avoit preſque dépeuplée de Nobleſſe ? Son ſommeil étoit ſouvent troublé, ſi on en croit Juvenal qui dit que dans toutes les déclamations on lui conſeilloit d'abdiquer pour pouvoir dormir tranquillement. S'il n'a pas été maſſacré après avoir abdiqué la dictature & le commandement des armées, c'eſt qu'un coup auſſi hardi, auſſi inoüi & auſſi ineſpéré avoit jetté un ſi prodigieux étonnement dans les eſprits, qu'il ne s'y trouva plus de place pour la vengeance... Et c'eſt en quoi ſa politique ne peut être aſſez admirée, quoiqu'il la dut toute entiere à la crainte & à l'orgueil. Il aima mieux deſcendre de lui-même & avec honneur d'un Thrône d'où il ſentoit bien que tôt ou tard on le précipiteroit avec infamie... Il a cherché à diſtraire ſes ennemis par un ſpectacle frappant ; & ce ſtratagême lui a réuſſi peut-être au de-là de ſes eſpérances.

Au reſte quoique cet uſurpateur ſanguinaire, ſi fortuné au jugement de quelques Rhéteurs, ſoit mort dans ſon lit avec les apparences de la tranquillité ; qui aſſurera que les craintes & les remords qui lui ont déchiré le cœur n'ont pas ſurpaſſé par leur nombre, celui de la ver-

mine qui lui a ſucé le ſang ? D'autant plus qu'il étoit ſuperſtitieux.

Ainſi, ni l'heureux Sylla, ni tous les Tyrans qui meurent d'une mort ſeche, ne ſont pas le crime du Ciel, mais une verge dans la main de ſa juſtice, dont elle frappe les hommes coupables, & qu'elle jette enſuite au feu après l'avoir fait ſervir à ſes deſſeins.

A l'égard de ceux qui échouent dans une entrepriſe louable & utile, le mauvais ſuccès eſt ſouvent la punition de cet orgueil & de cette avidité ſecrette qui les font agir, plutôt que l'amour de la juſtice & celui du bien public ; & s'ils réuſſiſſent, ils ne ſont peut-être pas encore exempts de crimes par la même raiſon.

Voilà quelques-unes des conſidérations qui auroient dû tomber dans l'eſprit de Brutus, avant que de décider en furieux, plutôt qu'en philoſophe, que la vertu n'eſt qu'un nom, & qu'on perd ſon temps, ſa gloire & ſon travail à la cultiver. Quel regret que celui d'un Républicain qui ſe repent de n'avoir pas été auſſi ennemi du bien public que Catilina ! Car voilà à quoi ſa plainte ſe réduit... Développons un peu ſes motifs.

Si on le conſidere comme Epicurien ;

ſon raiſonnement contre la juſtice eſt celui d'un inſenſé. Si comme Stoïcien ; ſon dépit eſt celui d'un Capanée ou d'un Ajax... Ainſi on ne peut le juſtifier de folie ou d'impiété. Si du moins la juſtice eut effectivement été le motif de ſon entrepriſe, ſa plainte auroit pû paroître mieux fondée. Mais ſemblable à tous les Chefs, comme à tous les Membres d'un Parti, il a confondu l'orgueil, l'opiniatreté & l'intérêt perſonnel avec la juſtice ; & parce qu'il n'a pas réuſſi ; donc il n'y a pas de Providence, ou elle eſt injuſte.

Que vouloit Brutus ? Rendre la liberté au Peuple Romain ? Mais qu'entendoit-il par le Peuple Romain ? Etoit-ce le Sénat & les Chefs de la Nation ? Etoit-ce la Populace ? Mais cette derniere partie de l'Etat toujours la plus nombreuſe, comme la plus laborieuſe & la moins ambitieuſe, jouiſſoit d'une tranquillité parfaite ſous le Gouvernement de Ceſar. Les Petits étoient accablés de ſes largeſſes, & ils avoient été ſouvent opprimés par l'autorité tyrannique du Sénat qui les faiſoit trembler par les armées & les richeſſes qu'il avoit en ſa diſpoſition. Marius & Catilina même n'avoient pris d'autres prétextes de leur révolte contre

les

les Patriciens que l'oppreſſion du peuple.....

C'étoit donc aux Grands de l'Etat que Brutus vouloit rendre la liberté ? Mais ceux-ci étoient-ils opprimés par la puiſſance de Ceſar ? Nullement. Il y en avoit peu parmi eux, à commencer par Brutus, qui n'euſſent éprouvé ſa clémence & ſa généroſité... Il leur avoit conſervé la vie, qu'il auroit pû leur ôter ſelon le droit du vainqueur... Il avoit augmenté leurs richeſſes, & les avoit élevés aux dignités. Que vouloient-ils de plus ? Regner, & ne rien tenir de Ceſar à titre de bienfait... Mais ſi Pompée ſe fût trouvé ſupérieur à Ceſar, ſur quoi fondés ſe flattoient-ils qu'il auroit été plus modéré, & qu'il ne ſe ſeroit pas emparé de l'autorité ſouveraine ? Ne voyoient-ils pas que la République par ſes diſſenſions continuelles, par l'ambition & l'avarice de ſes Chefs, étoit parvenue à un point où il lui falloit un Maître, Ceſar ou un autre ? Or dans toute la Nation, qui étoit plus capable de remplir cette place importante que Ceſar ? Et par l'éclat de ſa naiſſance, & par celui de ſes triomphes ; par ſa capacité profonde pour les affaires ; par le grand art de faire la guerre qu'il poſſédoit au ſuprême dégré ; & par ſa clémence,

la plus néceſſaire de toutes les vertus à un Souverain qui ne veut pas moins regner ſur les cœurs que ſur les corps de ſes Sujets... Tout le monde & les ennemis mêmes de Ceſar convenoient de ces qualités tranſcendantes.

Pourquoi donc les Sénateurs ne l'ont-ils pas voulu pour Maître ? Et s'ils n'en vouloient pas, pourquoi en ſont-ils venus à cet excès d'adulation que de lui décerner des honneurs preſque divins ? Juſques-là même qu'ils mirent en délibération (comme il aimoit extrêmement le Sexe), s'ils ne lui accorderoient pas le privilége ſingulier de jouir de toutes les femmes qui lui plairoient. Pourquoi lui ont-ils donné le titre ſi glorieux (lorſqu'il eſt mérité), de pere de la Patrie ? Titre infiniment ſupérieur à celui de Roi. S'il en étoit indigne, pourquoi le lui ont-ils donné ? Et s'il en étoit digne, pourquoi l'ont ils tué ? C'étoit, diſent quelques Hiſtoriens, pour le rendre odieux qu'on l'accabloit d'honneurs ; ils veulent faire regarder cette adulation du Sénat, comme une fineſſe républicaine. C'étoit une victime qu'on engraiſſoit pour en faire un ſacrifice à la liberté. Il faut convenir que voilà des fineſſes tirées de bien loin, & qui ne ſont guères dans le caractère des

Romains! Mais enfin ſi cela eut été, comme ils le diſent, auroit-on pris pour s'en défaire, des prétextes auſſi frivoles que ceux qui ont été mis en évidence ? Car il eſt aiſé de voir, ſi on y prend garde, que ce n'eſt pas tant à cauſe de ſon deſpotiſme que Ceſar a été aſſaſſiné, qu'à cauſe d'un défaut de formalité, ou plutôt de cérémonial qui a choqué l'orgueil impertinent des Sénateurs .. Ils lui ont laiſſé faire de nouvelles loix & abroger les anciennes ; ils lui ont permis de diſpoſer des dignités anciennes, & d'en créer de nouvelles pour ceux qu'il voudroit favoriſer. Ils lui ont laiſſé un pouvoir ſans bornes, de lever des troupes & de les licencier ; de faire la paix ou la guerre, & de contracter des alliances ; d'impoſer des ſubſides & des tributs. La monnoie étoit frappée à ſon coin. Qu'appelle-t'on régner, ſi ce n'eſt pas cela ?

Mais Ceſar a manqué une fois de ſe lever de ſon ſiége à l'arrivée du Sénat ! Ils n'ont pas fait attention que peut-être il ne l'avoit pu, comme quelques Hiſtoriens le prétendent ; ils ont ſeulement fait attention qu'il ne s'étoit pas levé. C'eſt ſur ce premier grief qu'ils l'ont jugé & condamné.

En voici un autre qui paroît plus im-

portant, & qui dans le fond ne l'eſt pas davantage. Ceſar a ſouffert que Marc-Antoine, au ſortir d'un grand repas, & la tête offuſquée des vapeurs du Falerne qu'il prenoit ordinairement avec excès, lui ait mis le diadême ſur le front. Ils ne lui ont pas tenu compte de ce qu'il l'avoit rejetté & même foulé ſous ſes pieds; ils ont ſeulement pris garde qu'Antoine lui avoit mis ce bandeau fatal. C'eſt uniquement pour cela que ce ſecond Romulus (comme on appelloit Ceſar), a eu le ſort du premier, qui dès la naiſſance de Rome, avoit été aſſaſſiné & déchiré en piéces par des Sénateurs envieux, jaloux & indociles. C'eſt pour cela que Brutus s'eſt mis à la tête de ſoixante conjurés pour poignarder l'homme le plus néceſſaire à l'Etat, eu égard aux circonſtances; puiſque ſur le pied où étoient les affaires de la République, lui ſeul en avoit la clé, & lui ſeul pouvoit les terminer heureuſement. Voilà quel fut le motif de Brutus.

On fait une grande faute dans la République quand on laiſſe parvenir à l'autorité ſuprême, un citoyen ambitieux, factieux & remuant; mais c'eſt une faute encore plus grande que d'entreprendre de faire tomber ſubitement cet homme,

après qu'on l'a laiſſé devenir le maître. Il y a cent abus qu'on doit empêcher de s'introduire ; mais quand ils ſe ſont une fois fortifiés, c'eſt preſque toujours un moindre mal de les tolérer que d'en entreprendre précipitamment la réformation. Ceux qui forment ce projet, ſe ſervent ſouvent d'un remede pire que le mal. N'eut-il pas mieux valu pour le bien commun, laiſſer en repos la République Romaine malade & bleſſée, que de la guérir auſſi malheureuſement que Brutus & ſes complices ; d'autant plus que Ceſar, comme nous l'avons obſervé plus haut, s'étoit uni & incorporé de telle ſorte avec la République, qu'on ne pouvoit y faire de ſéparation ſans ruiner tout. C'eſt Séneque qui le dit.

Nous avons vu que Brutus a manqué de prudence; voyons s'il a manqué d'honneur... Peut-on dire que cette conſpiration ait été formée & conduite plutôt par un motif fondé ſur la juſtice, que ſur l'orgueil & l'amour de la réputation ? Entre tous les aſſaſſins de Ceſar, il n'y en avoit peut-être pas un ſeul qui n'eut formé le deſſein de regner, s'il ſe fut ſenti la force de l'exécuter ; mais n'ayant tous que l'ambition ſans capacité, ils ſe ſont réunis pour regner en commun, & pour

ſe défaire de celui qui avoit trouvé en lui-même des reſſources ſuffiſantes pour regner ſeul... C'eſt ainſi que pluſieurs hommes foibles réuniſſent leurs petites forces pour terraſſer un Athlete.

Quand Brutus, en ſe tuant, a dit que la vertu n'étoit qu'un titre dénué de réalité; il auroit dit vrai s'il eut parlé de la ſienne : puiſque ſans contredit, il n'y a jamais eu que l'oſtentarion, la férocité, l'indocilité & l'ingratitude, plutôt que la juſtice & le ſalut public, qui l'ont pouſſé à cette action d'éclat. Il a voulu prouver (ce qu'on lui conteſtoit), qu'il deſcendoit de l'ancien Brutus, ce Fondateur de la République, comme le deſtructeur du Gouvernement Monarchique. Et il aimoit à ſe l'entendre dire.

Au reſte nous ne ſommes entrés dans un certain détail ſur cet évenement fameux qu'à deſſein de montrer que la juſtice & l'amour du bien public qui y ont joué un ſi grand rôle, n'étoient que le prétexte ; & la vanité comme l'intérêt particulier, le vrai motif.

C'eſt ainſi que les hommes ont ſouvent été dupes, & le ſeront encore de ces actes héroïques qui leur font preſque mettre au rang des Dieux tutélaires ceux qui en ſont les auteurs, quoiqu'ils n'ayent tra-

vaillé que pour leur compte, c'eſt-à-dire, pour leur utilité & leur réputation perſonnelle. Et en même tems nous avons voulu répondre à certains philoſophes ſinguliers qui s'appuyent de l'autorité & de l'exemple de Brutus, pour prouver démonſtrativement, à ce qu'ils s'imaginent, que le vrai honneur n'eſt rien de plus qu'un nom. S'ils jugent de la vertu comme Brutus & comme le vulgaire, c'eſt-à-dire, ſelon le ſuccès & la meſure de la réputation ; ils n'ont pas tout-à-fait tort. Mais ce bonheur ou ce malheur qui ne dépendent point de l'homme, bien loin d'être eſſentiels au vrai honneur, ne lui ſont au contraire qu'accidentels & indifférens. Le vrai honneur n'a que Dieu & la conſcience pour témoins, & il n'en demande pas davantage.

CHAPITRE III.

Du Faux Honneur.

LE faux honneur n'a de réalité que celle qu'il reçoit de l'opinion & de la convention. Il consiste à sçavoir se donner habilement pour ce qu'on n'est pas, pour juste ; & à cacher habilement ce qu'on est, injuste. Ainsi l'envieux, par exemple, cache soigneusement sous une apparence de bienveillance ou au moins d'indifférence, le poison secret qui le ronge. Il se deshonnore dans l'opinion d'autrui s'il agit autrement.

Il n'y a point de vice qui, pour se produire au déhors, ne se couvre de l'enveloppe de quelque vertu... Et c'est un préjugé bien fort pour la justice, ou plutôt c'est une preuve bien sensible de son excellence, que son contraire n'ose se produire que sous sa figure & son nom.

Oui, la Justice en nous est la vertu qui brille,
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille;
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plaît.

Chacun veut qu'on le croye innocent; non pas qu'il ſente intérieurement ſa conſcience irréprochable ; mais parce qu'il croit n'avoir pas de témoins.

Nous ne pouvons nous en faire accroire ſur notre propre honneur, nous cherchons ſeulement à en faire accroire aux autres, & nous ſommes preſque toujours plus contens d'avoir réuſſi à faire croire que nous avons de l'honneur, que ſi nous en avions effectivement.

Un fripon qui n'a que Dieu & ſa conſcience pour témoins, eſt bien hardi ! Il ſçait que c'eſt là préciſément ce qui fait l'honnête homme ſelon le préjugé : parce qu'il n'eſt pas poſſible à ſes ſemblables d'aſſeoir un jugement contre lui, dès-lors qu'ils n'ont pas de preuves, & qu'ils ſe déshonoreroient eux-mêmes, s'ils agiſſoient autrement. Il eſt vrai qu'il faut qu'un tel homme croye, ou que Dieu n'exiſte pas, ou que le Monde n'étant point ſon ouvrage, il ignore conſéquemment ce qui s'y paſſe. Un fripon pour l'ordinaire eſt aſſez ignorant pour penſer de la ſorte.

Deſpreaux que nous venons de citer, dit dans la même Satyre, que pour paroître honnête homme, il faut l'être. Cette maxime n'eſt pas exactement vraie.

Il y a des gens qui ont plus de probité qu'ils ne paroiſſent en avoir ; & d'autres qui en ont moins qu'on ne leur en croit communément. Il y a tel homme que l'on croyoit incapable de faire une injuſtice avec connoiſſance de cauſe, & qui pourtant l'a faite... Comme il y en a tel autre qu'on croyoit capable de la faire, & qui pourtant auroit mieux aimé périr que de la faire.

Preſque tous nos eſprits forts adoptent ce principe, que tout homme ne fait pas mal, quand il ne croit pas faire mal. C'eſt Euripide qui a dit cela au rapport d'Athenée. Mais ce n'eſt qu'un paralogiſme ou un mauvais raiſonnement qui ſe réduit à ceci. Tout homme qui dit qu'il ne fait point mal, ne fait point mal.

Dire & croire ſont deux choſes très-différentes ; & être bien perſuadé, en eſt encore une troiſieme. Les voleurs diſent qu'ils ne font point mal ; & il faut bien qu'ils employent une certaine Logique, ou pour ſe raſſurer eux-mêmes, ou pour groſſir leur bande. Les empoiſonneurs en diſent autant. Les calomniateurs les imitent. Les fornicateurs, les adultères & les inceſtueux tiennent le même langage. Croyent-ils ce qu'ils diſent ? S'il étoit poſſible qu'il ſe rencontrât quelqu'un qui

en faiſant le mal, ne crût pas faire le mal; pour le tirer de cette erreur très-volontaire, il ne faudroit que lui demander, en cas par exemple que ce fût un voleur, un aſſaſſin ou un calomniateur, s'il approuveroit qu'on lui ravît ſon bien, qu'on lui ôtât la réputation ou la vie. Il répondra que non; & cette négative ſera ſa condamnation.

Quelques Dogmatiques ont avancé, mais n'ont pas prouvé que l'Epicurien ou l'Athée peut être ſenſible au vrai honneur & le pratiquer exactement. Cela eſt impoſſible par le ſyſtême. Ou s'ils admettent cette poſſibilité, c'eſt une abſurdité de plus qu'ils ne peuvent juſtifier par aucune bonne raiſon. Ce n'eſt qu'une pétition de principe; puiſque toute cette propoſition ſe réduit à ceci... Il faut être juſte, parce qu'il faut être juſte. Celui qui n'aura pas en partage cette humanité naturelle à l'Epicurien, pourra retorquer l'argument contre lui & dire... Il faut être injuſte, parce qu'on vit ſottement ſans cela, & qu'il eſt bien plus conforme au bon ſens de s'aimer ſoi-même que les autres.

Nous répondrons plus en détail à cette queſtion dans le chapitre ſuivant.

Il ne faut pas prendre le change. La

premiere intention de la Providence dans l'établiſſement des Loix, c'eſt la juſtice. La premiere intention de l'homme dans le même établiſſement, c'eſt l'amour propre. Les riches n'ont pas fait des loix contre le larcin, à cauſe qu'il eſt oppoſé à la juſtice ; mais parce qu'il les prive de ce qu'ils aiment le plus.

Les maris ne déteſtent pas l'adultere parce qu'il offenſe Dieu ; mais parce qu'il offenſe leur vanité ou leur cupidité ; comme les Politiques n'ont ſouvent décerné des peines contre ce crime, que parce qu'il trouble la ſociété, & que par-là il eſt contraire au bien des Etats... Il y auroit de la ſimplicité à croire qu'un riche ne fût fâché d'être volé, que parce que Dieu eſt offenſé ; ou qu'un mari ne s'oppoſât au libertinage de ſa femme, que parce que toutes les fois qu'elle s'abanbonne à un commerce étranger, elle commet un péché mortel. Cela ne tombe pas même dans l'eſprit ni de l'un ni de l'autre. Ou s'il ſe rencontre quelques hommes qui enviſagent dans ces crimes, la trangreſſion des commandemens de Dieu; ce ſera toujours bien moins en qualité d'hommes qu'en qualité de chrétiens ; car la nature ne ſçauroit atteindre juſques-là.

Le brigand enfin attrapé par la Maréchauſſée, eſt certainement fort contrit. Mais voici quels ſont naturellement les motifs de ſon répentir. Premierement on ne doit pas douter un moment qu'il ne reſſente la douleur la plus ſincere de s'être laiſſé prendre. Enſuite de ce qu'il va être jetté dans le fond d'un cachot. Après cela les tortures de la queſtion l'effrayent; & la penſée qu'il pourra bien être roué ou pendu, trouble ſouvent ſon ſommeil. Il attend que ſon arrêt lui ſoit lu à haute & intelligible voix, & qu'il n'y ait plus lieu à l'eſpérance, pour être contrit d'avoir offenſé Dieu, non pas conſidéré comme un Légiſlateur équitable & plein de bonté, mais comme un Juge tout puiſſant & infiniment clairvoyant; des diſpoſitions plus ſalutaires, ne ſont pas de l'homme, mais du chrétien.

Nous ſommes tous à peu près dans le même cas; & conſéquemment nous ne connoiſſons point le vrai honneur qui ne conſiſte ni dans l'amour propre, ni dans l'opinion, ni dans la convention, mais uniquement dans le bon témoignage de la conſcience.

Le deſir de la réputation eſt le dernier dont on ſe dépouille, puiſque rien n'eſt plus ordinaire que de voir des gens qui

l'emportent juſqu'au tombeau. Ovide dit en parlant de Lucrece qu'après s'être donné un coup de couteau, elle eut encore attention de ſe laiſſer tomber décemment, afin de conſerver ſa réputation de pudicité juſqu'au bout. On en a vu goguenarder juſques ſur l'échafaud pour ne pas démentir leur réputation de bravoure, à peu près comme les Eſpagnols qui conſervent leur gravité juſqu'à la potence: d'autres ont affecté une grande tranquillité d'eſprit pour faire croire qu'ils mouroient innocens, quoique duement atteints & convaincus. Un gentilhomme prêt à perdre la tête n'oſeroit ſe déſoler comme certains roturiers qu'on va pendre.

Lorſque le Roi Saül eut appris de la bouche de Samuel que Dieu l'avoit rejetté, & qu'il ôteroit la couronne à ſa famille; l'Ecriture fait obſerver que ce Prince fut moins touché d'être tombé dans la diſgrace de Dieu, que de la diminution de ſa propre gloire dans l'eſprit de ſes ſujets. Il pria Samuel de continuer de l'honorer devant ſa cour afin que perſonne ne s'apperçût de ſon déſaſtre & de ſa réprobation. Adam ne dit point à Dieu qu'il s'étoit caché par la honte de l'avoir offenſé, mais parce qu'il ne pouvoit pa-

roître décemment à ſes yeux à cauſe de ſa nudité.

La délicateſſe n'étoit-elle pas là bien placée ? Par où il eſt aiſé de voir que ſi cet honneur qui conſiſte tout entier dans l'opinion d'autrui, plutôt que dans le témoignage d'une bonne conſcience eſt ridicule, il n'eſt pas moins ancien, puiſqu'il date de la création.

Il y a plus de gens qui établiſſent la probité par leurs diſcours, qu'il n'y en a qui l'établiſſent par leurs actions. On dit qu'Arcézilas faiſoit autrefois tout le contraire chez les Grecs. S'il étoit honnête homme autant qu'on peut l'être naturellement, cela eſt fort douteux : mais il étoit du moins très-imprudent & fort proche du malhonnête homme.

Entendez Bazilide faire l'éloge de la probité, de la gratitude & de la ſincérité, il en eſt touché juſqu'aux larmes : demandez à dix mille perſonnes qu'il a impudemment trompées ſi ſa conduite répond à ſes diſcours.

On trouve à redire que l'hiſtorien Sauſte trop connu à Rome par ſes débauches, ait déclamé contre la corruption de ſon ſiécle... Mais c'eſt mal-à-propos. Tous ceux qui liront ſon hiſtoire de la conjuration de Catilina ou celle de la

guerre de Jugurtha, ne ſont pas tenus de ſçavoir ſi l'auteur étoit un libertin. D'ailleurs quelle liaiſon y a-t'il entre une hiſtoire & les mœurs de celui qui l'écrit. On répondra qu'un hiſtorien vicieux eſt ſujet à mentir. Ce n'eſt pas là la queſtion. Saluſte a-t'il menti ? Que cela fait-il au lecteur ? Il ne lui importe que de ſçavoir ſi ce qu'il lit eſt faux ou véritable. Or Saluſte n'a rien écrit que de véritable. Donc le reproche qu'on lui fait ſur ſes défauts perſonnels, n'eſt qu'une récrimination déplacée. Outre qu'il n'eſt pas dit que lorſqu'il écrivoit ſon hiſtoire il fût encore adonné à la débauche ; & quand même on pourroit prouver le contraire, qu'en réſulteroit-il ? Qu'il ne lui convenoit pas d'invectiver contre les vices de ſon temps ? Mais on ne fait pas attention que le plus grand témoignage d'excellence que la vertu puiſſe recevoir, eſt celui d'un vicieux. Perſe dit que le vicieux verra la vertu dans toute ſa beauté, & qu'il ſéchera de regret de l'avoir négligée. Eſt-il rien qui faſſe mieux ſentir le prix de la vertu qu'un tel regret ? On peut être vicieux, & déteſter le vice ; on peut aimer la vertu ſans la pratiquer ; mais on ne peut l'aimer ſans ſouhaiter de pouvoir la pratiquer. Si on trouve mau-

rais qu'un vicieux écrive ſur la vertu; autant voudroit-il défendre aux laids d'écrire ſur la beauté.

Au ſentiment de quelques-uns, les honnêtes gens d'aujourd'hui ſont fort propres à faire douter des honnêtes gens l'autrefois; à peu près dans le ſens que le Cardinal Beſſarion diſoit que les nouveaux Saints le faiſoient douter des anciens. *Santi moderni mi fanno aſſai dubitare delli paſſati.*

Il y a des gens qui demandent ſi le ſage doit être inſenſible à cette ſorte d'honneur qui conſiſte dans l'opinion d'autrui? Il eſt aiſé de répondre à cette queſtion. Plus un homme eſt connu pour ſage, & moins il doit ſe laiſſer croire coupable d'un crime ou d'une baſſeſſe, dont les conſéquences deviendroient pernicieuſes à cauſe du mauvais exemple... Mais lorſque ſes ennemis par leurs intrigues & leurs menées parviennent à le noircir de telle ſorte, qu'ils lui ôtent même juſqu'à la liberté de ſe juſtifier; contents d'avoir Dieu & ſa conſcience pour témoins, il ſupporte patiemment le préjugé de la multitude, & il ſe dit ſouvent à lui-même ce que Racine a renfermé dans ces quatre vers ſi ſublimes.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçaura bien des méchans arrêter les complots.
Soumis dans tous les temps à ſa volonté ſainte...
Je crains Dieu, cher Abner; & n'ai point d'autre crainte.

Parce qu'il n'y a pas à douter que Dieu ne faſſe ſervir très-ſouvent la malignité des cauſes ſecondes aux vues de ſa providence; mais il connoît les bornes qu'il leur a marquées, & qu'elles ne paſſeront point.

Le ſage eſt donc tenu de conſerver ſa réputation avec un ſoin extrême; parce que rien n'eſt plus propre à décrier la vertu parmi les eſprits légers qui ſont toujours le plus grand nombre, que lorſqu'un homme univerſellement cru vertueux eſt accuſé de quelque déſordre; ſur-tout s'il ne s'en juſtifie pas. Les vicieux qui avoient encore quelque retenue, croient ne devoir plus ſe gêner. Les mauvais exemples donnés par de grands auteurs ont de dangereuſes ſuites & font un progrès rapide,

Souvent rien ne profite davantage que l'eſtime de ſoi-même quand elle eſt ſagement menagée, & qu'elle ſe trouve fondée en raiſon.

CHAPITRE IV.

De la nature & de l'origine de la Juſtice.

CE n'eſt point l'homme qui a fait la juſtice. L'idée qu'il en a n'eſt point ne façon de penſer qui ſoit à ſon option. .e vertueux & le vicieux en ont invinıblement la même idée. Comme il n'y a ıu'une raiſon, il n'y a auſſi qu'une regle our juger de ce qui eſt conforme ou opoſé à cette même raiſon ; & c'eſt cette egle que l'on appelle la juſtice, qui n'en eſt oint ſéparée, & qui au contraire eſt reıtivement à elle, ce qu'eſt l'acte relatiement à la puiſſance ; de ſorte que la ıſtice n'eſt autre que la raiſon réduite n acte.

Un Auteur dit que tout eſt arbitraire c ſuſceptible de ridicule, excepté la uſtice.

Belle penſée, & vraie dans tous les ems & dans tous les pays !

Il y a eu chez les anciens Grecs & Roıains, de très-ſubtils diſcoureurs de la ıſtice ; qu'ont-ils fait pour établir ſon

regne parmi les hommes ? Leur babil renfermé dans l'enceinte de leurs Ecoles, rempliſſoit l'eſprit de leurs diſciples d'une infinité de queſtions ſuperflues ou dangereuſes, & leur laiſſoit le cœur vuide de ces ſentimens élevés, ſi dignes de l'homme. Au lieu de leur apprendre, par leurs actions, à rendre un reſpect ſans bornes à l'Etre qui n'en a point, ils leur ont appris à diſputer témérairement ſur ſa nature, & ſur ſon exiſtence incompréhenſibles, & à douter de l'une & de l'autre... Ils ont pouſſé plus loin leur témérité ſacrilége ; ils en ſont venus, à force de queſtions, juſqu'à nier que la cauſe toute puiſſante par laquelle nous ſommes intelligens, fût elle-même intelligente ; juſqu'à nier que cette même cauſe par laquelle nous connoiſſons la juſtice & ſon oppoſé, connût elle-même l'une & l'autre ; juſqu'à nier enfin que la même cauſe par laquelle nous nous propoſons un but dans tout ce que nous faiſons, s'en propoſât aucun dans tout ce qu'elle produit. Ils ont donné la providence à l'homme & à la fourmi, & l'ont ôtée à la cauſe qui a fait l'Univers, & qui le maintient. Ils ont voulu confondre l'homme avec la bête, en établiſſant dans leurs dogmes inſenſés, que la cauſe

univerſelle n'a aucunement prétendu diſtinguer le genre humain d'avec le genre purement animal...

Sur quel fondement pouvoient-ils bâtir la juſtice ? Mais quand on les a pouſſés, & qu'on les a forcés de répondre, pourquoi l'homme eſt le ſeul de tous les animaux qui connoiſſe ſon exiſtence par un ſentiment réfléchi, & qui faſſe des raiſonnemens ſur ſa nature & ſur celle de ſon Auteur ? Pourquoi il eſt le ſeul qui ait des notions de l'ordre & de la juſtice, qui ait une idée du bien moral & phyſique, ainſi que de leurs oppoſés ? Ils ſont demeurés muets, ou ils ont cru ſatisfaire à toutes les difficultés par cette impertinente ſolution, que l'homme eſt fait pour tout cela... Ils ont uſé de récrimination, & ſe ſont avilis eux-mêmes, en accuſant l'homme de réunir en lui ſeul toutes les mauvaiſes qualités que nous ſuppoſons à la nature de chacun des animaux ſéparément : mais en croyant le ravaler au-deſſous d'eux, ils l'ont élevé infiniment au-deſſus ; comme il eſt facile de le démontrer.

Que l'homme raſſemble en lui tous les défauts imaginables ; qu'il ſoit orgueilleux, cruel, injuſte, timide & inſenſé ; on l'accorde. Cependant tous ces

griefs ne fourniront pas le quart d'une objection contre l'excellence de ſa nature, & contre ſa ſupériorité ſur celle de tous les animaux. Ceux ci ne connoiſſent ni leurs défauts, ni ceux de l'homme ; l'homme connoît les ſiens & ceux des animaux ; il fait plus que de les connoître ; il parvient à rectifier les uns & les autres ; ainſi que l'expérience le démontre.

Qu'il ſoit orgueilleux ; un moment de réflexion lui ſuffit pour ſe convaincre que l'orgueil eſt extrêmement déplacé dans un Etre auſſi borné, & auſſi peu maître de ſon exiſtence que de ſa façon d'exiſter.

Qu'il ſoit cruel ; il ſent par lui-même combien la cruauté eſt odieuſe, & contraire en tout point à l'eſprit de la nature.

Qu'il ſoit injuſte ; il reconnoît une juſtice ; il l'aime invinciblement, il regrette de ne pouvoir s'y conformer ; il ſe juge lui-même, & ſe condamne ſelon la regle immuable de cette même juſtice . . .

En vain tous ſes ſemblables entreprendront de l'abſoudre d'un acte cruel & inique ; s'il s'en croit intérieurement coupable, il ne s'en abſoudra jamais lui-même.

La voix de ſa conſcience plus forte, elle ſeule, que toutes celles des flatteurs, tonnera dans le fond de ſon ame, & troublera ſa tranquillité par les reproches les plus accablans, & les menaces les plus foudroyantes.

Alexandre commet un aſſaſſinat ; il en eſt ſaiſi d'horreur ; des courtiſans tâchent en vain de le raſſurer, & de lui perſuader qu'il a fait un acte de juſtice. Il n'en croit rien, & ils n'en croyoient rien eux-mêmes.

Il en coûta la vie au fameux Juriſconſulte Papinien, pour avoir répondu à l'Empereur Baſſianus qui exigeoit de lui qu'il juſtifiât le meurtre de ſon frere par des raiſons tirées du Droit ; qu'il étoit plus aiſé de commettre mille crimes, que d'en juſtifier un ſeul.

Que l'homme ſoit timide ; il connoît ſa foibleſſe ; il ſçait combien il a de juſtes ſujets de crainte ; il voit combien eſt petit le rôle qu'il joue dans l'immenſité de l'Univers. Il eſt convaincu qu'il n'y a aucune créature, ſi peu conſidérable qu'elle paroiſſe, qui ne puiſſe le détruire ou lui cauſer du dommage...

Il ne s'en tient pas là ; il paſſe dans l'extremité contraire ; il impoſe ſilence à ſes frayeurs ; il les étouffe, & ſçait les vaincre impérieuſement par des reſſour-

ces ſingulieres qu'il trouve en lui-même, & qu'on appelle bravoure, courage, conſtance, grandeur d'ame. Il affronte les flots & les vents conjurés contre ſa tête ; il court dans les batailles au-devant de la mort qui ſe préſente à lui de toutes parts ſous les formes les plus effroyables... Il donne en Monarque la Loi aux animaux les plus cruels & les plus fiers ; il les détruit, ou il les dompte, ſoutenu de cette confiance extrême que lui donne l'excellence de ſa nature ſupérieure à la leur, comme à tout ce qui eſt ſur la terre.

Il fait plus que tout cela ; lorſqu'après s'être examiné & jugé lui-même ſelon les régles de la juſtice, il trouve que ſa conſcience ne lui reproche rien : il verroit l'Univers s'écrouler ſur ſa tête, qu'il n'en ſeroit pas effrayé.

Qu'il ſoit inſenſé ; il convient de ſon état ; il le connoît, il le ſent, il en gémit ; il fait des réflexions ſérieuſes ſur les écarts de ſa raiſon ; & par intervalle il fait ſortir du ſein de l'égarement, comme d'une nuée obſcure, les éclairs perçans d'une ſageſſe ſi grande, ſi élevée & ſi ſublime, qu'elle ſemble parcourir en un inſtant le diamêtre de l'infini.

Que nos Philoſophes viennent préſentement

tement nous mettre en communauté de nature avec la bête ; & par une malignité ou un aveuglement inconcevable donner même la préférence à celle-ci.

Une hyperbole auſſi outrée ne peut être de miſe tout au plus que dans la Satyre, ou dans le ſtyle moral figuré, comme un reproche ou une correction des vices qui dégradent l'humanité, & qui ſouvent ſemblent la ravaler au-deſſous de la condition des bêtes ; mais elle doit être interdite à la Philoſophie, qui eſt tenue de ſçavoir que l'intelligence humaine, quoique vicieuſe & dépravée, eſt d'une nature infiniment plus excellente que tous les animaux, & que l'univerſalité de la matiere, pour cela ſeul qu'elle a l'idée de ſon Auteur.

Eſt-ce là répondre & expliquer la nature de l'homme, que de dire froidement qu'il eſt fait pour tout ce qu'il fait ? Et qu'il n'eſt ſupérieur aux animaux que parce qu'il a des mains, & qu'ils n'ont que des pattes.

Si le Philoſophe Epicurien, Spinoſiſte, Matérialiſte ou Athée, eſt forcé de convenir que la Juſtice exiſte par elle-même, c'eſt-à-dire, indépendamment de l'homme ; il eſt tenu par la même néceſſité de l'admettre comme un ordre parti-

culier de la Providence d'un Etre ſouverainement intelligent, qui a l'homme pour objet dans cette économie, à l'excluſion de tous les animaux ..... Or cela poſé, par quels raiſonnemens démontrera-t'il que l'homme n'eſt pas indiſpenſablement obligé d'entrer dans les vues de la Providence en pratiquant la juſtice, envers Dieu, envers lui-même & envers ſes ſemblables ?

Mais ſans entrer dans un plus grand détail, nous diſons par une propoſition générale, que ſi les préceptes de la juſtice ne ſont rien de plus parmi les hommes que des uſages, des coutumes, des réglemens politiques, des pactes, des conventions ; il n'eſt dans le fond ni juſte, ni injuſte de tuer ſon ſemblable par quelque motif que ce ſoit.

Cependant tout le genre humain tombe d'accord que ſelon certaines régles invariables, il y a des circonſtances où il eſt juſte, eu égard aux motifs, de tuer ſon ſemblable ; & qu'il y en a d'autres, eu égard pareillement aux motifs, où il ſeroit injuſte de le tuer.

Sur cela nous demandons ſi préciſément dans les circonſtances où il ſeroit injuſte, eu egard aux motifs, de tuer ſon ſemblable, ou de lui ravir ſon hon-

neur & ſon bien ; les hommes, par de nouveaux réglemens, pourroient faire que ces mêmes crimes fuſſent des actes de juſtice ?

Si le Philoſophe prend l'affirmative, il rend ſon ſyſtême exécrable, & contraire à toutes les notions. Il ferme les yeux à la lumiere de la conſcience, dont les rayons le percent de toutes parts... S'il tient pour la négative, il ruine ſes principes ſans reſſource, puiſqu'il reconnoît que ce n'eſt point l'homme qui a fait la juſtice, & que l'idée qu'il en a n'eſt point une façon de penſer qui ſoit à ſon option, c'eſt-à-dire, qui dépende de ſes intérêts, de ſes vues ou de ſes paſſions. D'où il réſulte infailliblement que la juſtice eſt une régle éternelle & immuable pour diſcerner le bien d'avec le mal, c'eſt-à-dire, ce que Dieu commande d'avec ce qu'il défend.

On définit la Loi une volonté raiſonnable du Légiſlateur, parce qu'il ne ſuffit pas que le Légiſlateur déclare ſa volonté afin qu'elle ſoit Loi : car ſi elle n'eſt juſte & conforme à la raiſon, elle ne peut pas être appellée Loi ; comme celui-là ne ſeroit pas homme, qui ſeroit privé d'ame raiſonnable.

Si l'Epicurien répond que la juſtice

définition ? C'eſt la ſubſtance qui ſçait qu'elle agit, & pourquoi elle agit . . .

C'eſt là ce que nous demandons . . . . Voilà l'origine de cette juſtice, dont les préceptes ſont tellement immuables, que quoique la Volonté de l'homme puiſſe les tranſgreſſer, ſa raiſon ne les méconnoîtra jamais juſqu'au point de les confondre intérieurement avec les coutumes & les uſages arbitraires ; non plus qu'avec certaines regles apparentes de juſtice que les animaux paroiſſent obſerver entr'eux . . . & encore moins avec le ſentiment de l'ordre Phyſique. C'eſt ce qu'il faut prouver.

CHAPITRE V.

Suite des obſervations ſur la nature & l'origine de la Juſtice.

LES animaux ne connoiſſent point les préceptes, parce qu'ils agiſſent néceſſairement & phyſiquement. Leur nature eſt la même que celle qui leur a été attribuée au commencement. Uniquement occupés de leur conſervation actuelle, & de leur propagation; tous leurs devoirs ſe bornent à ces deux objets. La même cauſe phyſique qui les détermine à ſe nourrir, les détermine à ſe multiplier, avec une pente auſſi invincible dans l'un que dans l'autre. Ils ne rafinent point ſur leur façon de ſe nourrir; ils ſe jettent aſſez indifféremment ſur toutes les choſes qui ſe trouvent analogues à la qualité des humeurs qui entrent dans la compoſition de leurs méchaniſmes. Ils raffinent encore moins ſur les plaiſirs qui accompagnent l'acte de leur propagation; & ils ne poſſédent point du tout ces merveilleux ſecrets, qui donnant adroitement l'excluſion aux ſuites naturelles, mais

pénibles & embarraſſantes de l'union des ſexes, n'en admettent que la volupté. Et c'eſt ce qui prouve, avec une entiere évidence, que ſi l'homme eſt infiniment ſupérieur aux animaux dans le bien, il ne leur eſt pas moins ſupérieur dans le mal; car il n'ignore point du tout combien cette perfidie qui met la nature en défaut, dans une choſe auſſi importante aux ſociétés que la propagation, eſt formellement contraire aux Loix de cette même nature. Mais ſans entrer pour le préſent dans un plus grand détail, nous nous contenterons d'obſerver que l'homme a réduit toute la nature en art, & qu'il lui a oppoſé de nouvelles Loix dont l'eſprit exactement apprécié, n'a pour objet que la cupidité du Légiſlateur.

Si la nature des animaux a toujours été la même, & ne s'eſt jamais démentie; la nature intelligente de l'homme eſt donc altérée, puiſque connoiſſant ſes devoirs, elle manque ou de la puiſſance ou de la volonté de les accomplir ſelon les regles que la juſtice exige néceſſairement.

Car il faut que notre Philoſophe, de deux choſes nous en accorde une; ou que l'homme a été créé pour un état plus parfait, puiſqu'il en a une idée invincible;

ou qu'il eſt déchu de l'état parfait dans lequel il a été créé, & dont il ne lui reſte plus que le ſentiment invincible, quoiqu'obſcurci par une infinité de paſſions & de préjugés.

La comparaiſon du ſentiment de l'ordre moral, avec le ſentiment de l'ordre phyſique eſt fauſſe & mal-adroite. Le ſentiment de l'ordre phyſique reſſortit à l'imagination & aux ſenſations, leſquelles ne ſont pas à beaucoup près les mêmes en chacun des hommes. Et voilà pourquoi les goûts ſont ſi différents. Tel ordre d'Architecture qui plaît à celui-ci, choque celui-là. L'un ne priſe que les jardins où l'Art, le fer en main, regne avec un deſpotiſme abſolu ſur les plantes ; mutilant ou arrachant celles-ci, chargeant celles-là de chaînes & d'entraves... Un autre n'eſtime que les forêts & les campagnes incultes où les plantes, régies par les ſeules Loix de la nature, ſemblent s'y ſoumettre avec tant de plaiſir.

La ſtructure admirable de l'Univers, ſi on en croit certains Philoſophes ſuffiſans & peu ſinceres, ne charme pas également tous les yeux, & ne plaît pas à toutes les imaginations. Il y a encore plus d'un Alphonſe qui y trouve une infinité de mépriſes à réformer, de même que

dans la méchanique non moins admirable du corps humain.

Pendant que toutes ces bévues doivent être attribuées à notre ignorance, & nullement à la ſageſſe du Créateur, laquelle étant infinie, ne peut être compriſe dans ſes voyes que par elle-même. Cette critique trop ordinaire des œuvres de Dieu, ſoit dans le phyſique, ſoit dans l'intellectuel, caractériſe beaucoup mieux l'ignorance préſomptueuſe & ſotte de l'humanité, que la critique impertinente d'un Goujat, qui ne pouvant comprendre le but des opérations d'un habile & profond Ingénieur, s'aviſeroit de publier qu'il n'a pas le ſens commun. Ceux qui vont ſe promener dans les Hôpitaux des foux, entendent ſouvent de pareils raiſonnemens, encore plus triſtes que riſibles.

L'homme eſt ſingulier! Il trouve mal fait & mal raiſonné premierement tout ce qu'il ne comprend pas; enſuite tout ce qui l'incommode, ou tout ce qui ne l'affecte pas agréablement. Et il ne veut pas faire attention que l'ordre qu'il voit n'étant point deſtiné à être éternel, Dieu y a mis les cauſes qui doivent le détruire ou le changer, dans les temps marqués par ſa Providence.

Les corps animés & les végétaux en fourniſſent la preuve.

Le ſentiment de l'ordre moral ou de la Juſtice, reſſortiſſant uniquement à la raiſon ou à l'entendement, qui eſt ſemblable dans tous les hommes, & d'une exacte conformité ſur cet article eſſentiel ; il emporte pour cela même l'approbation générale & particuliere, au moins intérieurement ; car il n'y a pas d'hommes, (ſi on en excepte les foux & les imbéciles,) à qui la raiſon, malgré le tumulte & le bruit des paſſions, ne faſſe clairement entendre que la juſtice n'eſt qu'une ; & que ſon précepte fondamental eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient . . . Et c'eſt cette vérité de ſentiment que la Providence du Créateur a eu principalement en vue, puiſqu'elle en a fait une néceſſité à la raiſon ; pendant qu'elle a laiſſé le ſentiment de l'ordre phyſique à l'arbitrage de l'imagination... Car il importe peu à la juſtice que les hommes s'accordent ſur le goût de l'Architecture, de la Peinture, de la Muſique, ou ſur les préparations des plaiſirs différens ; mais il lui importe extrêmement qu'ils ayent tous la même idée de l'ordre moral, & qu'ils s'y conforment ; du moins extérieurement pour le bien

tranſitoire des ſociétés ; s'ils ne le font intérieurement pour concourir aux vues de la Providence.

C'eſt cette conformité extérieure de l'homme à la juſtice qui eſt l'objet de l'ordre moral politique fondé ſur le pilotis des loix & des réglemens humains. Ordre utile, ordre néceſſaire; mais imparfait, en ce qu'à la faveur de mille diſtinctions captieuſes, l'homme trouve le moyen d'en éluder les principales obligations ; en rapportant tout à lui-même ; la Raiſon réclamant inutilement contre cette fraude.

Ceux qui enſeignent qu'il n'y a pour l'homme d'autre juſtice que celle qui le porte à faire du bien à ſes ſemblables, afin qu'ils lui en faſſent, ou qui le détourne de leur cauſer du dommage, dans la crainte qu'ils ne lui en cauſent ; ceux-là confondent la prudence humaine avec la juſtice ; & l'on ne ſe tromperoit guere à les juger capables (s'ils peuvent éloigner les motifs de crainte), de faire du mal à leurs ſemblables pour ſe faire du bien à eux-mêmes.

L'injuſtice des hommes ne procéde que de leur mépriſe volontaire ſur la nature du bien, comme ſur leur propte nature ; & cette mépriſe eſt l'ouvrage de leur exceſſif amour pour eux-mêmes ex-

cluſivement ; c'eſt lui qui les aveugle à un point que de deux ſubſtances dont ils ſont compoſés, ils n'en voyent qu'une, & préciſément la moins eſſentielle qui eſt le corps...

Ils appellent Bien tout ce qui affecte agréablement cette ſubſtance ; & Mal tout ce qui produit un effet oppoſé. C'eſt-à-dire que la qualité des ſenſations & l'opinion décident communément parmi les hommes de la nature du bien & du mal ; & confondent tellement l'intellectuel avec le phyſique, qu'il ſemble que la nature de ce dernier ait entierement abſorbé la nature de l'autre.

Ainſi les richeſſes à cauſe des commodités & des plaiſirs qu'elles procurent au corps ; les honneurs, les titres, les dignités à cauſe de l'éclat extérieur dont elles l'environnent, & du chemin facile qu'elles lui frayent le plus ſouvent aux commodités & aux plaiſirs, ſont réputés de vrais biens.

Les hommes en général n'enviſagent les places éminentes que par les côtés qui flattent l'avarice, l'orgueil & la cupidité.

Quel eſprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Eſpagne ?
Autant les ſages que les foux,

Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de ſi doux.
Une flatteuſe erreur emporte alors nos ames.
Tout le bien du monde eſt à nous.
Tous les honneurs, toutes les femmes.

Les états oppoſés en ce qu'ils privent le corps des plaiſirs & des commodités que les richeſſes lui procurent, & de cet éclat extérieur dont les honneurs le couvrent, ſont réputés de vrais maux.

Rien ne ſeroit au fond mieux entendu qu'un tel arrangement, & l'homme n'auroit effectivement rien de mieux à faire que de s'y appliquer tout entier, s'il pouvoit avoir cette conviction que l'on appelle *à priori*, qu'il n'eſt réellement compoſé que de cette ſubſtance apparente qu'il appelle ſon corps. Quoique ce fut un bonheur aſſez fragile, il n'en ſeroit pas moins le ſeul qu'il pourroit ſe procurer...

Mais s'il veut deſcendre au fond de lui-même, il ne fera pas beaucoup de chemin pour y découvrir une autre ſubſtance, qui ſans ſe laiſſer voir ni toucher, ſe fait extrêmement ſentir, & qui a une nature & des intérêts ſi particuliers, qu'ils ſont entierement étrangers à la nature & aux intérêts de la ſubſtance apparente & palpable...

C'eſt celle-là même qui au milieu des

monceaux d'or, & des voluptés de toute eſpece qu'ils ſemblent créer, gémit d'une indigence & d'une altération qui lui ſont propres, & ne ſupporte qu'avec peine certains états violents qui en ſont les ſuites néceſſaires. C'eſt elle qui pendant que le corps eſt tout brillant de la ſplendeur que les titres & les dignités font rejaillir ſur lui de toutes parts, ſe reproche intérieurement à elle-même cette injuſtice & cette baſſeſſe qui lui ont ſervi de dégrés pour parvenir à une ſi haute élévation.

Continuons nos recherches, & tâchons de découvrir ſi ce ne ſeroit qu'un préjugé.

CHAPITRE VI.

Suite des obſervations ſur la nature & l'origine de la Juſtice.

LE faux Politique ſe met ſur les rangs, & pour rendre nulles toutes nos obſervations, il poſe pour principe, que le ſentiment de la juſtice étant une ſuite naturelle de l'éducation ; elle n'a conſéquemment qu'une réalité arbitraire, & n'impoſe de néceſſité à l'homme, lorſqu'il eſt parvenu à cet âge qu'on appelle raiſonnable, qu'autant qu'après avoir vérifié par lui-même les idées qu'on lui a données du juſte & de l'injuſte, il ratifie ou abroge les obligations dont on a ſurchargé ſon enfance relativement à ces idées ; de ſorte qu'il n'eſt tenu d'admettre cette foule d'obligations, qu'autant qu'il les juge propres à entrer dans le plan de conduite qu'il ſe trace à lui-même pour parvenir plus facilement à ce qu'il regarde comme ſon bien-être.

A quoi le Politique ajoute que comme l'agrément de la vie, eſt la ſeule récompenſe qu'on doive raiſonnablement eſ-

pérer d'un plan de conduite bien tracé & bien ſuivi ; de même le déſagrément d'une vie triſte & ennuyeuſe eſt la ſeule punition qu'on puiſſe craindre avec fondement d'un projet auſſi mal concerté que mal exécuté.

Par où il eſt évident, continue-t'il, qu'entre toutes les vertus de préceptes, dans leſquelles la morale eſt comme noyée, il n'y en a qu'une ſeule qui ait pour l'homme une réalité poſitive, & c'eſt cette prudence avec laquelle il ſe comporte ſi habilement parmi ſes ſemblables qu'en paroiſſant ne chercher que leur bien être, il ne cherche que le ſien propre, & ne fait celui des autres qu'autant qu'il entre dans le plan qu'il s'eſt tracé pour parvenir à ſon objet... Or on ſent, continue-t'il encore, combien il eſt néceſſaire que celui qui ſe charge d'un tel rôle, ſoit l'homme de tous les temps, & de tous les pays... C'eſt le philoſophe par excellence ? Sur quoi il faut obſerver, ajoute-t'il, que ceux qui ſe laiſſent tellement ſubjuguer par les préjugés de l'éducation, qu'ils n'oſent rien rabattre des obligations qu'on leur a impoſées, ni rectifier l'idée importune qu'ils ont attachée a la vertu, ſont doublement malheureux : premierement les remords les

rongent & les dévorent tout vivans, s'ils n'agiſſent pas conformément à cette idée; & enſuite ils deviennent mal-adroits & gauches à ſe procurer les avantages du Bien-être, s'ils entreprennent d'y ajuſter leur conduite.

Nous répondons qu'il faut que cette économie politique ſi bien nivellée ſe démembre d'elle-même & tombe par piéces; deux raiſons d'abord nous confirment dans cette perſuaſion.

Premierement, il eſt moralement impoſſible qu'un ſeul homme réuniſſe aſſez de talens pour couvrir ſon jeu, de maniere à n'en rien laiſſer entrevoir à ceux contre qui il joue. En ſecond lieu la même impoſſibilité ſe trouve à ſuppoſer que dans toute cette multitude d'hommes parmi leſquels notre philoſophe ira faire briller ſes talents, il ne s'en rencontrera pas qui ayent la vue aſſez perçante pour le démêler, & un nombre ſuffiſant pour lui faire ſubir la honte d'un décri général. Cela pourroit être confirmé par une infinité de faits. La politique devient inutile & même nuiſible à celui qui la laiſſe appercevoir. Un homme qui eſt du ſentiment de tout le monde, n'eſt au fond du ſentiment de perſonne; & conſéquemment s'il vient à être pénétré,

ce qui manque rarement d'arriver, il ne ſera du goût de qui que ce ſoit ; mais ce n'eſt pas encore là le point de la difficulté.

Le Politique poſe pour principe, ce qu'on lui nie abſolument ; ſçavoir que l'idée de la juſtice étant une ſuite naturelle de l'éducation, elle n'a conſéquemment qu'une réalité arbitraire ; ce qui veut dire que la juſtice n'eſt qu'un préjugé qui n'oblige au fond qu'autant qu'il peut entrer dans le plan de vie qu'un philoſophe ſe trace à lui-même ; d'où il s'enſuit qu'il n'a d'autres loix intérieurement que ſon caprice & ſon goût ; & qu'il n'a en conſéquence rien de mieux à faire que de s'étudier entierement à faire croire qu'il eſt honnête-homme, quoiqu'il n'ait pas plus le dernier que le premier ſentiment de la probité, & qu'il ne regarde ſes ſemblables que comme des inſtrumens plus ou moins propres à lui procurer ce qu'il appelle ſon bien-être.

Mais pour peu qu'il veuille être conſéquent il conviendra que ni la vraie philoſophie ni la vraie politique, n'enſeignent pas ſeulement à paroître honnête-homme, mais à l'être réellement.

La philoſophie eſt l'amour de la ſageſſe ; or l'amour n'eſt pas ſeulement un objet

de ſpéculation pour l'entendement, il eſt encore un ſujet d'action pour le cœur exactement conforme à ſa nature qui le porte à la bienfaiſance par un charme ſecret & ſans preſque qu'il ait beſoin de préceptes.

La vraie politique, & non pas celle de Machiavel que M. du Bellai a définie ſi véritablement (l'art d'opprimer les hommes & non pas de les gouverner), n'eſt autre que la vertu nommée prudence, laquelle dirigeant par ſes lumieres l'inclination naturelle qui nous porte à faire du bien à nos ſemblables, nous fournit encore avec les moyens les plus propres à travailler à leur bonheur, ceux de nous garantir de leur malice. Et tant s'en faut que cette vertu nous enſeigne que le bien-être perſonnel doit faire notre objet principal, qu'elle exige au contraire qu'on le lui ſacrifie en pluſieurs circonſtances.

Au reſte que certains philoſophes veuillent faire regarder la vertu comme arbitraire, ſans en fournir d'autres raiſons que de très-mauvaiſes; c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable.

L'époque de la juſtice doit être rapportée au temps de la formation de l'homme, ou à celui qui lui a ſuccédé... Si au temps de la formation de l'homme, l'idée

qu'il a de la juſtice n'eſt point un accident, mais une qualité caractériſtique attribuée à l'homme par ſon auteur qui a voulu par-là le diſtinguer de la brute. Si au contraire l'idée de la juſtice ne s'eſt inſinuée dans l'eſprit de l'homme qu'accidentellement depuis ſa formation ; outre qu'il en réſultera que l'homme a été formé vicieux ou ſemblable à la bête, c'eſt que l'on aura pluſieurs queſtions à faire.

On demandera premierement quel eſt celui d'entre les hommes qui le premier s'eſt mis en tête ce préjugé de la juſtice ; & à quelle occaſion, comme par quels motifs ; puiſqu'en pluſieurs circonſtances il eſt formellement oppoſé à ſon Bien-être, conſidéré indépendamment ?

On demandera enſuite, quel eſt l'habile homme qui le premier a découvert que la juſtice n'eſt qu'un préjugé, à quelle occaſion, par quel motif & par quelle regle il a fait cette importante & utile découverte.

On demandera enfin que les partiſans du ſyſtême démontrent que le vice n'eſt pas un préjugé. Qui dit préjugé, dit erreur ; qui dit erreur, dit écart de la raiſon. Or la raiſon connoît ſes écarts, & elle les condamne. Par quel myſtere n'a-t'elle jamais condamné cette juſtice qui

rend à chacun ce qui lui appartient, dans l'unique vue de ſatisfaire à un ordre dont elle a une idée invincible, & qu'elle approuve, quoiqu'elle n'ait ſouvent ni la volonté ni la force de s'y conformer ? Ne ſeroit-il pas bien étrange que la regle unique pour connoître les préjugés, ne fût elle-même qu'un préjugé, c'eſt-à dire que la raiſon ne fût pas raiſonnable !

Le préjugé eſt une erreur ou particuliere à un homme, ou à pluſieurs, ou à certains peuples, ou à tous enſemble ; mais comment l'idée de la juſtice eſt-elle ſi univerſelle, quant aux temps & quant aux pays ?

Le Politique répond que le vice oppoſé à cette idée de la juſtice n'eſt pas moins univerſel, quant aux temps & quant aux pays... Mais il y a une diſtinction à faire & qu'il ne fait pas ; c'eſt que le vice, quoique conſtamment & univerſellement pratiqué, a toujours été conſtamment & univerſellement condamné par la raiſon ; & que la juſtice quoique univerſellement & conſtamment négligée, a toujours été conſtamment & univerſellement approuvée par cette même raiſon. D'où vient cette différence ?

Quelques philoſophes ont avancé que la raiſon eſt complice de tous les crimes ;

mais rien n'eſt plus faux, & l'expérience démontre le contraire ; ils ont confondu la cupidité avec la raiſon.

Tous les hommes conviennent que l'ordre de la juſtice ſolidement établi, & exactement ſuivi, produiroit un très-grand bien ; & ils conviennent en même-temps que le déſordre produit un très-grand mal, quoiqu'ils n'ayent ſouvent ni la volonté, ni la force de contribuer à ſa réformation, chacun en particulier ? C'eſt à nos adverſaires à nous donner encore la ſolution de ce phénomene.

Ils produiront à leur ordinaire des exemples pris parmi les Canibales & autres Antropophages. Ce qui vaut autant que de choiſir un Maniaque enchaîné par le milieu du corps, pour donner une idée de la ſageſſe humaine.

Il ſe préſente encore une autre queſtion. On leur demande pourquoi les animaux n'ont point de préjugés ?

C'eſt, repondent-ils, parce que les animaux ne raiſonnenr point, & qu'ils ſont phyſiquement déterminés dans toutes leurs opérations.

Conſéquemment la raiſon unie à la liberté eſt donc la ſource des préjugés dans l'homme... Mais d'où lui vient la raiſon ? Il ne ſe la donne pas, puiſqu'elle

exiſte en lui indépendamment de lui-même ; & tellement qu'il voudroit quelque fois n'en point avoir, parce qu'il éprouve qu'il ne manque jamais impunément à la déférence qu'il lui doit... Ainſi la raiſon eſt donc verſée dans l'homme par une cauſe ſupérieure qui ne peut être que cette même cauſe par laquelle il exiſte... Or comme ſelon l'axiome, il n'y a rien dans l'effet qui ne ſoit dans la cauſe, celle par laquelle l'homme exiſte & eſt intelligent à un certain dégré, renferme donc éminemment elle-même, c'eſt-à-dire ſans dégré, l'intelligence, l'entendement & la raiſon qui ne ſont attribués à l'homme qu'avec meſure. Qu'appelle-t'on l'Être raiſonnable ? C'eſt celui qui n'ignore ni ſon action, ni le but de ſon action. Conſéquemment la cauſe par laquelle l'homme n'ignore ni ſon action ni le but de ſon action, n'ignore donc elle même ni l'un ni l'autre;& par une ſuite de la même conſéquence, elle n'a donc verſé la raiſon dans l'homme que pour le rendre ſemblable à elle-même à un certain dégré, & le diſtinguer par-là de tous les animaux ; mais comment pourra-t'il en être diſtingué, ſi comme eux il ne ſe propoſe d'autre objet dans toutes ſes opérations que cette partie de lui-

même, par laquelle il eſt confondu avec eux ? Il faut donc s'il veut s'en diſtinguer & répondre aux vues de ſon auteur, qu'il ſe propoſe pour objet cette autre partie de lui-même qui l'éléve au-deſſus d'eux ; cette partie qui eſt toujours la même en nature, pendant que l'autre, c'eſt-à-dire, celle qui lui eſt commune avec les animaux, éprouve ſucceſſivement toutes les altérations & tous les changemens qui ſont inſéparables de la matiere, juſqu'à ce que ne ſe trouvant plus propre à former cette modification qu'on appelle corps organiſé, elle retourne à la maſſe générale...

Et conſéquemment cette partie intelligente de l'homme, avec une nature différente de celle des animaux, a donc auſſi des intérêts particuliers, & connoît un Bien-être qu'ils ne connoiſſent pas... Or en quoi conſiſtera cette façon d'être, ſi elle ne peut conſiſter en rien de ce qui conſtitue le bien-être des animaux ?

Que nos philoſophes imaginent, s'ils peuvent, quelqu'autre choſe que la vertu qui ſatisfaſſe pleinement la raiſon, & qui communique à l'ame cette vie qui lui eſt propre, en lui faiſant goûter la ſeule volupté contre laquelle la raiſon ne murmure pas.

Ils

Ils nous demanderont ſans fin, en quoi nous faiſons conſiſter la juſtice ; & ſans nous laſſer, nous leur répondrons qu'elle conſiſte à rendre à chacun ce qui lui appartient ; non dans la vue d'en retirer quelqu'utilité de ſa part, ou de celle d'autrui ; mais uniquement parce que c'eſt un ordre établi par l'Auteur, lequel en donnant la raiſon à l'homme, lui a imprimé l'idée de la beauté de cet ordre ; de ſorte que la raiſon n'eſt autre que cette idée de laquelle réſultent toutes les conſéquences de la morale.

Cette vérité eſt tellement gravée dans le fond de la ſubſtance intelligente de l'homme, que quoiqu'il ſe ſoit égaré dans une infinité d'erreurs, il ne l'a jamais entierement perdue de vue ; c'eſt celle qu'il apprend le plus aiſément & qu'il oublie le plus difficilement, ou plutôt qu'il n'oublie jamais ; c'eſt la regle immuable par laquelle il ſe juge lui-même, il ſe condamne ou s'abſoud.

Ainſi voilà l'origine de la juſtice naturelle bien établie, puiſqu'elle eſt priſe dans la nature de l'homme même. Que porte cette juſtice ? Que l'homme doit aimer ſes ſemblables. Mais ſont-ils ſes

auteurs ? nullement ; puiſqu'ils n'exiſtent pas indépendamment plus que lui, & que comme lui ils doivent leur être à une cauſe ſupérieure... Or ſi l'homme eſt tenu d'aimer ſes ſemblables, quoiqu'ils ne ſoient rien moins que ſes auteurs ; à combien plus forte raiſon eſt-il tenu d'aimer la cauſe qui a donné l'exiſtence aux uns & aux autres... C'eſt la conſéquence la plus naturelle, la plus ſenſible, la plus juſte & la plus inconteſtable.

Mais, répondent les adverſaires, comment l'homme aimera-t'il cette cauſe, puiſqu'il ne la connoît pas ; & comment la connoîtra-t'il, puiſqu'il ne la voit pas ?

Cette réponſe n'en eſt pas une. Car peut-on leur repliquer, nous ne voyons pas la partie penſante de nous-mêmes ; la connoiſſons-nous, ou l'en aimons-nous moins ? Dès-lors qu'elle eſt intelligente, pouvons-nous douter que ſa cauſe ne le ſoit ? Dès-lors qu'elle connoît la juſtice, pouvons-nous douter que ſon auteur ne ſoit juſte ? Dès-lors que nous aimons nos ſemblables, pouvons-nous douter que la même cauſe toute-puiſſante qui nous a donné l'être à tous, ne nous aime tous ? Et ſi nous pouvons faire le bonheur les uns des autres à un certain dégré,

pouvons-nous raiſonnablement douter que cette même cauſe ne puiſſe faire le bonheur de ſes créatures à un dégré dont elle ſeule connoît l'étendue ? Et ſi on doute qu'elle en ait la volonté ; pourquoi nous auroit-elle diſtingué des bêtes en nous donnant la raiſon, ſi ſon but étoit de nous confondre avec elles pour la deſtination ? Pourquoi nous auroit-elle donné un inſtinct, c'eſt-à-dire, une impulſion ſecrete & naturelle, qui nous porte vers le Ciel & l'immortalité, ſi la terre & la corruption doivent être notre unique partage ?

Il réſulte de toutes ces conſéquences, que la juſtice n'eſt pas arbitraire, puiſqu'elle eſt fondée ſur la loi naturelle, dont la réalité & la néceſſité ſont démontrées par l'attribut de la raiſon.

C'eſt à nos adverſaires à démontrer à leur tour, que le vice eſt en poſſeſſion de cette réalité & de cette néceſſité qu'ils refuſent à la juſtice ; & qu'en cette qualité il renferme dans ſon économie des moyens beaucoup plus efficaces pour procurer à l'homme cette félicité que la juſtice ne ſçauroit lui donner.

Ceux d'entre les philoſophes, qui ſans autre explication, & ſans faire intervenir la providence d'un ſouverain Etre,

qu'ils appellent *un Dieu de Machine*, établiſſent que la vertu eſt aimable par elle-même, & que pour cela ſeul elle doit être conſtamment embraſſée, ne ſont pas plus ſages au fond que les plus foux; c'eſt-à-dire que ceux qui la regardent comme une chimere.

Quelques-uns comparent le ſyſtême de la vertu aimable par elle-même & indépendamment, au ſyſtême de Copernic, qui eſt, diſent-ils, véritable en l'art, & faux dans la nature...

Sçachez qu'il n'y a point de vertu véritable ſans le reſpect, & l'amour des Dieux à qui tout eſt dû... Car les Dieux qui ont tout fait & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : dit l'Auteur du Télémaque.

Car qui a appris aux hommes que la vertu eſt aimable par elle-même, ſi ce n'eſt la raiſon? Et d'où leur vient cette raiſon, ſi elle ne vient pas d'une cauſe ſupérieure ſouverainement intelligente ? Et pourquoi la leur auroit-elle donnée, ſi elle n'avoit pas ſur eux des vues particulieres qu'elle n'a pas ſur les animaux ? Et quel pourroit être l'objet de ces vues, ſi ce n'étoit une deſtination auſſi différente de celle des animaux que leur na-

ture eſt différente de celle de l'homme ? Où trouvent-ils dans cette économie un Dieu de machine ?

Si la vertu n'eſt autre choſe dans l'homme qu'une certaine façon d'agir qui ne doive avoir pour objet que la vie préſente ; il ſuffiſoit à l'auteur de l'homme de lui donner ſeulement comme aux autres animaux une détermination à ſe nourrir, & à produire ſon ſemblable. Les ſociétés humaines ſe ſeroient maintenues par-là comme celle des animaux.

L'homme, diſent nos philoſophes, eſt deſtiné par la Nature à la découverte des ſciences, à l'invention des arts & des métiers, comme à l'empire de toutes les bêtes par ſon induſtrie ; & cette deſtination, ajoutent-ils, eſt fondée ſur ſes beſoins.

Cette réponſe n'eſt rien moins que ſatisfaiſante ; car on ne perſuadera jamais que ſi la vie préſente doit être l'unique objet de l'homme, il ait beſoin, ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de médecine, ni d'arts, ni de métiers pour ne faire que ce que font les autres animaux à bien meilleur marché ; qu'il connoiſſe ce qui eſt propre à ſa conſervation & à ſa propagation, il ne lui en faut pas davantage ; & tout le reſte eſt exactement inutile. Rapportera-t'on tout ce

qu'il invente & tout ce qu'il fait à ſon beſoin ? Cela n'eſt pas poſſible ; il faut donc le rapporter à ſa cupidité. Mais il faut convenir que cette cupidité le diſtingue bien ſingulierement du reſte des animaux. Qui auroit mis cette cupidité dans l'homme ? ſeroit-ce la même cauſe qui lui a donné la raiſon en partage ? Cela ne ſe peut ; puiſque cette même raiſon eſt ennemie de la cupidité. Elle lui vient donc de ſon propre fond... A quoi lui ſert-elle ? A lui procurer avec beaucoup de maux très-réels, quelques biens imaginaires... Les animaux ne connoiſſent pas cette cupidité induſtrieuſe ; & cependant la plûpart d'entr'eux vivroient beaucoup plus long-temps que l'homme, ſi ſa gourmandiſe, ſon luxe ou ſon amuſement ne lui impoſoient une ſorte de néceſſité de maſſacrer les uns pour s'en nourrir ; de dépouiller ceux-là pour ſe couvrir, & d'en réduire une infinité d'autres à l'eſclavage pour s'en divertir.

Si nos philoſophes répondent que l'homme eſt un animal né pour faire tout ce qu'il fait ; il faut donc qu'ils conviennent en même-temps, que la plus grande partie de ce qu'il fait, reſſemblant ſi peu à ce que font les autres animaux,

l'auteur de la nature, en le formant, a donc eu ſur lui, du moins quant à l'exiſtence actuelle, des vues qu'il n'a point voulu étendre ſur le reſte des animaux. Or ſi l'auteur, quant à l'exiſtence actuelle n'a pas prétendu confondre l'homme avec la bête; pourquoi auroit-il prétendu le confondre avec elle quant à la deſtination?

Si d'ailleurs la cupidité eſt naturelle & eſſentielle à l'homme? Pourquoi la raiſon qui lui eſt également naturelle & eſſentielle, condamne-t'elle cette cupidité? Pourquoi lui impoſe-t'elle pour loi de ne pas reſſembler aux animaux, en ſe livrant aveuglement comme eux à ſon penchant naturel? Il y a donc une liberté dans l'homme? Ou s'il n'y en a point; pourquoi, pendant que chaque eſpéce d'animaux ſe montre fidelle à l'ordre qui lui a été preſcrit par la Nature à l'égard de ſes ſemblables, l'eſpéce humaine eſt-elle la ſeule qui ait une connoiſſance claire, évidente & détaillée de ce même ordre qui lui eſt également preſcrit, & eſt-elle cependant la ſeule qui ne s'y conforme pas?

Les animaux ne connoiſſent ni Maréchauſſée, ni haute, ni baſſe, ni moyenne Juſtice, parce qu'il ne leur arrive jamais

de ſe mettre en embuſcade pour étrangler ceux de leur eſpéce.

On alléguera en vain les différents qui ſurviennent quelquefois entre les animaux d'une même eſpéce, pour une pâture, pour une femelle : mais en quoi tout cela reſſemble-t'il à nos ſiéges, à nos batailles, à nos combats de mer, & même à nos combats ſinguliers, où il faut de néceſſité, ſelon la grande Régle de cet orgueil appellé Point d'honneur, que l'un des deux aſſaillans reſte ſur la place, s'ils n'aiment mieux y reſter tous deux? En quoi la haine ou l'averſion qu'un animal conçoit quelquefois pour ſon ſemblable, reſſemble-t'elle aux funeſtes effets de l'envie, de la médiſance, de la calomnie & de cent autres noirceurs particulieres à l'eſpéce humaine ?

Il eſt donc ſurvenu quelque choſe dans la nature de l'intelligence humaine qui n'y doit pas être, & qui n'y a pas été mis ? Autrement ſa raiſon ne lui feroit pas un crime d'être orgueilleux, injuſte, violent à l'égard de ſes ſemblables, & plus cruel que tous les animaux enſemble.

L'homme ſouffre, & le vertueux ſouvent plus qu'aucun autre : donc le vertueux n'eſt pas heureux... S'il eſt contrai-

re au bien-être d'une ſubſtance intelligente d'être malheureuſe ; il eſt contre ſa nature de l'être volontairement. Conſéquemment les Stoïciens d'aujourd'hui ne s'entendent pas mieux que ceux d'autrefois, ou s'expliquent auſſi mal.

Si l'amour & la pratique de la juſtice délivroient le ſage de ces combats fatiguants qu'il a continuellement à ſoutenir contre la pente criminelle de la nature dépravée, & contre les attaques des vicieux, il ſeroit plus vrai de dire que la juſtice doit être aimée pour elle-même en ce qu'elle rend actuellement heureux ceux qui la pratiquent ; mais dès-lors que le vertueux eſt inconteſtablement plus gêné dans ſa façon d'être que le vicieux, n'y eut-il que les outrages fréquents qu'il voit faire à la juſtice ; il faut de deux choſes l'une ; ou que la vertu ne rende pas actuellement heureux celui qui la cultive, ou qu'elle doive être regardée malgré les difficultés & les incommodités qui l'environnent, comme un acheminement à un état heureux. Et il réſultera de-là, ou que les Stoïciens ne s'entendent pas, ou qu'ils ne ſe font pas entendre quand ils enſeignent que la félicité n'eſt pas l'objet du vertueux.

S'ils veulent dire ſimplement que la félicité actuelle n'eſt pas l'objet du vertueux ; ils ont raiſon. Si au contraire ils excluent toute idée de félicité tant actuelle que prochaine ou éloignée ; outre qu'ils ſe rendent inintelligibles à eux-mêmes & aux autres ; c'eſt qu'ils parlent formellement contre leurs principes ; & voici comment.

N'enſeignent-ils pas que le ſage ou le vertueux eſt celui qui ne déſire rien que ce qui eſt exactement conforme à la juſtice, qui n'eſt ni touché des attraits de la volupté, ni vaincu par l'âpreté de la douleur ; qui mépriſe l'ambition & ce qui eſt ſon objet ; qui ne hait point la vie ; qui ne craint point la mort ; qui ne regarde pas les vicieux comme ſes ennemis, parce qu'ils peuvent devenir vertueux ; ni les vertueux comme ſes amis, parce qu'ils peuvent devenir vicieux ; en un mot qui regne tellement ſur ſes affections & ſur ſes paſſions, qu'aucune d'elles ne puiſſe troubler ou altérer la ſérénité de ſon ame.

Il eſt certain que ſi une pareille ſituation pouvoit avoir intérieurement la ſolidité qu'elle exprime au dehors, elle ſeroit ſans contredit, celle que tout

homme judicieux préféreroit à toute autre, moyennant quelques reſtrictions. Car il ne faut pas qu'un pareil état ſoit le fruit de la ſtupidité ou de l'inſenſibilité naturelle, autrement on n'auroit rien de mieux à faire que de s'abrutir & de s'endurcir par toutes ſortes de moyens pour acquérir cette eſpéce de perfection. Il faut que cet état ſoit l'ouvrage du jugement, de l'examen & de l'application; il faut qu'il laiſſe au philoſophe toutes ſes lumiéres, & qu'il ne lui ôte que ſes paſſions.

Or en réaliſant cette ſuppoſition au gré des Stoïciens, leur théſe n'y gagnera pas davantage; car il faut qu'ils conviennent, 1°. qu'aucun amateur de la vertu ne peut parvenir à cette heureuſe tranquillité que par les plus violents combats; ainſi la félicité actuelle ne ſçauroit être l'objet du vertueux; à moins cependant qu'on ne compte pour une félicité, la ſatisfaction intérieure qu'il reſſent par le témoignage que lui rend ſa conſcience, qu'il déſire ſincérement la juſtice, & qu'il fait tous ſes efforts pour l'acquérir. 2°. Il faut que les Stoïciens conviennent encore que l'amateur de la juſtice, en livrant des combats ſe propoſe infailliblement de remporter

ſur ſes paſſions, cette victoire déciſive qui les aſſujettit toutes, & qui procure par là cette félicité parfaite qui ne peut ſe trouver que dans le calme du cœur.

Conſéquemment la félicité eſt donc l'objet prochain ou éloigné de la vertu; & c'eſt ce que nous voulions... Ainſi il ne faut donc pas dire que la vertu eſt aimable par elle-même indépendamment; mais en ce qu'elle fait parvenir à la félicité ceux de ſes amateurs qui paſſent de la ſpéculation à la pratique de la juſtice. Car ſi le Stoïcien qui commence à s'appliquer à l'acquiſition de la vertu, pouvoit avoir dès le premier pas une certitude infaillible de l'impoſſibilité de cette acquiſition, il eſt hors de doute qu'il ne feroit pas le ſecond. Certains philoſophes à force de vouloir l'être trop, ne le ſont point du tout: ils nient Dieu & mettent la Juſtice à ſa place; ils ne font pas attention que la juſtice ſe rapporte à Dieu comme l'effet à ſa cauſe, & qu'on ne peut détruire l'idée de Dieu ſans détruire en même-temps celle de la juſtice... Ils ſont comme les Epicuriens qui ſubſtituent la Fatalité à la Providence ſouverainement intelligente. Ce qui eſt l'abſurdité la plus monſtrueuſe. Dès-lors qu'on nie le prin-

cipe de la vérité & de la juſtice, il n'y a plus ni juſtice ni vérité, & la diſpute ne roule que ſur des mots. Ce ne ſont point les êtres bornés qui ont fait la vérité ni la juſtice ; elles ſont des attributs de l'Etre ſouverainement intelligent.

Au reſte la félicité n'eſt pas plus l'objet du vertueux que du vicieux ; ils ne différent que par les moyens qu'ils employent pour y parvenir, & par la qualité du ſujet où ils la placent. Le vicieux veut y parvenir par la voie de l'injuſtice ; c'eſt-à-dire par un ordre directement oppoſé à celui qui a été établi par l'Auteur ; il veut la trouver en lui-même, & par rapport à lui-même dans les êtres bornés comme lui ; voilà pourquoi il n'en rencontre que le fantôme au lieu de la réalité. Les êtres contingents n'ayant rien que d'emprunté & de tranſitoire, ils peuvent bien amuſer & diſtraire le cœur, mais non pas le remplir & le fixer... Il faut que nous les quittions ou qu'ils nous quittent ; que ce ſoit l'un ou l'autre, le moment de la ſéparation nous convainc pleinement de leur peu de ſolidité par le vuide qu'ils nous laiſſent, & de leur injuſtice par les remords dont ils ont

ſemé les germes dans le cœur, & qui ne manquent pas d'éclorre auſſi-tôt après le départ de leurs auteurs.

Au lieu que le vertueux, ſe quittant lui-même, & tout ce qui comme lui eſt borné pour ne s'attacher qu'à l'Etre qui ne meurt point, & qui eſt infini dans ſon eſſence, ne ſe trouve pas expoſé aux ſéparations, aux changemens, aux viciſſitudes; & conſéquemment il jouit d'une felicité inaltérable. Or comme cette façon d'exiſter ne peut ſe trouver parfaitement que dans la poſſeſſion actuelle de Dieu, (ce qui n'eſt point le partage de cette vie,) nous appellons vertueux, non pas ſeulement, comme le veulent les Stoïciens, ceux qui ſont parvenus à cette égalité d'ame que rien ne peut troubler, à cette intégrité de juſtice que rien ne peut corrompre; mais ceux qui font tous leurs efforts & qui ſoutiennent des combats contre eux-mêmes, & contre tout ce qui eſt hors d'eux, avec le deſir & l'intention d'y parvenir...

Il ſemble qu'on pourroit inférer du principe des Stoïciens qu'on ne peut pratiquer la juſtice, qu'autant que l'on éprouve de douceur à la pratiquer; au lieu que nous n'admettons point du tout

la ſatisfaction particuliere & perſonnelle qui accompagne l'acte vertueux, comme une condition ſans laquelle il ne puiſſe avoir de réalité.

Nous regardons comme vertueux, non pas celui qui conſulte ſi l'obſervation de la juſtice, lui procure du plaiſir; mais celui qui la regarde comme l'expreſſion de la volonté du ſouverain Etre, & qui s'y ſoumet, malgré le chagrin & l'oppoſition de la nature... De ſorte que cette maxime ſi belle & ſi vantée, *les bons ne pêchent point parce qu'ils aiment la vertu*, ne ſignifie rien, ſi la juſtice ne ſe rapporte pas à Dieu comme l'effet à ſa cauſe... Et de cette maniere, certaines gens pourroient ſe croire vertueux, qui ne le ſont pas; & quelques autres le ſont, qui craignent de ne pas l'être.

Le ſyſtême des Stoïques ne vaut rien, & n'eſt qu'une pétition de principe en ce qu'il ſuppoſe que l'homme juſte peut ſe ſuffire à lui-même; ce qui eſt exactement démenti par l'expérience. Caton dans Lucain a bien pu balancer tous les Dieux, parce qu'ils étoient injuſtes, menteurs & foibles; mais pour cela il ne s'eſt pas ſuffi à lui-même, non plus que Brutus; puiſqu'ils ne ſe

ſeroient tués ni l'un ni l'autre, s'ils n'euſſent pas déſiré quelque choſe hors d'eux-mêmes. Pour nous nous ne connoiſſons ni félicité, ni juſtice hors de Dieu, comme nous ne connoiſſons point d'honneur véritable hors de la juſtice.

CHAPITRE VII.

Des différents Etats en général, relativement à l'Honneur.

PRESQUE tous les emplois & tous les états ſuppoſent l'honneur; très-peu l'admettent dans toute ſa pureté; il y a toujours un mélange d'orgueil, de cupidité ou d'intérêt perſonnel, & conſéquemment d'injuſtice.

Chaque état a par rapport aux autres, un honneur qui lui eſt propre... Non pas que l'honneur varie ſelon les conditions; il eſt toujours le même, en ce qu'il conſiſte dans le bon témoignage que nous rend notre conſcience que nous n'avons rien fait de contraire à la juſtice; la différence qui s'y trouve n'eſt que dans les objets & dans la façon de procéder; leſquelles choſes varient ſelon les états qui fourniſſent eux-mêmes des occaſions de manquer à la juſtice plus ou moins fréquentes, plus ou moins périlleuſes, & plus ou moins importantes. N'oublions point que certains états, ſans ſuppoſer communément l'hon-

neur, ne laiſſent pourtant pas de pouvoir l'admettre.

A quelques Emplois il faut de la ſagacité pour s'en acquitter avec honneur : à d'autres il ne faut que de la probité. Quelques-uns demandent de la valeur. Quelques-autres de la politique : c'eſt-à-dire, de cette ſcience qui conſiſte à ſçavoir ſe ſervir adroitement de l'injuſtice & de la cupidité des hommes pour en tirer le bien général, & les y faire contribuer chacun pour ſoi, ſans preſque qu'ils s'en apperçoivent ; bien différente de cette autre politique qui eſt plutôt l'art d'opprimer les hommes que de les régir, & qui conſiſte plus à les faire ſervir au bonheur d'un ſeul, ou d'un petit nombre qu'à celui de la multitude. Certains états demandent de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion : d'autres de la prudence & de la circonſpection : d'autres de la bonne-foi. Quelques-uns exigent de la patience, de la complaiſance, de la tendreſſe & de la fidélité morale & phyſique.

Mais ils ſe rapportent tous dans le même point, en ce qu'ils exigent outre l'obſervation de cette juſtice qui leur eſt particuliere à chacun, l'obſervation de cette juſtice générale à laquelle tous

les hommes, ſans exception, ſont tenus les uns envers les autres.

Beaucoup de gens ſe perſuadent que pourvu qu'ils ne manquent pas à cet honneur qui eſt particulierement affecté à leur condition, ils ont droit de ſe mettre hardiment au rang des hommes de bien : mais outre que cette prétention eſt très-mal fondée, c'eſt qu'ils ſeroient peut-être bien embarraſſés, ſi on les preſſoit, de fournir des preuves, qu'ils n'ont pas manqué à cette ſorte de juſtice qui eſt particulierement affectée à leur état.

Les miſeres ſans nombre qui accablent le Genre-Humain viennent pour la plus grande partie de ce que les hommes ſont déplacés ; & preſque tous les hommes ne ſe déshonorent, que parce qu'entre pluſieurs érats, ils choiſiſſent préciſément celui qui leur convient le moins... Cet homme né avare veut abſolument manier l'argent d'autrui, & peut être eût-il paſſé pour honnête-homme, s'il n'eut manié que le ſien... Le plus injuſte & le plus corruptible veut être juge : & le plus indiſcret comme le plus imprudent veut devenir le dépoſitaire du ſecret & de l'honneur des familles & des particuliers. Tel vindicatif déſiroit avec ardeur de monter à une

place où il pût écraſer ſes ennemis : il y eſt parvenu. Il n'a diſtingué ni coupable, ni innocent : il étoit dangereux de lui déplaire : mais un homme de bien ne pouvoit guere s'en garantir, & celui qui ne l'étoit pas, le pouvoit encore moins ; parce que les méchans ont cela de propre qu'ils ſe défient de ceux qui ne leur reſſemblent pas, & haïſſent ceux qui leur reſſemblent. Il ne leur faut que des eſclaves & des eſprits bornés qui ne prennent garde à rien... Le plus dur & le plus vicieux eſt le plus opulent, & celui qui eſt rempli de juſtice & d'humanité, ne poſſede rien. Celui-ci endoſſe le froc ; & la nature en lui donnant les traits, l'encolure & les inclinations d'un gladiateur, l'avoit pourtant bien averti qu'un plaſtron lui convenoit mieux qu'un ſcapulaire. Celui-là, né auſſi timide qu'un liévre, arbore le plumet, parce qu'il trouve que cela lui va bien, & que d'ailleurs nous ſommes en temps de paix : mais il ne voit pas qu'en ceignant auſſi l'épée pour faire l'aſſortiment, il va ſe la faire rompre ſur les épaules. Cet autre qui a blanchi dans la débauche & le brelan, veut devenir mari, parce qu'il n'a plus ni aſſez d'argent pour continuer le métier de

joueur, ni assez de rentes pour continuer celui de débauché. On enferme Julie parmi les Vestales ; & on donne Daphné qui a une aversion naturelle pour les hommes, à un mari qui n'est rien moins qu'un Apollon.

L'ambition, la légereté, la cupidité, l'avarice déterminent la plûpart des hommes aux différents états. Ils s'y croyent toujours très-propres, si-tôt qu'ils en ont envie. Les parens consomment la sottise en se prêtant aux vues de leurs enfans, ou en s'y opposant, sans consulter ni leurs talens, ni leurs inclinations, ni leur caractere... Or il est aisé de voir les biens qu'on a à espérer d'une économie aussi bizarre.

Ceux des hommes que la nature, la loi, la coutume destinent absolument à un état plutôt qu'à un autre, sans attendre que la raison, leur goût ou leurs passions les y déterminent, sont souvent les plus à plaindre, mais toujours les plus excusables quand ils ont le malheur de ne pas remplir leurs obligations.

CHAPITRE VIII.

Des Places éminentes.

L'HONNEUR doit être inconteſtablement la vertu dominante du chef d'une Nation ; & les loix de la juſtice en tant qu'elles émanent du ſouverain Etre, obligent le premier comme le dernier des mortels. Mais les Politiques propoſent là-deſſus une difficulté.

Ils demandent ſi la premiere & la plus indiſpenſable des loix pour un Souverain eſt le ſalut de ſon état, ſelon la Maxime. L'affirmative leur donne lieu de former cette autre queſtion.

Si un Prince, religieux obſervateur de ſa parole, doit être jugé par cette maxime ; il eſt clair que ſelon le train des affaires humaines, il n'y aura rien qui ſoit plus capable de ruiner une Nation que la délicateſſe de conſcience de celui qui gouverne... Si ſes voiſins ſe piquoient de la même délicateſſe ſur l'honneur, on auroit à eſpérer de ſa droiture le plus grand bien dont les peuples puiſſent jouir... Mais ſi pendant

que ceux-là pratiqueront toutes les fourberies de la politique, il ſe roidit à ne s'écarter jamais des regles de l'honneur; lui & ſes ſujets ſeront ou riſqueront d'être tous les jours la proie de l'ennemi; & tout le monde ſe réunira à dire qu'il eſt plus propre à la vie privée qu'à regir le timon d'un Etat, & qu'il feroit bien de céder ſa place à quelqu'un de moins ſtoïque.

» L'homme, dit un ſubtil diſcoureur » en politique, qui voudra faire pro- » feſſion d'être parfaitement bon, par- » mi tant d'autres qui ſont parfaitement » méchans, ne manquera jamais de pé- » rir : c'eſt donc une néceſſité que le » Prince qui veut ſe maintenir, ap- » prenne à n'être pas bon, quand il ne » faut pas l'être «.

La premiere propoſition eſt fauſſe; à moins que l'auteur, par une bonté parfaite, n'entende une ſimplicité exceſſive.

La ſeconde a beſoin d'une explication. Veut-elle dire que le Prince doit apprendre à être ſévére & inflexible, quand il faut l'être, ou qu'il doit apprendre à employer l'injuſtice, la malignité & la cruauté ſelon les circonſtances ?

Le même Politique ajoute, que le Prince ne doit pas tenir ſon ſerment, quand il pourroit préjudicier à ſes intérêts...

Cela veut-il dire que le Prince ne doit pas faire une choſe injuſte quand il l'a jurée, ou une choſe juſte? Dans le premier cas c'eſt faire un mal que de promettre une choſe injuſte, & c'eſt en faire deux que de la tenir... Si cela eſt juſte, diſoit Agéſilas, je l'ai promis; ſi non, je n'ai pu le promettre.

Une choſe juſte promiſe, doit être inconteſtablement tenue, quoique contraire à nos intérêts; autrement la juſtice ſeroit arbitraire & n'auroit point de regle.

Selon les principes d'une telle politique, les Romains ont très-bien fait autrefois, lorſqu'ils furent pris pour arbitres entre deux Peuples qui ſe diſputoient un certain eſpace de Pays, de s'en adjuger la propriété, & de débouter les deux Peuples de leurs prétentions. C'eſt ce qui s'appelle avaler l'huitre au nez des deux plaideurs, & leur donner à chacun une écaille.

Cependant cette même Hiſtoire Romaine qui fut écrite par les ordres d'Auguſte, c'eſt-à-dire d'un Prince très-deſ-

potique

potique, déſapprouve cette façon de procéder dans un jugement ; elle l'appelle honteuſe & infame, & dit qu'elle déshonora la victoire que les Romains venoient de remporter. C'eſt un payen qui a écrit cela.

Le même Politique dont nous parlons, forcé de rendre hommage à la juſtice, avoue cependant » qu'un tel pré-
» cepte ne vaudroit rien à donner, ſi
» tous les hommes étoient ſincéres &
» droits ; mais qu'étant tous ou méchans
» ou trompeurs, il eſt de la ſûreté du
» Prince de l'être auſſi, ſans quoi il
» perdroit ſon Etat, & conſéquemment
» ſon honneur...

» On remarque qu'un méchant Prin-
» ce trouve plus de reſſource dans ſa
» propre méchanceté, contre les ma-
» chinations de ſes ennemis, qu'un bon,
» dans la juſtice de ſa cauſe, ou dans
» la fidélité de ſes Peuples. Il faut, dit-
» on, un orage ou un ouragan pour
» faire tomber un méchant homme ; &
» pour en faire tomber un bon, il ne
» faut que ſouffler deſſus ».

Toute cette belle morale a beſoin d'être éclaircie. Si par bonté en entend imbécillité, ſtupidité & inexpérience ; rien n'eſt plus vrai dans les Souverains

comme dans les derniers hommes, proportions gardées.

Méchant homme, bon Roi.

Ce paradoxe eſt trop vague. Il ſembleroit établir que la bonté d'un Roi, c'eſt la méchanceté : ce qui eſt faux & abſurde.

» On dit que l'intérêt de l'Etat eſt » un ſoleil à l'égard des autres vertus, » qui ne ſont elles-mêmes que comme » des étoiles qui diſparoiſſent à l'aſpect » de cet Aſtre impérieux »...

Cette penſée a plus d'emphaſe que de ſolidité ; mais elle ne peut & ne doit rien dire autre choſe, ſinon que le Prince doit préférer la félicité de ſes Peuples à tout autre avantage qui ne lui ſeroit que perſonnel.

» On dit encore que le Prince doit » ſe ſervir des moyens humains, com- » me s'il n'y en avoit point de divins ».

Cette maxime a encore beſoin d'explication ; autrement elle ſignifieroit qu'un Prince doit être Athée ou approchant ; au lieu qu'elle ne doit rien dire, ſinon que ce n'eſt pas aſſez de la droiture des intentions & d'un ſincere amour pour la juſtice, ſi l'on n'y joint encore la prudence.

On demandera juſqu'où doit s'étendre

cette prudence ? A tout. Elle ne doit reconnoître d'autres bornes que l'injuſtice.

La providence n'eſt pas telle, qu'elle ne veuille rien laiſſer faire à l'homme. Les Perſes offrant des ſacrifices aux Dieux parce qu'il ne leur naiſſoit que des filles ; Hyppocrate leur dit qu'outre les ſacrifices, qui ſont choſes fort bonnes & juſtes, il falloit encore qu'ils allaſſent à pied, qu'ils mangeaſſent peu, & ne s'ennivraſſent point, qu'ils couchaſſent ſur la dure & n'euſſent pas toutes leurs aiſes. Il prouvoit cela par la conduite des pauvres Payſans qui n'avoient que des garçons.

Et voilà pourquoi Pharaon n'y entendoit rien, quand il forma le deſſein de détruire les Iſraëlites par les travaux & la nourriture groſſiere.

» Il faut, ajoute le même Politique, » interprêter plus favorablement qu'on » ne fait certaines maximes [il veut » dire celles de Machiavel], dont la » pratique eſt devenue abſolument né- » ceſſaire, à cauſe de la méchanceté » & de la perfidie des hommes. Joint, » que les Princes & leurs Miniſtres ſont » aujourd'hui tellement rafinés, que » qui voudroit procéder rondement,

» ſeroit bien-tôt pris pour dupe ».

Au contraire, ſelon ces mêmes maximes, un Prince qui voudroit aujourd'hui tromper tous ſes voiſins n'auroit qu'a procéder rondement. S'il bat le grand chemin de la droiture & de l'équité, ceux de ſes ſemblables qui cherchent les détours & les faux-fuyans, ne le rencontreront jamais. Voilà pourquoi un certain Prince trompoit ſes ennemis en leur faiſant ſçavoir ſes véritables intentions... Toutes les ruſes de la fauſſe politique ſont épuiſées; mais la vraie a des reſſources d'autant plus abondantes, qu'on y a rarement touché, faute de les bien connoître, & de ne les pas diſtinguer d'avec ce qu'on appelle par dériſion la bonne ſimplicité Gauloiſe.

Don Juan de Vega Ambaſſadeur d'Eſpagne, diſoit qu'il avoit trompé les ennemis de ſon Maître en répondant à tous leurs menſonges par autant de vérités.

Au reſte toutes ces prétendues maximes bien appréciées, ſe réduiſent à celle-ci. *Que le ménagement dans le crime eſt une ſottiſe.* Voilà en quatre mots la politique du Prince de Machiavel.

Examinons-en quelques conſéquences....

CHAPITRE IX.

Conſéquences des principes de Machiavel.

ON demande aux Machiavéliſtes s'il eſt moralement & phyſiquement impoſſible que l'exacte juſtice dans un Souverain acquiere cette prudence, qui en lui faiſant connoître à fond la méchanceté & la perfidie des hommes, puiſſe lui fournir au beſoin les expédients les plus prompts, les plus certains & les plus propres à faire échouer, à détourner, ou à contrebalancer les mauvais deſſeins de ſes ennemis... On leur demande ſi ce dégré de ſageſſe ſeroit plus difficile à acquérir que le dégré de fourberie néceſſaire, pour faire, comme on dit, paroli aux autres fourbes.

Salluſte attribue la ruine des Etats les plus floriſſans à la fauſſe politique.

Si tel Souverain du douziéme ſiécle a cru, par exemple, que pour le bien de ſon Etat, la juſtice lui permettoit de ſuſciter des troubles & des diviſions

dans l'Etat d'un Roi voiſin, juſqu'à révolter même ſes enfans contre lui ; comment a-t'il pu croire que l'honneur lui défendît de garder après pluſieurs années de mariage une épouſe, ſoupçonnée ou convaincue d'infidélité ? Ou s'il a cru que pour ſon honneur il devoit la répudier : pourquoi n'a-t'il pas cru que la juſtice & le bien de ſon Etat demandoient qu'en la répudiant pour crime de leze-Majeſté & de haute trahiſon, il ne lui rendît pas deux des plus belles Provinces de ſon Royaume qu'elle lui avoit apportées en dot, & qui la mirent en état en ſe remariant à un Prince ennemi de ſuſciter à ſon premier mari, une guerre qui a duré plus de ſoixante ans, & de ſemer entre deux Nations puiſſantes une haine qui a duré plus de trois ſiécles & qui a cauſé des maux infinis? C'étoit ſur ce dernier article qu'il ne falloit pas être ſcrupuleux ; comme c'étoit ſur l'autre article qu'il falloit l'être. Pour avoir voulu déférer ſans cauſe à la juſtice ; ou plutôt pour l'avoir fait ſervir de prétexte à un reſſentiment perſonnel, il s'eſt mis, pour ainſi dire, dans la néceſſité de la violer. . . . .

Par où il eſt évident que la juſtice

n'eſt oppoſée à l'intérêt des Souverains, qu'autant qu'ils la font ſervir de prétexte à des vues particulieres, étrangeres à la juſtice, ou qu'elle eſt dénuée de prudence.

Un Hiſtorien dit qu'un Roi ſage doit plutôt reprimer ou ignorer les intrigues de ſa femme que de les venger auſſi mal-adroitement & auſſi malheureuſement.

Un Prince juſte & prudent peut être trompé quelquefois. Un Prince injuſte & prudent l'eſt ſouvent. Il eſt en quelque façon utile à un Prince juſte d'être trompé une fois ; parce que s'il a de la prudence, il ne le ſera pas deux fois, ou du moins il ne le ſera pas trois. Un Prince qui ne fut jamais trompé, dit Comines, ne peut avoir connoiſſance du bien & du mal, ni quelle différence il y a.

Or s'il faut néceſſairement qu'un Prince faſſe cette épreuve, ne vaut-il pas mieux que ce ſoit par trop de délicateſſe ſur l'honneur, que par lâcheté & mauvaiſe foi ?

L'équité bien autoriſée, outre qu'elle fait une grande réputation, eſt encore plus ſûre que toutes les ſubtilités qui pour l'ordinaire ſont aſſes faciles à rompre. Sçavoir plus qu'il ne faut, dit la

maxime, c'eſt ſouvent ne pas ſçavoir aſſez. Nous n'en avons que trop d'exemples dans pluſieurs Princes, qui pour avoir voulu être trop fins, ont donné dans le piége. Il y a une grande différence entre la prudence & la fineſſe. La prudence n'a qu'une lumiere, qui eſt celle de la vérité. C'eſt à la faveur de cette lumiere, qui comme celle du ſoleil n'eſt jamais équivoque, qu'elle avance & qu'elle dirige ſes vues, toujours par la ligne droite, qui ſeule atteint le but plus ſûrement & plus promptement...

La fineſſe, au contraire, a pluſieurs lueurs; mais fauſſes & douteuſes qui ne font entrevoir que quelques legeres ſuperficies & le gros des objets.

La fourbe marque autant la dépravation du cœur que l'indigence des bons conſeils, & la petiteſſe du génie.

Deux ſortes de Princes juſtes ſçavent bien prévenir le mal quand ils ſont prudents & circonſpects. Les uns parce qu'ils ont appris ce que c'eſt à leurs dépens; & ceux-là parce qu'ils l'ont appris aux dépens d'autrui. La vraie politique conſiſte donc à être auſſi ſoigneux de ſe précautionner, que la fauſſe eſt attentive à tromper.

C'eſt être vaincu que de vaincre par de mauvaiſes voies. L'homme généreux ne ſe ſert jamais d'armes défendues; ce n'eſt ni gagner ni bien jouer, que de tromper au jeu, c'eſt voler plus criminellement qu'un larron. Fabricius de qui Pyrrhus, quoique ſon ennemi, diſoit avec admiration qu'il étoit plus difficile qu'il ſe détournât du chemin de la juſtice que le ſoleil de ſa courſe: n'a-t'il pas vaincu ce même Roi plus ſûrement & plus glorieuſement par ſa probité que par le poiſon? C'étoit pourtant là un moyen très-court pour terminer promptement une guerre auſſi périlleuſe que ruineuſe. Vous avez des armes, écrivoit Alexandre à Darius, & vous gagez des aſſaſſins pour tuer vos ennemis! Alexandre en cet endroit fait l'éloge de la bonne guerre, & blâme les principes de Machiavel, qui ſont fort anciens comme on voit.

Quelle politique plus dangereuſe par les ſuites naturelles du mauvais exemple, que quelques Souverains ayent fourni des ſecours pour déthrôner leurs ſemblables, & ayent pris à tâche de ſe débaucher les ſujets les uns des autres! Quelle honte & quelle ignorance des vrais intérêts de la ſouveraineté, que

les Ambaſſadeurs d'un ſujet rebelle, & d'un Uſurpateur parricide, ayent été autrefois reçus dans toutes les Cours; pendant qu'il venoit de fouler ſous ſes pieds le ſacré caractere de la Royauté!

» Il étoit, dit un Hiſtorien, en parlant du Roi Henri IV. grand obſervateur des choſes qui touchent à la » conſervation de la renommée des Princes; en quoi il aimoit mieux relâcher de ſes droits & pouvoirs, que » de donner le moindre ſujet de parler » mal de ſa foi, blâmant toujours les » Princes infidéles & cauteleux, juſqu'à » ſes prédéceſſeurs mêmes, quand on » tomboit ſur quelqu'acte auquel ils » avoient manqué de prudhommie en » leurs promeſſes & foi publique.

» Ce Héros croyoit qu'on réuſſit toujours mieux par le courage, ſecondé » de la prudence & de la probité, que » par la mauvaiſe foi, en quoi il condamnoit Philippe de Valois qui ayant » juré à l'Empereur par un traité de » ne lui pas faire la guerre, la faiſoit faire par ſon fils, dans l'armée » duquel il ſervoit; comme ſi ce n'étoit » pas la même choſe, diſoit Henri, » faire quelque mal par ſoi-même, ou » le faire faire par autrui «!

Brantôme parlant du gouverneur d'un jeune Prince, dit qu'il étoit le plus brave Seigneur qui fut jamais, légal, franc, ouvert & du cœur & de la bouche, point menteur, ni diſſimulateur, qu'il avoit très-bien inſtruit ſon Eléve, & ne l'avoit jamais fait étudier dans les chapitres de la diſſimulation.

Quelques Hiſtoriens politiques blâment François premier, Roi de France, de s'être piqué de généroſité & de bonne foi à l'égard de l'Empereur Charles V. qu'il devoit, diſent-ils, retenir priſonnier, lorſque ſur ſa parole il paſſa par ſes Etats...

Oh! que c'eſt être profond en politique que de conſeiller à un grand Roi, comme ſi c'étoit un partiſan ou un chef de bandits, de ſe rendre l'exécration de toute la terre, en manquant à un engagement auſſi ſacré que celui d'un ſauf-conduit, donné à un Prince tel que Charles-Quint, & à un droit auſſi inviolable dans tous les temps & chez toutes les Nations, que celui de l'hoſpitalité! Qu'une perfidie auſſi inſigne auroit eu de belles ſuites! Mais Charles-Quint, répondent-ils, en avoit indignement agi envers le Roi de France, pendant ſa détention en Eſpagne! Que

cela décide-t'il ? Malheur aux vaincus ! diſoient les Gaulois aux Romains qui ſe plaignoient amerement de la violence avec laquelle ils exigeoient & levoient des contributions dans la ville de Rome même qu'ils avoient priſe & brûlée en partie. D'ailleurs eſt-ce une conſéquence qu'il faille mal agir, parce qu'un autre a mal agi ? Les honnêtes-gens d'alors firent-ils un mérite à Charles-Quint de ſes mauvais procédés envers le Roi de France ?

D'autres Hiſtoriens élevent François premier juſqu'au Ciel de s'être comporté auſſi généreuſement envers Charles-Quint, quoiqu'il n'eût pas lieu d'en être ſatisfait. Oh ! le tour délicat pour louer un Roi honnête-homme, que de lui faire un mérite de n'avoir pas violé ſon ſerment ! Que la probité eſt une choſe rare & difficile à trouver, mais qu'elle eſt précieuſe, puiſqu'elle cauſe tant d'admiration dès qu'elle ſe montre ! François premier a fait ce qu'il devoit ; ce que tout homme d'honneur auroit fait à ſa place : rien de plus. Auſſi le diſoit-il à ſes Flatteurs qui vouloient que dans cette circonſtance il ſe regardât lui-même comme un prodige inouï de probité & de généroſité...

L'Empereur Charles s'étoit oublié à Madrid envers le Roi de France ſon priſonnier. C'étoit une grande faute qui approchoit de la lâcheté ; mais quelle amende honorable Charles n'en a-t'il pas fait au Roi de France en ſe livrant entre ſes mains ſur ſa parole ! Ah ! qu'il connoiſſoit bien mieux la grandeur d'ame de ce Prince que quelques-uns de ſes plus familiers courtiſans qui lui conſeilloient de n'être pas ſi ſcrupuleux ! S'il n'a pas laiſſé d'éprouver quelques mauvais momens pendant ſon ſéjour en France, ce fut moins par la crainte du Roi que par celle des mauvais conſeils dont il connoiſſoit par lui-même la dangereuſe efficacité ſur le cœur des meilleurs Princes. Il y a des quarts-d'heures funeſtes à la probité la plus ferme. Il ne s'agit pour l'ébranler que de lui préſenter habilement les choſes ſous les couleurs de la juſtice. C'eſt ce qui fait qu'on ne peut guere juſtifier Charles-Quint d'un peu d'imprudence. Ces ſortes de confiances qui mettent toute la perſonne à la diſcrétion d'un ennemi reconcilié, conviennent beaucoup moins aux Souverains qu'aux Particuliers.

Pour faire voir qu'il eſt utile aux Princes d'uſer des détours de la perfidie &

de la mauvaiſe foi, & qu'ils ne doivent être juſtes qu'autant que leur gloire & l'intérêt de leur Etat le demandent ; il faudroit démontrer auparavant par des preuves de fait que tous les Souverains qui ont pratiqué de telles maximes, ont regné avec autant de gloire que de bonheur ; & que tous ceux au contraire qui ont pratiqué les loix de la juſtice, & qui ont dirigé toutes leurs vues ſelon les regles de la ſeule prudence, ont regné malheureuſement pour eux-mêmes & pour leurs ſujets. Il faudroit, par exemple, comparer Tibere à Titus ; Domitien à Trajan ou à Marc-Antonin que tous les Rois prenoient pour arbitre de leurs différents, & qui par ſa prudence & ſon équité procura à toute la terre une paix auſſi longue que ſon regne qui fut de vingt-trois ans, ſans tirer une ſeule fois l'épée. Caligula & Neron ne doivent pas être cités comme des méchans Princes, mais comme des forcenés qu'il ne falloit pas laiſſer monter ſur le thrône, ou qu'il falloit y tenir enchaînés par le milieu du corps, comme les Rois Moſyniens... En continuant le parallele, on pourroit comparer Louis XI à Louis XII à Henri IV & ainſi du reſte dans toutes les autres Monarchies.

Une confrontation de cette eſpece déſabuſeroit peut-être ceux qui ſont infectés du Machiaveliſme.

Un Hiſtorien a dit, en parlant du Roi Jean Sans-terre, que quoiqu'il n'eût ni religion ni honneur, il fut néanmoins toujours auſſi embarraſſé dans les affaires où il falloit de l'adreſſe, que s'il n'eut voulu ſe conduire qu'en honnête homme.

Cette maxime inſinue tout au moins, que la probité n'eſt bonne qu'à gâter toutes les affaires.

Le même Hiſtorien ſe contredit formellement quelques pages après, en parlant de Guillaume, Comte de Pembrok.

Il joignit, dit-il, aux qualités brillantes qui charment la multitude, les vertus ſolides qui procurent l'eſtime des gens de bien.

Il ſçut par ſes ſoins étouffer les diſſenſions civiles; il rappella les ſujets à leurs devoirs, contint les Grands dans la ſoumiſſion, prevint les plaintes du Peuple, réprima les entrepriſes des factieux, rendit la force aux Loix, rétablit l'ordre dans les Finances, remit la diſcipline parmi les Troupes, & aſſura le repos du Royaume.

D'auſſi grands ſuccès, ajoute-t'il,

furent l'ouvrage de beaucoup de probité, de déſintéreſſement & d'application. Selon la maxime rapportée plus haut, on pourroit dire que ce grand Miniſtre réuſſit auſſi heureuſement que s'il ſe fut conduit en homme ſans religion & ſans honneur.

Mais l'abſurdité ſaute aux yeux.

L'envie de faire des épigrammes ou des madrigaux, fait ſouvent lâcher aux Ecrivains ſpirituels & brillans, certaines maximes hardies dont ils ne ſentent pas toutes les fauſſes & pernicieuſes conſéquences.

S'il étoit vrai que l'injuſtice ſecondée de ſa ruſe & de la perfidie pût fournir des moyens plus infaillibles pour regner heureuſement & glorieuſement, que la juſtice aſſiſtée de la prudence, on ſeroit fondé à croire que le vice auroit toute l'excellence qu'on attribue à la vertu, & que le pere du menſonge ſeroit l'unique Dieu du ſiécle.

Il eſt vrai qu'il y a des circonſtances particulieres où il ſemble qu'un peu de mauvaiſe foi termineroit promptement de grandes affaires. Cela eſt ſéduiſant! Mais la queſtion eſt de ſçavoir, ſi la circonſtance eſt telle effectivement que l'on ne puiſſe ſortir d'embarras, qu'en

ſortant des bornes de la juſtice & de l'honneur. Comme la plûpart des hommes voyent faux, ils ſaiſiſſent bien plutôt un mauvais expédient qu'un bon. Ils croyent toujours qu'on abrége bien du chemin en faiſant le mal... Otez la crainte à certaines gens, ils auront bien plutôt fait pour avoir ce qui leur manque, de le prendre où ils le trouvent, que de l'acquérir par leur travail & leur induſtrie... Si en prenant le plus long on parvient également au but, ne vaut-il pas mieux qu'une affaire qu'on pourroit terminer en huit jours par les voyes de l'infamie, ne ſe termine qu'en quinze par celles de l'honneur ?

La réputation eſt quelque choſe de ſi précieux qu'aucun avantage n'eſt aſſez grand pour compenſer ſa perte. On perd toujours plus qu'on ne gagne, puiſqu'on perd toute la confiance, & qu'on jette le ſoupçon dans tous les eſprits... Les Ambaſſadeurs d'une Nation rapportent cela chez eux ; les Alliés s'en affligent ; les ennemis s'en rejouiſſent. C'eſt Tite-Live qui le dit à l'occaſion de ce jugement inique & plein d'avarice du Peuple Romain dont nous avons parlé plus haut.

Quoi qu'en diſent les partiſans de Ma-

chiavel, un Roi qui ne défendra ou qui n'étendra les limites de ſes Etats que par des voyes oppoſées à la juſtice, pourra peut être paſſer pour un Prince habile ; mais jamais pour un grand & ſage Monarque. Il aura plus de renom que de gloire. Il ſera fameux dans les Annales ; mais non pas grand.

En quoi le Roi des Perſes eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt plus juſte, diſoit Agéſilas ?

Nous en voyons entr'autres un exemple dans l'Hiſtoire ancienne, en la perſonne de Philippe pere d'Alexandre, le Prince le plus artificieux de ſon ſiécle, & peut-être de tous les précédents ; pour qui tous les moyens étoient bons, pourvu qu'ils fuſſent utiles à ſon avarice & à ſon ambition.

Les fameux pirates & les fameux voleurs peuvent mériter quelque gloire, phyſiquement parlant ; comme les conquérans injuſtes & de mauvaiſe foi, lorſqu'ils réuſſiſſent. Moralement parlant, la ſcience de tromper n'eſt ni bonne ni mauvaiſe ; mais phyſiquement parlant, c'eſt une fort bonne qualité ; c'eſt un avantage ; c'eſt une perfection. Si celui qui poſſéde cette théorie, n'en fait uſage que pour demêler la mauvaiſe

foi de ceux avec qui il traite & pour ſe garantir de leurs piéges ; c'eſt une vertu morale qu'on appelle prudence, pénétration, perſpicacité, prévoyance, adreſſe, habileté, ſageſſe : ce doit être là le but de la politique des grands Rois, & proportions gardées, celui de la conduite des Particuliers : mais ſi au contraire on l'employe injuſtement pour tromper les autres ; c'eſt un vice, non pas phyſique mais moral. Une ſimplicité d'eſprit qui n'eſt capable ni de tromper, ni d'éviter de l'être, eſt phyſiquement parlant, un défaut & une mauvaiſe qualité dans un Prince.

Voici une conſéquence qui ruine ſans reſſource les principes de Machiavel.

S'il eſt permis à un Prince de n'être juſte & fidéle dans ſes paroles, & homme de bien, que ſelon les circonſtances ; s'il ne doit prendre pour régle de ſa conduite que ſon intérêt particulier ; s'il n'eſt pas vrai que la ſaine morale puiſſe fournir aux Rois d'autres moyens d'acquérir de la gloire & de conſerver leurs Etats, que l'injuſtice ; on va voir que ce principe bannit toutes les vertus d'entre les hommes, & n'y laiſſe tout au plus que leurs fantômes. Car il s'enſuit par une gradation

naturelle de conſéquences, que comme il y a des probités particulieres pour les Souverains, il en faudra auſſi inventer de nouvelles pour toutes les conditions, ou plutôt la regle des grands, ſera celle des petits... Un pere de famille peut ſe conſidérer lui-même comme un Roi, & faire ſa regle unique de la proſpérité de ſa maiſon, en employant, pour y parvenir, tous les moyens licites ou illicites. L'homme iſolé pourra agir ſur le même principe, & n'employer la probité qu'autant qu'elle contribuera à ſon bien-être perſonnel, ſelon l'Aphoriſme de Machiavel. N'eſt-ce pas là une belle économie, & n'a-t'on pas de grands biens à en attendre? On répondra que la plûpart des hommes, ſans avoir lû Machiavel, ne ſe conduiſent guere par d'autres principes que les ſiens. D'accord. Mais il importe extrêmement qu'on ne faſſe pas croire à la plûpart des hommes, qu'en faiſant ce mal, ils font un bien; & que la vertu & le vice ne ſont que des noms. On auroit peine à y réuſſir entierement; mais cela n'empêche pas que par des ſophiſmes il ne ſoit très-poſſible de les raſſurer, & de les enhardir à devenir encore plus méchans qu'ils ne le ſont. Les Machiavéliſtes auroient été plus

conſéquents, s'ils euſſent établi qu'en ce qui concerne la pratique extérieure de la juſtice, le Prince doit procéder dans ſa marche tout autrement que le Particulier. La juſtice n'eſt qu'une.... Mais ſa pratique extérieure doit être autre dans un Moine, autre dans un Magiſtrat, autre dans un Militaire, & autre dans un Souverain.

La vraie politique d'un Souverain ne doit être qu'une profonde connoiſſance de la duplicité de ceux avec qui il traite, comme de la dépravation de ceux qu'il régit; & ſa ſcience, c'eſt de trouver les moyens les plus propres à garantir ſes Etats & ſa perſonne, de la malignité des uns & de la méchanceté des autres, ſans reſſembler lui-même ni aux uns ni aux autres. Par-là il deviendra une fidéle image de la providence.

Ce n'eſt pas par la fineſſe qu'on gouverne les Peuples : mais par la prudence & par la ſageſſe.

Un Prince qui n'a d'autre qualité que la malice, la fourberie & la diſſimulation, n'eſt pas digne de regner.

On doit ſe ſervir de la fineſſe comme d'un remede contre la malice des autres, mais non pas comme d'un poiſon.

Le Chriſtianiſme ne connoît qu'une politique, c'eſt celle qui empêchant les deſſeins des autres, & dérobant les ſiens à leur connoiſſance, reſpecte toujours la vérité. Telle eſt l'habileté des Rois & de leurs Miniſtres.

La providence permet rarement que les méchans pouſſent le mal à bout : & elle diſpenſe les choſes avec une économie qui fait que ceux donr l'ambition & la hardieſſe n'ont point de bornes, ont l'eſprit borné : & que ceux qui ont aſſez de génie pour trouver tout ce qu'il ſeroit à propos de faire, n'ont pas le courage de l'exécuter. C'eſt ainſi que dans les Reptiles malfaiſans, la nature intelligente a ôté aux uns les yeux, & aux autres les pieds. C'eſt par-là que la juſtice reſpire, & même qu'elle ſe dégage aſſez ſouvent. L'aſſemblage d'une extrême audace avec une malignité féconde en inventions, ſeroit un incendie auquel il ne ſeroit pas poſſible de réſiſter. Nous en avons quelques exemples, mais en petit nombre. C'eſt cette diſtribution économique des différentes complexions, des différents caracteres, des différentes qualités, des différents talents & des différentes inclinations des

hommes qui doit être le Laboratoire de la Politique.

Il n'eſt pas toujours vrai que l'injuſtice ſe maintienne par l'injuſtice ; au contraire elles ſe ruinent le plus ſouvent l'une par l'autre ; & il ne faut qu'un accident, quelquefois le plus ridicule, pour cauſer une déroute générale.

Le dernier Duc Souverain de Bourgogne ne perdit-il pas une bataille mémorable, & qui mit des bornes à ſa proſpérité comme à ſon ambition, pour une charretée de peaux d'écorcherie !

Si Dieu, dit Philippe de Comines, n'eut délaiſſé ledit Duc, eſt-il apparent qu'il ſe fût mis en péril pour ſi peu de choſe ? Quelles remontrances & quelles ſupplications ces Peuples avec leſquels il n'y avoit rien à gagner, & beaucoup à perdre, ne lui firent-ils pas pour le détourner d'une entrepriſe qui ne pouvoit pas l'honorer infiniment, ſi elle réuſſiſſoit, & qui pouvoit le déshonorer pour jamais, ſi elle ne réuſſiſſoit pas. Ils lui alléguerent entre autres raiſons, que leur Pays étoit très-ſtérile & très-pauvre ; qu'il ne pouvoit faire nuls bons priſonniers, & qu'il ne devoit pas douter que les éperons & mors de ſon écurie, ne valuſſent plus d'argent que tous

les habitans de leur territoire ne pourroient payer de finance, s'ils étoient pris... Toutes ces répréſentations ne firent que mollir contre la dureté d'un Prince qui faiſoit gloire d'avoir l'ambition des Romains, mais qui n'avoit ni leur prudence ni leur fortune. Il s'abandonnoit trop à ſon propre ſens, & il s'embarraſſoit peu qu'une choſe fût juſte, pourvu qu'elle lui fut agréable... Auſſi, continue le même Hiſtorien, perdit-il en cette journée honneur & chevance. Il eſt vrai que ſon déſaſtre fut très utile aux Suiſſes qui ne ſçurent pourtant pas tirer tout le profit qu'ils auroient pû du riche butin qu'ils firent...

» Les dépouilles de ſon Oſt enrichi-
» rent ces pauvres gens de Suiſſes qui de
» prime face ne connurent pas les biens
» qu'ils avoient en leurs mains... Il y en
» eut qui vendirent grande quantité de
» plats & d'écuelles d'argent pour deux
» blancs la piece, croyans que ce fut
» étain. Le gros diamant du Duc, le plus
» gros de la chrétienté, fut vendu trois
» francs; & ainſi à proportion du reſte.
» A l'égard de ſon Pavillon qui étoit
» des plus riches & des plus ſuperbes,
» ils ſe le partagerent entre eux, par
» lambeaux, pour l'emporter plus com-
» modement

» modément & le mieux vendre «. Ils n'en avoient jamais tant vû ni ailleurs ni chez eux, tout y étoit ſi pauvre, qu'ils auroient bien pû ajoûter aux remontrances qu'ils firent à ce Prince pour le dégoûter de la conquête de leur Pays, la penſée au moins de ces deux beaux vers de Crébillon.

Et la terre marâtre en ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des ſoldats.

Mais s'ils ne le lui dirent pas, ils le lui apprirent bien à ſes dépens; ce qui fut toujours la meilleure maniere d'enſeigner.

Etre jaloux de ſon honneur & n'en point ſouffrir l'uſurpation ni la diminûtion, n'eſt point un vice; au contraire c'eſt une qualité digne des grands Rois. L'Ecriture même pour s'accommoder à notre façon de concevoir, ne fait pas difficulté de donner à Dieu, dont les Souverains doivent être ici-bas les images, une telle jalouſie. Cette jalouſie n'eſt pas une paſſion; c'eſt dans l'amour de la juſtice & non pas dans l'orgueil qu'elle prend ſa ſource... Mais être jaloux du bonheur des autres, parce que leur proſpérité nous fait ſentir les mor-

ſures de l'envie, c'eſt un aveu de foibleſſe, & un des plus honteux défauts qu'on puiſſe concevoir. Les derniers & les plus lâches des hommes ne peuvent ſouffrir qu'on les en accuſe; très-peu de gens néanmoins peuvent éviter cette maladie; mais qui que ce ſoit ne conviendra qu'il en eſt atteint. On avouera hautement qu'une noble émulation d'égaler du moins le mérite des grands hommes, nous anime à de beaux projets; mais non pas que l'envie des proſpérités d'un voiſin nous engage à travailler à ſa perte. Le Prince le plus Machiaveliſte prétextera des raiſons de juſtice, d'ordre & de bien public plutôt que de faire un tel aveu... Ce qui marque bien la force & l'excellence du vrai honneur ſur le faux.

Un Hiſtorien a fait le portrait d'un grand Roi dans celui d'une grande Reine.

L'ambition d'Elizabeth, dit-il, fut de regner, de gouverner, d'être maîtreſſe; de tenir ſes Peuples dans la ſoumiſſion, & ſes voiſins dans le reſpect... n'affectant ni d'affoiblir ſes ſujets ni de conquérir ſur les étrangers; mais ne ſouffrant aucunement que qui que ce fut donnât la moindre atteinte au pouvoir ſuprême

qu'elle ſçut également maintenir par la prudence & par la force.

Périandre tyran de Corinthe pourroit être le héros de Machiavel, & il n'auroit pas manqué de le mettre au rang des ſept ſages de la Grece, comme firent autrefois les flatteurs de ce Prince; il pourroit du moins faire un Pendant avec le Prince que Machiavel s'étoit propoſé pour objet: Car Périandre changea le Gouvernement de ſa Patrie; il en opprima la liberté; il établit pour lui la puiſſance deſpotique; & afin de ſe maintenir dans l'uſurpation, il fit mourir tous les principaux de la Ville, craignant qu'ils ne remiſſent les affaires au premier état; après quoi il ne s'appliqua plus qu'à regner pour lui ſeul. Le jour d'une fête ſolemnelle, il fit arracher aux femmes leurs pierreries, & s'en appropria la diſpoſition... Nous ne rapportons pas une infinité d'autres crimes qui marquent plus le furieux que le mauvais politique. Ariſtote fait obſerver que c'eſt à lui qu'il faut rapporter comme à leur premier auteur, la plûpart des moyens qui établiſſent & qui maintiennent la tyrannie. Il mourut de douleur de n'avoir pû ſe venger comme il auroit voulu, c'eſt-à-dire, de la ma-

niere la plus cruelle & la plus infame des habitans de l'Iſle de Corcyre ; & par-là il prévint la cataſtrophe ordinaire des tyrans, parce qu'une puiſſance acquiſe par le crime eſt rarement de longue durée.

Un Prince légitime peut cependant faire un emploi très-illégitime de ſa puiſſance. Il y a eu des Princes légitimes, dont la puiſſance n'a été que tyrannie & violement des Loix ; ce n'étoit qu'une puiſſance d'incendie, de peſte, de tempête & de naufrage.

CHAPITRE X.

De la condition des Princes.

LA condition la plus enviée par les eſprits ſottement ambitieux, & la moins déſirée des vrais ſages, eſt celle des Souverains. Un de leurs malheurs, & le plus grand, c'eſt d'être continuellement environnés de flatteurs, que la Maxime appelle les ennemis de la pire eſpece. L'hypocrite Tibere diſoit à ſon avénement à l'Empire, que le devoir d'un bon Paſteur étoit de tondre ſon troupeau & non de l'égorger. Mais ſon caractere ſiniſtre merveilleuſement ſecondé par les conſeils pernicieux de ſes flatteurs, lui fit bien-tôt regarder ſon Peuple comme une eſpece de bétail dont tout le ſuc lui appartenoit & qu'il pouvoit tondre & écorcher à ſon gré. Caligula ſon ſucceſſeur ne ſe conſidéroit parmi les hommes, que comme l'Epervier, le Vautour ou l'Aigle parmi les oiſeaux. Il regardoit ſes Sujets comme des bêtes ; & voilà quel étoit le raiſonnement de ce fou.

Comme ceux, diſoit-il, qui conduiſent des troupeaux de bœufs & de cochons, ne ſont aucuns de ces animaux, mais ſont des hommes d'une nature infiniment ſupérieure : de même ceux qui commandent à tout ce qu'il y a de créatures humaines dans le monde, doivent être regardés comme étant beaucoup plus que des hommes, & doivent être tenus pour des Dieux...

Les tyrans ne ſont-ils pas d'habiles logiciens, & des hommes ſur-tout bien judicieux de vouloir ſe faire adorer par des Bœufs, des Anes & des Cochons !

Auſſi la réputation de tels Princes eſt-elle bien établie.

Néron promettoit beaucoup, & n'a rien tenu. Il ne mettoit pas de différence entre un ſujet & un eſclave. Tite ne promettoit rien de bon ; & il a fait les délices du Genre-Humain.

Toutes les Tribus d'Iſraël dirent à David : *Nous ſommes votre chair & vos os.*

Voilà définir en deux mots l'union qui doit être entre les Princes & leurs ſujets.

Louis XI, dit un Hiſtorien, ne trompa perſonne. Ses premiers déportemens firent juger que d'autres trophées que

ceux de la clémence illuſtreroient ſon Regne... Auſſi avoit-il été à bonne école, comme on dit, puiſque pendant pluſieurs années une Ligue faite contre le Roi ſon pere, & compoſée des premiers Seigneurs de la Cour, n'avoit point eu d'autre chef que lui. On vit, ajoute le même Hiſtorien, dès le premier jour, que les exemples de juſtice & d'équité ſeroient clair-ſemés ſous ſon regne.

C'eſt véritablement une condition bien triſte que d'être éternellement environné d'eſprits ambitieux & mercenaires qui n'ouvrent la bouche que pour demander, pour mentir, ou pour applaudir avec fadeur, & le plus ſouvent ſans croire eux-mêmes un mot de ce qu'ils diſent.

Louis XIII. diſoit ſouvent que les flatteurs & les harangueurs l'avoient fait blanchir avant le temps.

Auſſi certain Prince ſpirituel & qui connoiſſoit bien le courtiſan, avoit-il coutume de dire qu'il étoit bien aiſe d'avoir un Fou auprès de lui, pour entendre du moins quelquefois la vérité.

Les Politiques qui enſeignent qu'un Prince doit plutôt ſe faire craindre qu'aimer, & s'appliquer à regner plutôt avec éclat qu'avec paix & juſtice, appuyent

leurs maximes ſur un fondement ruineux. Un Prince qui ſe fait aimer, dit un Auteur Eſpagnol, de ſes ſujets, en fait ſes enfans ; au lieu qu'en s'en faiſant ſeulement craindre, il n'en fait que de méchans eſclaves. La crainte des ſujets ſans l'amour, ajoute le même Auteur, eſt comme de la chaux ſans ſable pour bâtir. Il faudroit que les Politiques avant que d'établir leurs maximes, démontraſſent que la vertu n'eſt qu'un nom, ou qu'en la ſuppoſant telle qu'elle nous eſt donnée par la ſaine philoſophie, elle eſt contraire aux vrais intérêts des Princes, & leur ferme le chemin à l'utilité & à la gloire. Mais comme avec toute leur dialectique ils ne viendront jamais à bout d'établir rien de raiſonnable ſur un tel principe, ils ſont donc forcés de convenir que toute leur économie eſt bâtie ſur le ſable & ſur la paille.

La plûpart des paradoxes étranges de ces ſortes de philoſophes, éblouiſſent les eſprits ſuperficiels ; mais les hommes d'un jugement ſain voyent du premier coup d'œil que ce n'eſt qu'un Or ſophiſtique qui s'évapore à la coupelle... Et quand même on leur accorderoit ce qu'ils demandent, ils ne peuvent em-

pêcher qu'on ne puiſſe du moins mettre en problême, ſi l'injuſtice eſt un moyen plus infaillible pour réuſſir que la juſtice; & ſi l'homme de bien qui conſulte plutôt ſa conſcience & ſa raiſon que ſa cupidité & ſes caprices, a moins de prudence, de grandeur d'ame & de vrai courage qu'un vicieux, que l'orgueil, l'avarice & la cruauté tiennent dans une yvreſſe continuelle.

On a toujours plutôt fait, & on riſque moins pour ſoi-même de déplanter un arbre que de l'arracher; & d'ouvrir les portes que de les enfoncer.

A moins qu'il ne ſe trouve des Souverains du caractere de Cethegus qui diſoit... Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes; mon plaiſir eſt de les briſer, de tendre à mon but en nageant dans le ſang, ou de me faire un pont à force de cadavres entaſſés les uns ſur les autres, & d'arracher la vie au reſte des humains qui auroient pû la conſerver.

Pourquoi ſi on peut parvenir à la gloire & au bien par la juſtice & l'humanité, ne pas plutôt prendre cette voye que celle de l'injuſtice & de la cruauté? D'autant plus qu'elles ne ſçauroient jamais conduire ni au vrai honneur qui

conſiſte dans le bon témoignage de la conſcience, ni à celui qui dépend de l'opinion des hommes, puiſqu'on s'en rend l'exécration. Car il eſt démontré qu'en prenant les routes tortueuſes de la fauſſe politique, non-ſeulement on parvient plus difficilement au but, mais qu'on riſque encore de ſe déshonorer bien plus certainement, ſi on échoue dans l'exécution d'un projet injuſte, que dans celui qui n'eſt fondé que ſur le bon droit... Les Hiſtoriens ſe plaiſent à tourner en ridicule les Tyrans & les Princes de mauvaiſe foi qui n'ont pas réuſſi; & ils les blâment encore davantage quand ils ont reuſſi... On rit encore aujourd'hui, & on rira encore juſqu'à la fin des ſiecles, de la mauvaiſe fineſſe de Louis XI, qui pour faire accroire au Duc de Bourgogne, qu'il n'avoit point de part à la révolte des Gantois, alla ſe mettre à ſa diſcrétion, par une viſite qu'il lui rendit à propos de rien, & prit ſon logement dans une forteresſe appartenante audit Duc, & d'où il ne put ſortir, ſa mauvaiſe foi ayant été découverte, qu'à condition qu'il viendroit aider à égorger ceux-là même avec leſquels il étoit en intelligence... Donnez pour pendant à ce beau trait de

politique celui qui l'empêcha quelques années après de conſentir au mariage de ſon fils avec l'héritiere de Bourgogne, & qui fut la naiſſance d'une guerre auſſi ruineuſe que longue.

Il a fait mourir, dit un Hiſtorien, plus de quatre mille perſonnes par divers ſupplices dont il ſe plaiſoit à être le ſpectateur. La plûpart ont été exécutés ſans forme de procès; pluſieurs ont été noyés une pierre au cou; d'autres précipités en paſſant ſur une Baſcule d'où ils tomboient ſur des roues armées de pointes & de tranchants : d'autres ſont morts de faim ou ont été étouffés dans les cachots : Triſtan ſon compere, étant lui ſeul, juge, partie, témoin & exécuteur. Sûr quoi il faut obſerver que ce Triſtan tuoit ſouvent pluſieurs perſonnes au lieu d'une; car comme il étoit extrêmement expéditif, il étoit ſujet à ſe méprendre; mais ce n'étoit pas une affaire.

Beau trait d'hiſtoire à inſérer dans la vie d'un Phalaris, d'un Buſiris, ou de tel autre Antropophage. Et avec cela il étoit, dit Comines, un des plus ſages hommes & des plus ſubtils qui ait regné en ſon temps.

A l'égard des Princes juſtes qui n'ont

pas regné heureuſement (ce qui eſt rare); les Hiſtoriens les plaignent & rejettent ſur la dépravation de l'humanité, c'eſt-à-dire, ſur la malignité de leurs envieux ou ſur la perverſité de quelques méchans ſerviteurs, l'impoſſibilité où ils ſe ſont trouvés d'effectuer leurs bons deſſeins; ou s'ils cenſurent quelques-uns de ces derniers, ce n'eſt pas comme juſtes; mais comme ayant manqué de prudence, ou pour avoir ignoré toute l'étendue de ce que la juſtice exigeoit d'eux, ou tous les moyens qu'elle leur permettoit... Outre, comme dit Comines, que Dieu aveugle les Princes dont les Peuples ne méritent pas d'être heureux.

Mais enfin les Machiaveliſtes doivent néceſſairement convenir que ce ſeroit du moins un paradoxe bien étrange, que le vice dût néceſſairement être un moyen plus efficace pour réuſſir que la vertu; c'eſt-à-dire, qu'un fripon dût néceſſairement avoir plus de jugement, de ſagacité, de prévoyance & d'activité qu'un honnête-homme, pendant que par des raiſons morales, phyſiques & politiques, il eſt aiſé de démontrer que celui qui donne tout à la raiſon & rien à la paſſion qui eſt une maladie de l'ame,

doit infiniment l'emporter ſur celui qui ſe livre tout entier à la brutalité de ſon penchant. La Politique dépend de la netteté & de la liberté du jugement ; or l'avarice, l'orgueil & l'ambition préoccupent le jugement.

On ne viendra jamais encore à bout de prouver qu'il eſt plus facile de réuſſir dans une entrepriſe honnête & capable de procurer une véritable gloire, par des voyes illégitimes, que par des voyes permiſes... C'eſt deshonorer une bonne cauſe que de la gagner par de mauvais moyens.

Quand il s'agira de faire le mal, il eſt naturel que pour y parvenir, on employe la perfidie ; mais pourquoi s'il s'agit d'une entrepriſe honnête & juſte, employer des moyens qui la rendent équivoque, en lui donnant au moins les apparences du vice ? S'il y a des ſcélérats qui font le mal ſous les apparences du bien, pourquoi faudra-t'il qu'un homme juſte ne puiſſe faire le bien ſans lui donner les apparences du mal ?

Au reſte la condition des Princes eſt gênante en ce que tout le Genre-Humain ayant les yeux ouverts ſur eux, & ces yeux voyant ſouvent faux, il ne

leur eſt guere poſſible d'emporter tous les ſuffrages. Ce que l'on appelle le Public & la Nation n'étant qu'un aſſemblage de pluſieurs millions de caracteres différents, qui tous ſe conduiſent par des principes particuliers & conformes aux vues de leur ambition, de leur avarice ou de leur malignité, il eſt impoſſible à tout autre qu'à Dieu de contenter tant de gens, lorſque ſur-tout ils déſirent la même choſe... Les mécontens déprimment le regne du Prince, dont ils ont été ou négligés ou châtiés. Ils cenſurent ſecrettement ſa conduite avec chagrin, & ſoupirent ardemment après ſon ſucceſſeur, ſous lequel ils feront peut-être le même perſonnage. Pendant que d'autres qui ſe reſſentent de ſa clémence & de ſes bienfaits; ou ceux dont la fortune ne ſe trouve pas dérangée par des ſyſtêmes de gouvernement ſouvent indiſpenſables, mais qui ne produiſent que le bien général (n'étant pas poſſible à l'intelligence humaine de pourvoir aux beſoins de tous les particuliers), élevent ſon regne au-deſſus d'une infinité d'autres...

A-t'il fait quelque conquête légitime ſur ſes voiſins? A-t'il gagné quelque bataille? A-t'il diſſipé la malignité des

entrepriſes que des rivaux jaloux avoient formées contre lui ? Leurs hiſtoriens & leurs gazettiers le déchirent & le donnent à la poſtérité comme un homme qui ne prend pour regle de ſa conduite que l'avarice & l'ambition, & qui ne connoît d'autre juſtice que la force. A-t'il échoué ? Ils le blâment encore, & veulent faire regarder ſes pertes comme la punition de ſes injuſtices... Et le pire, c'eſt quand il ſe rencontre quelqu'apparence de vérité dans ce qu'ils annoncent ; car la plus petite vérité ſert de ſauf-conduit à cent calomnies atroces ; c'eſt une goute d'encre qui noircit une pinte d'eau... Les Hiſtoriens de ſa Nation le juſtifient ; mais de quels poids peut être leur témoignage chez des gens prévenus qui ne manquent pas de publier auſſi-tôt qu'un ſujet ne ſçauroit écrire l'hiſtoire de ſon Roi, ſans être gêné par la crainte ou ſéduit par les bienfaits ?

Il eſt pourtant vrai (& c'eſt encore un trait particulier de la Providence), que les Hiſtoriens graves s'accordent rarement à faire l'éloge d'un mauvais Prince, comme à médire d'un bon. Tôt ou tard la vérité perce, & le menſonge s'évanouit. Un Hiſtorien intéreſſé & prevenu, a un certain caractère particulier

qu'un lecteur judicieux ne manque guere de démêler ; il en dit toujours trop ou pas aſſez. Une affectation marquée eſt la premiere choſe qui le rend ſuſpect. Le menſonge peut prendre l'extérieur de la vérité ; mais il n'attrape jamais bien ſon ton.

Ceux des Souverains dont le regne a été éclatant ſans être juſte, ont pû être vantés de leur temps par des flatteurs ou des écrivains intéreſſés ; mais leurs lauriers éphémeres ſont morts preſque auſſi-tôt qu'eux ; au lieu que la gloire des Princes bien-faiſans envers leurs peuples, & juſtes envers leurs voiſins, acquiert un nouveau luſtre en vieilliſſant.

Il y a eu de grands Princes qui ont eu de grands défauts. Severe étoit un de ceux-là. Il rendit à l'Empire Romain ſon ancienne ſplendeur ; mais il fit périr les chefs de la République ſur de ſimples ſoupçons ; lorſqu'il n'eut plus rien à craindre de leur part, il s'appliqua tout entier à rendre ſes peuples heureux ; & il eut le bonheur d'y réuſſir. Auſſi l'Hiſtoire n'a-t'elle pu faire mieux ſon éloge qu'en diſant de lui, qu'il n'auroit jamais dû naître, ou qu'il n'auroit jamais dû mourir.

Qu'un Prince plus ambitieux que juſte donne à pleines mains à de faux & méchans Politiques, ils établiront dans leurs écrits que le Peuple eſt fait pour le Souverain, & qu'il ne doit connoître d'autre juſtice que ſa volonté... Qu'ils n'en reçoivent rien ; ils débiteront que le Prince n'eſt que le premier Magiſtrat du Peuple, & il ne tiendra pas à eux que la Royauté ne devienne amovible.

Voyez dans les Mémoires de Sully, que certains Hiſtoriographes n'avoient trouvé aucune tache dans les Princes dont ils étoient mercénaires ; & preſque rien de bon dans Henri le Grand qui ne leur avoit rien donné.

Quelques Hiſtoriens n'ont-ils pas écrit que toute la différence qui ſe trouvoit entre Caligula, Néron & Veſpaſien, étoit que ceux-là avoient vexé la République en foux, & que celui-ci l'avoit vexé en ſage. Quelle ſorte de ſageſſe peut-il y avoir à faire le malheur d'un Etat dont on doit être le protecteur & le pere ? Voilà ce que font les Hiſtoriens, qui quand ils ne ſont pas payés, font d'un grand Capitaine un ſimple Ergoulet.

Nous en voyons un exemple frappant dans la perſonne de Machiavel, qui

pour s'attirer les largeſſes de Laurent de Médicis, lui dédia ſon livre du Prince, rempli de maximes infernales; quoiqu'il fut tellement Républicain dans l'ame, qu'il manqua d'être pendu pour avoir trempé dans une conſpiration contre les Médicis eux-mêmes... Ceux qui pour l'excuſer prétendent que ſon livre n'eſt qu'une ſatyre, & qu'il a mis dedans, non pas ce que les Princes doivent faire, mais ce qu'ils font tous, & que ſon but a été uniquement de donner à tous les hommes de l'horreur pour la tyrannie, ne méritent pas d'en être crus ſur leur parole, d'autant qu'ils avancent ſans preuve.

Machiavel Epicurien ou Athée n'étoit pas aſſez honnête-homme pour avoir jamais reconnu la réalité & la néceſſité de la juſtice. Il étoit Républicain comme il étoit Philoſophe; c'eſt-à-dire, plutôt par un eſprit de libertinage & de débauche, que par un motif conſéquent. Avec des ducats on en auroit fait ce qu'on auroit voulu, excepté un homme de bien.

Ses flatteries exceſſives & les graces qu'il demande à Laurent de Médicis, dépoſent contre ſes apologiſtes. Mais ce qu'on peut regarder comme un châ-

timent anticipé, c'eſt que quoique l'eſpoir du gain lui eut fait entreprendre cet ouvrage abominable, il n'a pas laiſſé de mourir auſſi gueux de richeſſe que d'honneur ; ſon Patron lui-même ne faiſant pas grande attention à ſon indigence, quoiqu'il la lui repréſentât dans les termes les plus touchans.

Voſtra Magnificenza, d'all'apice della ſua Altezza, cognoſcera quanto indignamente io ſopporti una grande & continua malignità di fortuna.

N'étoit-ce pas bien dommage ! Sur quoi il ſe préſente naturellement une réflexion ; c'eſt que la plûpart de ceux qui ſe font une étude ſérieuſe de décrier la vertu ou, du moins de la rendre arbitraire, ne jouiſſent pas d'un ſort à beaucoup près fort brillant. Ils veulent perſuader que la probité eſt un obſtacle à la fortune des Particuliers comme à la gloire des Souverains, & ils fourniſſent par la miſére de leur état une preuve du contraire. Ils ſont comme les ſorciers qui ne peuvent faire que du mal aux autres, ſans pouvoir ſe faire du bien à eux-mêmes ni à leurs amis. Quoique les puiſſans & les riches les prennent aſſez volontiers pour leurs directeurs ſecrets,

ils ne ſe preſſent pas trop de remédier à leur indigence. Ils écoutent leurs leçons & ſe défient de leur perſonne. Ils ont encore aſſez de prudence pour démêler que les principes de tels Docteurs ne doivent pas effectivement donner bien de la confiance en leur probité, ni en leur attachement. Une bonne preuve de fait qu'on peut employer contre ceux des philoſophes qui prétendent que la vertu & la religion ne ſont que des gueux, c'eſt que Machiavel, Docteur des Tyrans & Athée; eſt mort abandonné de Dieu & des Hommes.

Pour s'acquitter de pluſieurs emplois avec honneur, ſouvent un bon naturel ſuffit; au lieu que pour quelques autres, toute l'application & toute la vigilance ne ſuffiſent pas toujours.

L'occupation la plus pénible, quand on veut la remplir avec juſtice, c'eſt inconteſtablement d'avoir à gouverner des hommes; c'eſt-à-dire, le plus ſouvent des foux pervers & des bêtes ingrates. Il faut un double ſens pour régir ceux qui n'en ont point. C'eſt un emploi bien fatiguant que celui qui dans tous les temps demande un homme tout entier, & qui ait pour ainſi dire ſes heures comptées. Le Prince a toujours à

travailler à la même choſe ; il n'y a point d'alternative.

Paſcal dit que la principale choſe qui ſoutient les hommes dans les grandes charges d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont continuellement détournés de penſer à eux-mêmes ; & qu'un Roi à qui on laiſſeroit le temps de ſe voir, c'eſt-à-dire, de refléchir ſérieuſement ſur ſa condition, ſeroit un homme plein de miſére, & peut-être plus malheureux qu'un autre. Ce qu'il y a pourtant de bien certain, c'eſt que perſonne ne le plaindra d'être Roi.

Ainſi les meilleurs emplois ne ſont pas à coup ſur les plus éclatans, mais les moins dépendans, ou deſquels la dépendance eſt la plus éloignée & moins univerſelle. Celui-là eſt le plus incommode qui pendant qu'on l'exerce rend redevable à tout le monde... Ceci ſoit dit des Souverains & de leurs Miniſtres.

Ce furent ces grandes conſidérations qui engagerent le Pape Adrien VI à faire graver ſur ſa Tombe, que la plus grande affliction de ſa vie avoit été de s'être vû dans la néceſſité de commander ; parce qu'il étoit juſte, & que ceux qu'il avoit à gouverner ne l'étoient guere.

Ne pourroit-on pas mettre au rang des déplaiſirs fâcheux qui ſont inſéparables de la condition des Souverains, la néceſſité où ils ſont ſi ſouvent réduits de faire périr tant d'hommes ?

Je ne lui ferai du moins jamais une gloire, dit Pline en parlant de Jules-Céſar, d'avoir fait périr tant de millions d'hommes. Mais le plus grand des maux qui puiſſent les affliger ſur le thrône, c'eſt inconteſtablement l'ambition des conquêtes, non-ſeulement pour leurs ſujets, cela va ſans dire, mais pour eux-mêmes.

Pendant que tout eſt en feu par la guerre ; les loix, le commerce, l'agriculture languiſſent. Les meilleurs Princes mêmes ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on eſt obligé de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre ?

Et en voici la preuve.... Je prends Dieu à témoin, diſoit David, que ce qui m'empêche de châtier Joab & Abiſaï, comme leurs crimes le méritent ; c'eſt qu'étant à la tête de mes armées, ils ſont plus puiſſans que moi.

Voici comme le même Hiſtorien, Philippe de Comines, que nous avons cité plus haut, décrit la vie malheureuſe d'un Prince poſſédé de la fureur des conquêtes, remuant & entreprenant ſans droit ni juſtice.

» Depuis la guerre du bien public; » quelle aiſe eut-il ? Il eut toujours travail ſans nul plaiſir, ni de ſa perſonne, ni de ſon entendement. Car » la gloire lui monta au cœur, & l'émeut de conquérir tout ce qui lui » étoit bienſéant. Tous les Etés il battoit les champs au grand péril de ſa » perſonne... Et peut-on dire qu'il n'eut » jamais un bon jour depuis qu'il commença à entreprendre de devenir plus » grand... Quel aquêt a-t'il eu en ce » labeur ? Quel beſoin en avoit-il ? Lui » qui étoit ſi riche, & avoit tant de » belles Villes & Seigneuries en ſon » obéiſſance, où il eut été ſi aiſe, s'il » avoit voulu »!

Cette réflexion ſenſée vaut bien le diſcours de Cineas à Pyrrhus.

Mais Cineas & Comines raiſonnoient en philoſophes, & Pyrrhus & Charles raiſonnoient en Princes ambitieux, & agiſſoient en conſéquence ; auſſi en ont-ils eu le ſort.

Voici une autre eſquiſſe tracée par le même crayon, de la vie triſte que mene un Prince qui a plus cherché à ſe faire redouter qu'à ſe faire aimer des ſiens & de ſon peuple.

» Il avoit ſuſpicion de tous les hommes, & ſpécialement de tous ceux » qui étoient dignes d'avoir autorité. » Il avoit crainte de ſon fils; parce qu'il » s'étoit très-mal comporté lui-même » envers ſon pere. Il avoit doute de ſa » fille & de ſon gendre...

» Or regardez s'il avoit fait vivre » lui-même beaucoup de gens en ſuſpicion & crainte ſous lui, s'il en étoit » bien payé; & de quelles gens il pouvoit avoir ſûreté, puiſque de ſon fils, » fille & gendre il avoit ſuſpicion... » Et les maux & douleurs qu'il ſouffrit » dans ſa maladie, peuvent bien être » comparés à ceux qu'il avoit fait ſouffrir à tant de perſonnes. Je ne dis » point cela pour lui ſeulement; mais » pour tous autres Seigneurs qui déſirent être craints; car pour leur pénitence ils craignent tout homme ».

Tant il eſt vrai que l'on a vu des Souverains que leur ambition, leur avidité & leur dureté ont rendus auſſi malheureux, en un ſens, que le Roi des Moſyniens

Moſyniens qui paſſoit ſa vie, enchaîné dans une Tour, d'où ils ne ſortoit que pour être enterré ou étranglé lorſqu'il n'avoit pas le bonheur de moutir de maladie.

Le plus malheureux des hommes, ſelon l'Auteur du Télémaque, eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables.

Ah ! que Machiavel étoit un habile homme & un bon conſeiller !

Caligula faiſoit tous les jours courir le bruit qu'il avoit découvert une conſpiration contre ſa perſonne ; quoiqu'il n'y en eut pas un mot : & il regardoit cela comme un grand & ſubtil trait de politique ; parce que par-là il s'imaginoit faire évanouir celles qu'il craignoit, d'autant plus qu'il n'ignoroit nullement combien il méritoit d'être haï. Outre que ſous ce prétexte il ſe défaiſoit ſans autre forme de juſtice de tous ceux qui étoient aſſez honnêtes-gens pour lui déplaire, & qu'il eſpéroit que dans le nombre il tueroit ſon ſucceſſeur...

Cette ruſe lui a enfin mal réuſſi ; & il ne faut pas s'en étonner. Elle eſt en quelque façon auſſi mauvaiſe, auſſi dangereuſe, auſſi ſotte & auſſi déplacée dans une circonſtance, ſur-tout où tous

les Grands ſont en paix, que celle d'un mari qui pour prévenir les infidélités de ſa femme qu'il n'a pas lieu de ſoupçonner, lui dit à tous propos qu'il a découvert ſes intrigues... Une femme ſe laſſe à la fin de ſoupçons auſſi injuſtes & auſſi injurieux ; & comme elle voit qu'elle n'en eſt pas plus eſtimée malgré l'innocence de ſa conduite ; le reſſentiment & le dépit la portent ſouvent à faire ce que la confiance de ſon mari & ſa vertu lui auroient peut-être pour jamais interdit.

C'eſt une mauvaiſe politique à un Prince que de faire connoître qu'il craint ; & il ne peut guere s'en exempter qu'en ſe mettant dans le cas, par ſa clémence & par ſa juſtice, de ne rien craindre.

La plus grande qualité des Souverains eſt celle dont le Peuple eſt juge, dit la Maxime.

C'eſt lorſque Alexandre commença à craindre les conſpirarions, qu'il s'en forma tous les jours de nouvelles ; c'eſt lorſqu'il devint crédule & qu'il ajouta foi aux délateurs, qu'il ſe montra orgueilleux, cruel & injuſte. C'eſt lorſqu'il entreprit de ſe faire mettre au rang des Dieux, qu'il craignit qu'on ne l'ôtât du nombre des hommes.

Il faudroit, diſent quelques Politiques, qu'un Souverain eut cette perſpicacité que les Anciens attribuent à Démocrite; c'eſt-à-dire qu'il connût les diſpoſitions intérieures de ceux qui l'approchent, comme Démocrite ſçavoit diſtinguer du premier coup d'œil, une femme d'une heure; d'avec une fille. Un Roi pourroit alors, ajoutent-ils, travailler efficacement au bonheur de ſes Peuples... Mais ils ne font pas attention que cet avantage ſingulier ne contribueroit guere au ſien. Peut-être ſe trouveroit-il ſouvent dans la néceſſité de remonter ſa Cour d'hommes nouveaux, qu'il trouveroit auſſi mercenaires que les autres. Un pareil Don ne vaudroit même rien pour le repos d'un Particulier honnête-homme. Il l'affligeroit ſouvent & le forceroit bien vîte de ſe retirer dans une Thébaïde : & pour lors ſa pénétration lui deviendroit auſſi inutile qu'a Gygés ſon Anneau au milieu d'une Forêt.

» Vous croyez donc que les déplaiſirs
» & les plus mortelles douleurs ne ſe
» cachent pas ſous la Pourpre, ou qu'u-
» ne Couronne eſt un remede univer-
» ſel à tous les maux, un baume qui
» les adoucit, un charme qui les en-

» chante ! Sçachez que par un conſeil » de la Providence divine, qui ſçait » donner aux conditions les plus élevées » leur contre-poids, cette Grandeur que » nous admirons de loin, comme quel- » que choſe au-deſſus de l'homme, » touche moins quand on y eſt né, » ou ſe confond elle-même dans ſon » abondance : dit le Grand Boſſuet ».

Ce n'eſt pas ſeulement par la puiſſance que les Souverains ſont les images de Dieu ; ils ont encore de la reſſemblance avec l'Etre infini, par les jugemens que certains hommes préſomptueux & ſuffiſans forment de leur Gouvernement, que ſouvent ils n'épargnent pas plus que celui de Dieu... Pendant que les uns ne ſoutiennent qu'il y a une Providence, que parce qu'ils nagent dans l'opulence & dans la volupté ; d'autres publient qu'il n'y en a aucune, parce qu'ils ſont malheureux ; c'eſt-à-dire, le plus ſouvent parce que leur cupidité n'a pas tout ce qu'elle déſireroit. Quelques-uns révoquent en doute la juſtice de Dieu parce qu'ils voyent quelques innocents opprimés : mais d'où ſçavent-ils qu'ils ſont innocents devant Dieu ? D'autres débitent qu'il ne ſe mêle en rien des affaires humaines, &

que ce ſont certaines combinaiſons des intérêts & des paſſions particulieres des hommes, jointes aux circonſtances, qui décident de tous les événemens. Ceux-ci diſent qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, parce qu'il y a une infinité de maux qu'il empêcheroit ; ceux-là voudroient faire croire qu'il eſt changeant, partial, & ſujet aux viciſſitudes...

Avez-vous entendu quelquefois les raiſonnemens que font certains philoſophes ſur le Gouvernement de l'Univers ? Vous avez entendu ceux que font tous les jours certains importans ſur le Gouvernement politique de l'Etat. C'eſt à peu près la même choſe.

Rien n'eſt plus commun que d'entendre critiquer témérairement la conduite des Souverains, pour cela ſeul qu'on n'en voit pas le dénouement ; & rien en même-temps n'eſt plus ordinaire que de voir ces Raiſonneurs indiſcrets conſternés de leur ignorance & de leur témérité, lorſque les choſes ſont enfin inſenſiblement amenées au point que la ſageſſe du Gouvernement avoit en vue ; ils ſont preſque fâchés du bonheur de l'Etat ; parce qu'ils avoient prédit le contraire, & que cela décrie leurs Almanachs.

Il y a eu dans tous les temps de ces ſortes d'hommes qui s'ingerent de réformer le Gouvernement, pendant que leurs familles ſont en très-mauvais ordre. Combien de Politiques ſe ſont moqués autrefois du grand Fabius qui ſembloit ne s'être mis à la tête d'une armée que pour fuir devant Annibal ? Mais Annibal ne s'en eſt pas moqué.

Combien de ces Raiſonneurs ont blâmé Scipion, en le voyant s'embarquer pour l'Afrique, pendant que le même Annibal étoit aux portes de Rome & rongeoit le cœur de l'Italie ! Mais Annibal ne l'a pas blâmé ; il a ſenti dès-lors que ſa ruine étoit inévitable...

Au reſte ce n'eſt point par un eſprit de préſomption que nous étendons nos remarques ſur la politique des Rois... Nous nous ſommes dit plus d'une fois, ce qu'Horace ſe diſoit à lui-même après avoir rapporté la déciſion d'un Conſeil tenu par les Dieux.

Mais nous avons cru que la nature de cet ouvrage demandoit que nous répondiſſions à certains Ecrivains qui ſe ſont efforcés d'établir que la probité des Rois & des Princes n'eſt pas la même en ſubſtance que celle du reſte des hommes, & ne doit pas l'être.

Et nous au contraire nous nous ſommes appliqués à démontrer, par des raiſonnemens, des faits & des autorités, que la juſtice des Souverains ne doit différer de celle de leurs ſujets que par des accidents qui n'intéreſſent en rien la ſubſtance.

Que leur gratitude, par exemple, ne ſoit pas ſoumiſe aux mêmes régles que celle des particuliers ; rien n'eſt plus vrai, ſi on les regarde comme Chefs d'une Nation, dont le bonheur doit être préféré aux intérêts perſonnels ; mais cela eſt faux, ſi on les conſidére eux-mêmes indépendamment.

CHAPITRE XI.

Des Hommes d'Etat.

UNE Ambition bien louable & qui peut aller de pair avec la Modeſtie la plus rare, ſi elle ne la ſurpaſſe, ſeroit celle d'un ſage & profond Politique, qui avec un cœur généreux & déſintéreſſé, chercheroit à s'avancer dans le Miniſtere, pour faire ſervir tous les talens qu'il a reçus de Dieu, à procurer la gloire de ſon Maître & le bien de ſon Etat. Il y en a des exemples.

A en juger par ce qu'en dit notre Hiſtoire, qui ſur cet article n'a été démentie par aucune autre, le Cardinal d'Amboiſe étoit tiré ſur ce modéle. Il n'a jamais été l'objet prochain de ſon ambition ; & il ne ſeroit pas aiſé de faire voir qu'il en a même été l'objet éloigné, quoiqu'il ait aſpiré à la Tiare.

Les Miniſtres partagent l'éclat qui environne la Souveraineté, mais ils en partagent auſſi les ſoins, l'application & le travail... Ce n'eſt pas une queſ-

tion à faire que de demander s'ils doivent partager auſſi avec le Prince, l'affection qu'il doit à ſes ſujets.

Un Miniſtre peut-il aimer ſincérement ſon Maître ; c'eſt-à-dire, non-ſeulement ſa perſonne, mais encore ſa gloire & ſon honneur, ſans aimer ſes Peuples ? Ou plutôt peut-il aimer véritablement celui-là, ſans aimer ceux-ci ? Il y a long temps que le même Cardinal d'Amboiſe entr'autres a donné la ſolution de ce problême, ſi c'en eſt un. Cher à ſon Maître & à ſon Peuple, dit l'Hiſtoire de France, parce qu'il les aimoit ſincérement l'un & l'autre, & l'un pour l'autre.

Tous les ſages Politiques ſe ſont accordés à dire que les Miniſtres des Souverains doivent ſur-tout être acceſſibles ; & ils en ont expoſé la raiſon que voici. Ils ſont les dernieres reſſources des opprimés, leſquelles ſi elles viennent à manquer, ne laiſſent plus que le déſeſpoir... Ils ont ajoûté qu'ils doivent être patiens à entendre, circonſpects à refuſer, adoucir & tempérer par toute leur conduite les rayons de la Majeſté du Monarque, qui réfléchiſſent en eux. Voilà leur vrai honneur..... Leur faux honneur eſt l'oſtentation qui les pouſſe

à chercher plutôt à ſe rendre fameux par des coups d'éclat, que par la juſtice, la bonté & l'amour de la paix.

On a fait de nos jours ce beau portrait d'un homme en place. Homme vrai, même au milieu de la Cour. Incapable d'aucun langage que ſon cœur déſavouât. Homme équitable, ſouverainement ami de l'ordre, attentif juſqu'au ſcrupule à ne rien donner à la prévention ou à la paſſion. Homme égal, Maître des grands mouvemens de l'ame, & des petiteſſes de l'humeur; avec qui on n'avoit ni à craindre les fâcheux momens, ni à ſaiſir des momens d'heureux caprice. Homme affable & qui enhardiſſoit le reſpect de ſes derniers inférieurs.

Les Miniſtres ſont à peu près dans le cas des Souverains à l'égard de la probité & de la maniere d'y procéder, c'eſt-à-dire, que leur marche ne doit ſe régler ſur celle des Particuliers que dans le perſonnel... Leur condition ſe reſſemble encore, en ce que ceux auxquels ils accordent des graces, élévent leur miniſtere juſqu'aux nues; pendant que ceux qui n'ont pas obtenu ce qu'ils demandoient, déprifent juſqu'à leurs vertus & à leurs talents.

C'eſt un art infini que de ſçavoir

contenter tout le monde ; mais ce n'en eſt pas un moindre que de ſçavoir refuſer de maniere à ne pas s'attirer la haine... Cela ſe fait quand on écoute ; quand on refuſe avec juſtice, & qu'on met ceux qui demandent, dans la néceſſité d'en convenir eux-mêmes.... Un bon & ſage Empereur Romain diſoit qu'il ſe mettoit à la place de celui qui lui demandoit une grace...

Tous ces préceptes ſont ſans contredit les meilleurs qu'on puiſſe donner ; auſſi viennent-ils d'un Politique judicieux ; cependant il eſt rare qu'en les obſervant même exactement, ils ayent leur plein & entier effet... En voici la raiſon.

Il eſt certain premierement qu'un des grands avantages des Souverains & de leurs Miniſtres, c'eſt de pouvoir faire plus de bien que tout le reſte des hommes. . . .

Que l'on imagine en conſéquence un Miniſtre dont les ſoins s'étendent avec une providence générale & particuliere ſur tous les Etats ; qu'on réuniſſe en lui tous les talents & toutes les vertus qui ont brillé dans les plus grands hommes d'Etat ſéparément.

Que cela décidera-t'il ? Et en quoi

ſa réputation en ſera-t'elle à certains égards particuliers moins équivoque ? La bizarrerie, l'avidité & la malignité du Genre-Humain ſont des travers bien étranges ! Comme il ne pourra pas ſe faire qu'une infinité de gens avides ne lui demandent des choſes injuſtes, que ſon équité n'aura garde d'accorder, il ne pourra pas conſéquemment, pendant qu'il ſera béni des uns, éviter les malédictions des autres, non plus que leur cenſure amere qui n'ira pas moins qu'à lui conteſter les unes après les autres toutes les parties qui font un bon & ſage Miniſtre.

Ceux à qui il accordera des choſes injuſtes, publieront ſa juſtice ; ceux à qui il les refuſera, publieront ſon injuſtice ; & les uns & les autres ne croiront pas ce qu'ils publieront... Voilà ce qu'il y a à gagner avec les hommes.

Nous nous imaginons toujours qu'on nous refuſe une choſe juſte, quand on nous refuſe celle que nous demandons... De ſorte qu'il lui ſera tout auſſi impoſſible d'emporter l'approbation générale, qu'a ſon oppoſé le blâme univerſel. Mais il aura de plus que celui-ci l'approbation particuliere des perſonnes judicieuſes, & le bon témoignage de ſa

conſcience ; ce qui ne ſera pas peu pour lui faire mépriſer les ſots diſcours. Sans compter les avantages qui lui reviendront du côté du temps qui a cela de propre ; qu'il fait connoître la vérité, & qu'il rend à chacun la juſtice qui lui appartient.

Pourquoi l'Homme qui ne s'applique qu'à remédier aux maux intérieurs de l'Etat, par des ſages réglemens bien maintenus, frappe-t'il moins que le Héros ? Seroit-ce parce qu'un ouvrage ſi utile ſe fait doucement ?

Mais prendre des Villes & conquérir des Provinces, faire périr des millions d'hommes par la famine, par le fer, par le feu ; c'eſt-là ce qui frappe l'Humanité. C'eſt une ſorte de déluge dont on ſe ſouvient long-temps ; les Peres en entretiennent leurs deſcendans juſqu'à la troiſieme & quatrieme génération.

Ariſtote demande pourquoi la valeur n'étant pas la plus grande de toutes les vertus, mais bien plutôt la juſtice ; tous les Etats néanmoins & preſque tous les hommes d'un commun conſentement, eſtiment plus un vaillant homme & lui font plus d'honneur qu'à celui qui eſt juſte & ſage, quoique conſtitué en dignité. Il répond à ce problême, & dit,

qu'il n'y a point d'Etats ou de Rois au monde qui ne faſſent la guerrre ou qui ne la ſouffrent ; & comme les vaillans Généraux maintiennent les Rois & les Républiques dans leur Empire*, & les vengent de leurs ennemis ; voilà pourquoi ils ſont ordinairement plus d'honneur, non à la vertu ſuprême qui eſt la juſtice ; mais à la vaillance qui leur paroît plus profitable ; car s'ils ne traitoient auſſi favorablement les grands Généraux, comment, ajoute-t'il, trouveroient-ils des Capitaines qui de bon cœur expoſaſſent leurs vies, pour le ſalut de leurs Majeſtés & de leurs Etats!

Il y a encore d'autres raiſons moins ſolides que nous expoſerons ailleurs.

La réputation des grands Légiſlateurs n'a point paſſé juſqu'à nous avec le même fracas que celle des héros.... Cependant qui dit Légiſlateur dit le plus riche préſent que le Ciel puiſſe faire aux ſociétés. Ceux qui ont fait de ſages réglemens pour maintenir l'ordre dans les ſociétés, ſont aſſurément préférables à ceux qui n'ont cherché qu'à les détruire...

Convenons que notre eſprit peu capable de connoître ce qui eſt véritablement utile & louable à cauſe d'une

foule de préjugés auxquels il ſe livre ſans examen, n'attache follement de la grandeur qu'aux actions qui font du bruit .. Notre vue n'eſt pas aſſez nette pour diſcerner le grand, d'avec l'éclatant.

Le ſuccès des plus grandes affaires dans le Gouvernement ne produit ſouvent qu'un effet très-ſimple, mais d'une utilité eſſentielle que le Peuple ſent plutôt qu'il ne la connoît, parce qu'il n'y a que le bruit qui attire ſon attention... Toute la compoſition économique d'une Montre ne tend qu'à faire tourner la piece la plus ſimple; mais ſans laquelle cependant tout le reſte ſeroit exactement inutile. Tous les grands mouvemens qui ne produiſent rien d'eſſentiel, peuvent être comparés aux mouvemens des horloges ſans aiguille.

Qu'un homme d'Etat par la ſageſſe de ſa politique & la juſteſſe de ſes meſures, vienne à bout de rompre le projet d'une Guerre ruineuſe; à peine s'en apperçoit-on... On en parle vingt-quatre heures aſſez doucement, & c'eſt tout. C'eſt une paix qui n'a coûté ni ſang, ni argent, & que le préjugé pour cette raiſon ne fait point enviſager comme une paix... On devoit faire la guerre; on ne l'a point faite, tout eſt dit...

Mais qu'un Général après trois ou quatre batailles de gagnées & autant de perdues, parvienne enfin à forcer l'ennemi de conſentir à la paix ; quels torrents d'éloges ! Tous les anciens Héros & ceux des derniers temps en perdent plus de la moitié de leur éclat. Quel bruit ! quel mouvement ! quels tranſports d'allégreſſe ! quelles actions de graces ! quels feux de joye ! . . Tant il eſt vrai que les hommes eſtiment les choſes, non par ce qu'elles valent, mais par ce qu'elles leur coutent ! Il ſeroit pourtant au moins tout auſſi juſte de remercier Dieu & de tirer des fuſées pour une Guerre doucement, promptement & habilement détournée, que pour une Paix long temps déſirée, achetée par le ſang & obtenue par la force ! On croit avoir fourni une excellente raiſon, quand on a répondu que ce n'eſt point l'uſage. La Négociation de l'homme d'Etat n'a cauſé aucuns mouvemens ! Tout le monde eſt reſté à ſa place ! Le laboureur & le vigneron ont continué de cultiver les campagnes ! Le commerce n'a point été interrompu pendant cinq ou ſix années ! Les garçons n'ont point quitté leurs familles ! Quel ſi grand bien eſt-il donc ſurvenu pour qu'on en

remercie Dieu & qu'on en faſſe des réjouiſſances ? Procurer une Paix, c'eſt arrêter les crimes ſans nombre qu'entraîne l'horreur de la guerre ; & travailler au bonheur de tout le Genre-Humain.

Diſons une choſe vraie & dont tout le monde conviendra ; c'eſt qu'un médecin qui auroit aſſez de pénétration pour connoître les maladies dont on ſeroit menacé, & aſſez d'habileté pour en préſerver les gens ſans employer les ſaignées, les potions, les évacuations, &c. courreroit grand riſque de mourir de faim ; on lui plaindroit le quart de ce qu'on lui donne ſi volontiers, lorſqu'au prix de la moitié du ſang on réchappe autant par la force du tempéramment, que par l'efficacité des remédes, d'une maladie longue, ennuyeuſe & ruineuſe... La réputation conſiſte moins dans ce qui ſe fait, que dans la maniere de le faire.

Lorſque la prudence produit le même effet que la valeur, pourquoi ſeroit-elle moins héroïque ?

La témérité dans l'homme d'Etat, lorſqu'elle eſt heureuſe, mérite-t'elle ce nom ? Doit-elle faire honneur ! Peut-elle paſſer ſur le pied de ſageſſe & de bonne politique ? Un grand Miniſtre le

croyoit ainſi ; il diſoit qu'il n'y avoit d'habiles gens que ceux qui réuſſiſſoient, & de mal-adroits que ceux qui ne réuſſiſſoient pas...

Mais ſans aller plus loin, il auroit pû trouver en lui-même des preuves évidentes de la fauſſeté de ſon préjugé. Il lui étoit arrivé quelquefois d'avoir pris de très-bonnes meſures, & de n'avoir eu qu'un fort méchant ſuccès.

Comment un Miniſtre qui a éprouvé vingt fois la fidélité & l'habileté d'un homme qu'il a employé, peut-il prévoir qu'à la vingt & unieme il ſe laiſſera corrompre ou fera une bévue ?

Prenons toutes les bonnes meſures que notre induſtrie pourra nous fournir, & ſoyons bien aſſurés d'une choſe, c'eſt qu'il y a une Intelligence ſupérieure qui nous marque comme aux flots de la mer certaines limites que nous ne paſſerons point : mais il faut toujours agir comme ſi nous étions bien aſſurés qu'en agiſſant, nous les paſſerons.

Il y a bien plus d'apparence que ce fameux Miniſtre, dont nous parlons, n'affectoit de vouloir établir ce paradoxe, que pour avertir ceux qu'il employoit aux négociations, de redoubler de prudence, & d'être continuellement ſur

leurs gardes ; mais il n'en croyoit rien.

Auroit-il fait grand cas d'un homme qui dans une affaire de la derniere importance, après avoir fait moralement tout ce qu'il falloit pour la ruiner, auroit cependant réuſſi comme malgré lui par un haſard ſingulier ! Si c'eſt le bonheur qui fait l'habile homme, les plus grands ignorans peuvent être de grands Miniſtres. Seroit-il raiſonnable de confier au haſard le deſtin de l'Etat ? rien n'eſt plus embarraſſant que de porter un jugement certain ſur la cauſe des évenemens heureux ou malheureux !

Si le bonheur eſt le fruit de la prudence ; il n'y a pas, à proprement parler, de gens heureux. Il n'y a point de Généraux qui ne s'offenſaſſent ſi on attribuoit moins à leur habileté qu'à leur bonheur, le gain d'une bataille qu'ils viendroient de gagner. Mais il eſt pourtant vrai que les évenemens ne ſont point en notre pouvoir. Ce que nous entendons par le bonheur ou le malheur, n'eſt pas quelque choſe qui ſoit en nous, mais hors de nous, & dépendant d'une cauſe externe & ſupérieure. Le peu de génie, la mauvaiſe conduite d'une infinité de ceux qui ont réuſſi,

ſont des preuves de fait auſquelles il n'y a pas de repliques... Autant vaudroit-il établir qu'il n'y a que le mérite, l'honneur, la probité & le jugement qui faſſent parvenir à une grande fortune; autant vaudroit il établir qu'il n'y a que le régime ſeul qui donne une bonne ſanté & qui faſſe vivre long-temps, ou qu'il n'y a que la prudence qui faſſe éviter les morts ſubites, la chute d'un plancher, ou d'une cheminée en paſſant dans la rue. Mais il eſt pourtant vrai qu'il y en a que leur induſtrie fait parvenir à la faveur, aux dignités & aux grandes richeſſes! Le mérite d'ailleurs, la prudence & l'habileté ne ſont point des chimeres.... Diſons que dans les affaires, la cauſe des bons & des mauvais ſuccès eſt ſi obſcure & ſi embarraſſée qu'il n'eſt pas poſſible de la démêler, parce que les effets ont pluſieurs cauſes, & que nous ignorons preſque toujours la véritable.

L'induſtrie humaine peut quelque choſe; mais tant s'en faut qu'elle ſuffiſe à tout.

Quoi qu'en diſe Salluſte; il vouloit flatter Ceſar, & lui faire croire qu'il ne devoit rien à la fortune.

Mais Ceſar ne le croyoit pas plus que Salluſte.

Richelieu étoit dans la Politique ce qu'Archimede étoit dans la Mécanique. Tite-Live a dit de ce dernier, que ce qui auroit couté bien du temps & des peines infinies aux autres hommes, il le faiſoit en une minute.

Ce même Miniſtre dont nous parlons ſeroit propre à faire croire que l'induſtrie humaine peut tout, & qu'elle eſt l'ouvriere de ſon bonheur, ſi ſon induſtrie à lui-même n'avoit pas échoué dans quelques projets bien concertés. Et il réſulteroit de-là que le bonheur ne ſeroit que pour les ignorans & les maladroits... Il reſſembloit un peu aux Romains qui eſtimoient beaucoup plus les Généraux qui achevoient une guerre, que ceux qui ne gagnoient que des batailles; & il n'étoit pas de mauvais goût. Il avoit auſſi beaucoup de l'activité de Ceſar qui comptoit n'avoir rien fait, tant qu'il lui reſtoit quelque choſe à faire.

Il faut pourtant auſſi convenir qu'il y a d'habiles gens auxquels il ſemble que le malheur ſoit attaché... L'Amiral de Coligny étoit, dit-on, un grand Maître dans la Tactique. Il ordonnoit finement, dit un Hiſtorien, une partie d'échecs; il en ſçavoit bien la marche; il jouoit bien, mais il ne gagnoit jamais.

Il y a eu dans tel ſiécle, tel homme que perſonne ne connoiſſoit, & qui à la place de tel premier Miniſtre auroit fait peut-être de plus grandes choſes qu'il n'en a faites. Il faut encore convenir qu'il y a des circonſtances ingrates pour les plus Grands génies. Il y a tel premier Miniſtre qui n'a rien fait dans un ſiecle, & qui auroit fait des prodiges dans un autre. A l'habileté il faut les circonſtances, & aux circonſtances il faut le bonheur.

On trouve, dit un Auteur Eſpagnol, une maniere d'hommes, taciturnes, tardifs à parler & à répondre, n'ayant aucun ornement de parole; leſquels ont en eux une puiſſance naturelle par le moyen de laquelle ils connoiſſent le temps, le lieu & la maniere de mener les affaires, ſans le donner à entendre à perſonne. Le vulgaire appelle ces gens-là heureux & fortunés; mais il ſe trompe...

Il ſe trouve d'autres hommes de grande éloquence qui diſent beaucoup, manient beaucoup, & parlent de gouverner tout le monde; & ceux-là, au dire du Peuple, ſont fort habiles. Mais il ſe trompe encore; car quand ils viennent à l'œuvre, tout leur fond entre les mains.

Ils ſe plaignent de la fortune ; mais elle pourroit leur répondre, vous êtes des ſoux. Vous uſez de mauvais moyens, & vous demandez de bons ſuccès!

La ſagacité la plus pénétrante & la plus active peut-elle quelquefois prévoir les troubles qui ſurviennent tout-à-coup & à propos de rien, dans un Etat? Et peut-on s'y attendre, lorſqu'on voit dans l'Hiſtoire qu'une bague vendue à l'encan manqua de perdre la République Romaine, & excita une guerre qui couta la vie à plus de trois cens mille hommes?

Cette aventure ſi ridicule dans ſon origine, & ſi funeſte par ſes ſuites pourroit aller de pair avec la *Sechia-Rapita* du Taſſoni qui mit toute l'Italie en feu.

Les Conſuls pouvoient-ils prévoir qu'un gladiateur échappé de la chaîne de Craſſus, ſuſciteroit aux Romains une guerre de trois ans? Ont-ils pû prévoir celle des eſclaves? Ont-ils pû prévoir la conſpiration de Catilina qui n'a été découverte que par un pur haſard? Et n'avons-nous pas vû dans ces derniers temps qu'une femme manqua de perdre la Caſtille, parce qu'ayant rêvé que ſon mari étoit Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques, elle mit tout en combuſtion

pour effectuer ſon rêve qu'elle regardoit comme un préſage ou plutôt comme une prédiction infaillible ?

A propos de préſages & de prédictions; on a vu un temps où les Rois dépendoient ſervilement de leurs Miniſtres, & ceux-ci des viſions ou des fourberies d'un Aſtrologue; d'où il réſultoit par la plus naturelle des conſéquences, que le bonheur ou le malheur des Peuples dépendoit d'un faiſeur d'Almanachs.

Que peut-on attendre de la politique de l'homme d'Etat lorſqu'il donne dans une ſuperſtition auſſi ridicule, puiſqu'il ne pourroit même, ſans riſque ou ſans imprudence, donner dans une dévotion déplacée ou mal entendue !

Il faut mettre cette ſottiſe avec les poulets ſacrés des Romains qui leur ont fait manquer des victoires lorſqu'ils les nourriſſoient bien ; & fait perdre une bataille lorſqu'ils les ont jettés à l'eau.

Il n'eſt pas concevable que des hommes intelligents ſe cruſſent mieux conduits par des poulets, que par leur prudence & leur courage dans des affaires où ils ne pouvoient réuſſir que par l'un ou l'autre, ou par tous les deux. L'homme qui attend tout des aſtres ne fait rien. C'eſt un moulin qui attend le vent pour tourner ;

tourner ; il manque de bonnes occaſions que ſes ennemis ne manquent pas. Il faut laiſſer aux planetes à gouverner le calendrier & non pas les affaires d'un Royaume.

Annibal ne put un jour s'empêcher de rire au nez de Pruſias Roi de Bithynie, en le voyant conſulter les entrailles d'un veau, plutôt que ſes Miniſtres.

Tibere regloit toutes ſes actions par l'Aſtrologie judiciaire ; auſſi ſon regne eſt-il une preuve peu équivoque de l'excellence de cette méthode.

Hommes d'Etat ! Fiez-vous aux Aſtrologues ! Fiez-vous-y hommes de guerre ! Ce Pronoſtiqueur qui par les conjonctions des planetes avoit prédit tant de belles choſes à Pompée, ne fut-il pas obligé de s'enfuir avec lui pour ne pas tomber entre les mains de ce même Ceſar dont il avoit tenu la perte aſſurée ?

Pompée auroit dû le faire pendre à la pointe d'une Echauguette ; car sûrement il lui avoit fait faire bien des ſotiſes, & l'avoit empêché de faire de bonnes choſes.

Cela n'eſt pas concevable dans ce grand Général, puiſqu'au rapport de

Ciceron, les Augures eux-mêmes, qui étoient pourtant de fort honnêtes gens & des meilleures familles de Rome, ſe moquoient de la marchandiſe qu'ils débitoient au peuple; à peu près comme aujourd'hui les Huguenots de Geneve, qui font des chapelets pour les Pélerins de S. Claude.

Le Devin d'Alexandre concertoit avec lui ce qu'il devoit prédire; cela valoit-il mieux?

Un Pape, un Empereur, deux Rois ſe liguent pour détruire une Ville bâtie ſur les flots de la mer comme un nid d'Alcyon. Tout étoit contr'elle; & le Ciel même trempoit évidemment dans cette conſpiration.... Prédictions, vaticinations, apparences de ſignes, étranges éclipſes, cometes, fulminations, tremblemens de terre, monſtres, prodiges, & préſages divers annonçoient ſa ruine... Les Aſtrologues partent de ce point; la circonſtance leur paroît favorable; & bien aſſurés de rencontrer juſte au moins cette fois, ils vont corner dans toute l'Europe, que ſelon les regles infaillibles de leur art, l'année climatérique de cette Ville orgueilleuſe étoit arrivée, & qu'on devoit la regarder comme noyée.

Quelqu'un qui auroit lû certainement dans l'avenir, & qui tout au contraire auroit prédit que cette Ville non-ſeulement en ſeroit quitte pour la peur & pour quelques pertes qu'elle répareroit bien-tôt ; mais encore que les confédérés après une équipée auſſi vaine que ruineuſe, tourneroient leurs armes les uns contre les autres ; un tel homme auroit pourtant dit plus vrai que tous les Aſtrologues, les Illuminés & les Devins : mais il eut été mis en piéces, & la confédération n'en auroit pas été moins ſon train...

Une obſervation à faire ici en paſſant, c'eſt que dans tous les temps les peuples ſont auſſi fanfarons dans les commencemens d'une entrepriſe, qu'ils ſont conſternés quand elle vient à échouer, ou à ne pas avoir tout le ſuccès qu'ils s'en étoient promis ; ils ne veulent plus rien faire. Ainſi il faut prendre garde de leur promettre trop.

Il y a eu des hommes dans les affaires, tellement coëffés de l'aſtrologie & de la divination qu'il n'auroit pas tenu à eux que le Prince n'eut érigé un Conſeil privé compoſé de trois aſtrologues pour le diriger infailliblement dans toutes ſes entrepriſes. Ils ſuppoſoient ap-

paremment que les Princes voiſins voudroient bien ignorer combien il leur importeroit auſſi de ne rien entreprendre que ſous un favorable aſpect des étoiles.

Le philoſophe Deſcartes dit qu'il eſt arrivé plus d'une fois que des tireurs d'horoſcopes ayant prédit à certaines gens qu'ils mourroient telle année & tel jour, ces eſprits foibles frapés de cette crainte, ſont morts effectivement. N'eſt-ce pas là une belle ſcience qui ſert à faire mourir des perſonnes qui peut-être ſans cette prédiction n'auroient pas même été malades?

Ainſi cet expédient en devenant trivial, auroit ceſſé d'être un avantage, & il auroit fallu bientôt revenir à la vieille rourine & la meilleure, qui eſt d'engager le Ciel par notre activité, par la pureté de nos mœurs, & par la juſtice de nos motifs, à ſeconder nos entrepriſes & à les couronner d'un heureux ſuccès.

Il y a de grands Politiques qui ne le ſont guere! Voilà ce qu'on a dit d'un de cette eſpece. Il ſçavoit mieux qu'homme du monde gagner les gens; découvrir les ſecrets de ſes ennemis, les embarraſſer de défiances; diviſer les plus unis, & les armer les uns contre

les autres... Les affaires les plus épineuſes n'étoient qu'un jeu pour lui... Mais dans la joye il ne pouvoit rien retenir; tout lui échappoit; il étoit encore plus propre à faire des fautes qu'à les réparer; & quand il le faiſoit, c'étoit toujours par des voyes plus ſouvent mauvaiſes que bonnes.

De quelle utilité peut être la politique avec un auſſi grand défaut!

Il ne reſſembloit guere à Philippe II, Roi d'Eſpagne qui apprit de ſang-froid la défaite entiere de ſa flotte ſurnommée l'invincible, ſans en parler jamais depuis, ni ſouffrir qu'on lui en parlât.

C'eſt là ce qui s'appelle maîtriſer ſon extérieur & ſa langue!

Auguſte ſe frapa la tête contre les murs, quand il apprit la défaite de ſes légions en Allemagne.

Quel contraſte!

Selon les regles de la politique, celui qui les poſſéde bien, ne doit jamais, dit-on, donner aux autres que des raiſons ſpécieuſes de ſa conduite, & garder pour lui les véritables.

Les Sénateurs de Veniſe, à ce qu'on dit, ſont dans cette coutume, de n'avoir jamais des amours d'attache, mais ſeulement de peu de ſemaines ou de peu

de mois . . . Il ſeroit fâcheux que ce ne fut là qu'un conte ; car , tout le mal à part , ce ſeroit un bon exemple à ſuivre pour ceux qui ſont en place. Il leur a été plus ſouvent nuiſible qu'utile de ſe piquer de conſtance , de délicateſſe & de belle paſſion.

N'allez point vous gâter , pour des niaiſeries ; l'eſprit de galanterie ne convient point au poſte où vous êtes. Croyez que je jugerai de vous ſelon qu'en penſera le Public. . . Je ſuis une maîtreſſe glorieuſe . . . Je vous pardonnerai plutôt les fautes qui me regarderont , que celles qui pourront altérer l'eſtime que je ſouhaite que tout le monde ait pour vous.

Trop heureux l'homme d'Etat à qui il tombe une maîtreſſe de ce caractere !

Il a un grand mal de moins , & un grand avantage de plus. La Seigneurie de ſoi-même eſt celle qui eſt la plus néceſſaire à ceux qui occupent les grands poſtes.

Il faudroit que l'homme d'Etat fût comme le ſage des Stoïciens , ou qu'il eût le ſecret d'un fameux Miniſtre qui ſçavoit faire ſervir ſon orgueil , ſa vanité , ſa dureté , ſa cupidité , ſes vengeances ſecrettes , ſes haines particulieres & ſes intérêts privés , à la proſpérité de l'Etat ,

auquel il s'étoit, comme Céſar, incorporé, de maniere qu'il ne ſe trouvoit plus de jointure pour en faire la ſéparation. Cela eſt admirable, mais non pas imitable; car outre que ces combinaiſons heureuſes qu'une telle conduite demande, ſe retrouvent rarement; c'eſt que la probité a d'autres moyens auſſi sûrs, & plus honnêtes pour procurer le bien public.

Un Ecrivain célébre a fait ce tableau de la Cour de François Premier.

L'ambition & la galanterie étoient, dit-il, l'ame de cette Cour, & occupoient également les hommes & les femmes. Il y avoit tant d'intérêts & tant de cabales différentes, & les Dames y avoient tant de part, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, & les affaires à l'amour. Perſonne n'y étoit tranquille ni indifférent; on ne ſongeoit qu'à s'élever, qu'à plaire ou à nuire; on ne connoiſſoit ni l'ennui, ni l'oiſiveté; & tout le monde étoit occupé de plaiſirs ou d'intrigues.

Tel Général ſeroit le premier Général de ſon ſiécle, s'il faiſoit la guerre du ton dont il en parle. Les expédiens qu'il trouve ſont infaillibles ſur le tapis,

mais ne le ſont que là : ſemblables à ces machines d'une utilité démontrée, mais qui ne réuſſiſſent qu'en petit & qui ne ſont faites que pour le cabinet & la montre... C'eſt ainſi que Beſſus chez Quinte-Curce étoit toujours vainqueur d'Alexandre, dans ſes entretiens avec ſes amis, & ſur-tout à table.

Il faut qu'un homme d'Etat ſoit bien parfait, pour que les Etrangers, dont il eſt la terreur, ne puiſſent lui reprocher autre choſe que de boire beaucoup de vin, ce qui ne veut pas dire qu'il s'enyvroit ; car ils l'auroient dit ſans équivoque... C'eſt du Cardinal d'Amboiſe dont il eſt queſtion.

Un homme qui ne boit beaucoup de vin, que parce qu'il le porte bien, & que ſon tempéramment en demande beaucoup, ne manque pas plus à ſa réputation que celui qui mange beaucoup, parce qu'il lui faut beaucoup de nourriture... Ce ne ſont pas même là des vices de complexion : parce que jamais les Loix de la tempérance n'ont ſpécifié combien un homme doit boire & manger ; mais ſeulement ce qu'il peut.

C'eſt l'excès nuiſible à la raiſon ou à la ſanté qui conſtitue l'intempérance & la

gourmandiſe ; comme c'eſt la recherche trop affectée qui conſtitue le luxe & la molleſſe.

Salluſte dit en quelqu'endroit que rien n'eſt plus périlleux que de donner des conſeils aux Princes ; on riſque beaucoup moins de n'être que l'exécuteur de leurs ordres. Ils ont tant de gens à conſulter qu'il eſt preſque toujours plus sûr de laiſſer parler les plus preſſés : outre que l'avenir eſt inconnu aux meilleurs eſprits, & que quelquefois un mauvais conſeil eſt ſuivi d'un bon ſuccès. . . Il eſt auſſi arrivé aſſez ſouvent qu'un Prince s'eſt repenti d'avoir ſuivi un bon conſeil ; parce qu'il arrive des incidents qui lui perſuadent que s'il eut battu une autre route, il auroit frapé de plus grands coups. Ce caractere n'eſt pas plus celui des Rois que de tout le Genre-Humain. Car tous tant que nous ſommes, nous n'avons pas plutôt réuſſi par une voye, qu'elle nous devient ſuſpecte ; & qu'il nous tombe naturellement dans l'eſprit, que ſi nous en avions pris une autre, nous aurions fait bien davantage... Ce n'eſt jamais la bonté du Conſeil qui fait échouer l'entrepriſe ; c'eſt la mauvaiſe exécution ; ceux qu'on y employe ſont

des fautes dont on ne les auroit jamais crus capables.

Un bon conſeil eſt exactement inutile dès-lors qu'on manque de gens propres à l'exécuter. Il faut commencer avant toutes choſes à s'en pourvoir. . . Il eſt vrai auſſi que les intérêts particuliers, comme les paſſions différentes des hommes ſont ſouvent cauſe que les plus beaux ſyſtêmes de politique ne peuvent guere aller plus loin que l'admiration, ſans pouvoir que rarement parvenir à l'utilité.

Philippe II qui faiſoit ſon unique étude de l'art de regner avec hauteur, ne vouloit pas qu'un Miniſtre prit avec lui le ton de conſeiller, mais qu'il conſervât toute la ſimplicité d'un expoſant. Cet homme-là a bien fait d'être Roi, étant auſſi difficile & d'auſſi près regardant.

On rapporte du Cardinal Eſpinoſa, qu'il mourut de frayeur, parce que faiſant un peu trop le déciſif dans une certaine circonſtance avec ce Prince, il lui répondit ſéchement. *Cardenal yo ſoy el Préſident*: & d'un autre Miniſtre qu'il tomba malade & en mourut, parce que ne diſant pas à ce Prince les choſes comme elles étoient, il lui répondit d'un ton

menaçant, quoi ! vous oſez me mentir !

Voici une bonne maxime de Machiavel au Chapitre vingt-troiſieme de ſon Prince . . .

Ceux-là ſe trompent fort, dit-il, qui croyent que de prendre conſeil, c'eſt riſquer de ne pas être eſtimé prudent par ſoi-même, mais ſeulement par les lumieres d'autrui ; étant une regle générale que celui qui n'eſt pas prudent par lui-même, puiſſe jamais être bien conſeillé . . . C'eſt de la prudence de celui qui conſulte que naiſſent les bons conſeils, & non pas des bons conſeils que naît ſa prudence.

Mais il n'en ſera pas moins vrai que celui qui conſeille doit éviter ſur toutes choſes d'affecter de faire voir à ſon Maître qu'il a plus d'eſprit que lui. Cela a réuſſi à quelques-uns qui par-là ſe ſont rendus néceſſaires : mais quelques-uns ne ſont pas tous.

Tibere vouloit ſçavoir l'avis de tous les Sénateurs ; mais il ne diſoit jamais le ſien. Ce n'eſt pas en cela qu'il faiſoit mal, c'eſt en ce qu'il haïſſoit celui dont le ſentiment ſe trouvoit directement oppoſé au ſien. Il étoit encore plus difficile que Philippe II ; car il étoit dangereux de lui donner des conſeils, & de ne lui en pas donner. Quelle ſituation pour des

Sénateurs Romains, accoutumés à parler si haut !

Les Miniſtres de l'Empeteur Domitien ne craignoient rien tant que d'avoir des entretiens particuliers avec lui, parce qu'il arrivoit ſouvent qu'en ne parlant que de la pluye & du beau temps, ils devenoient criminels de Leze-Majeſté & ne tardoient guere à périr.

C'eſt Juvenal & Suetone qui le diſent, & ils repréſentent les favoris de ce Prince, toujours pâles & tremblans. Quel eſclavage plus miſérable qu'une telle faveur !

» J'ai vû beaucoup de tromperies en » ce monde, dit Comines, mais plus » ſouvent j'ai vû mal conſeiller les Prin- » ces & Seigneurs, qui peu veulent ouir » parler les gens, que non pas ceux qui » volontiers écoutent. »

» Mais, ajoute t'il, entre tous ceux que » j'ai jamais connus, le plus habile pour ſe » tirer d'un mauvais pas, étoit notre » Louis XI, le plus doux en paroles, & » qui plus travailloit à gagner un homme » qui le pouvoit ſervir, ou qui lui pou- » voit nuire ; & quant à ceux qu'il avoit » chaſſés & déboutés en temps de proſpé- » rité, il les racheteit bien cher quand il » en avoit beſoin. »

» Le Duc de Bourgogne, continue-
» t-il, faiſoit tout le contraire; il mépri-
» ſoit tout autre conſeil que le ſien pro-
» pre; & pour ce qu'il étoit terrible à
» ſon monde, aucun n'oſoit s'avancer de
» lui donner nul confort ou conſeil, mais
» le laiſſoient faire à ſon plaiſir; crai-
» gnant que ſi aucune choſe lui euſſent re-
» montrée, il ne leur en fût mal advenu. »

Voilà encore une ſituation bien incommode pour des Miniſtres!

C'eſt une politique bien ancienne parmi ceux qui occupent les places éminentes de faire le bien par eux-mêmes, & le mal par leurs Miniſtres; parce qu'ils ſont bien-aiſes, dit-on, d'avoir comme en réſerve des gens qu'ils puiſſent oppoſer en temps & lieu aux mauvais bruits & à la haine générale. Pline les appelle les victimes expiatoires du mécontentement Public.

C'étoit la politique favorite de Dioclétien.

LouisXI, dit un Hiſtorien, n'employoit le Comte de Beaujeu ſon gendre, qu'à des affaires odieuſes, parce qu'il ne l'aimoit pas, & qu'il ne ſe ſoucioit guere qu'on l'aimât. Il auroit bien pû lui répondre ce qu'un Miniſtre en pareille circonſtance, répondit un jour à ſon Maître.

Vous vous ſervez de moi comme Dieu ſe ſert du Diable ! Vous me laiſſez faire le mal aux hommes, & vous leur faites le bien en perſonne....

Si l'utile peut s'y rencontrer, on ne le diſpute pas ; mais cette ſorte d'avantage qui influe ſur la réputation, ſe trouvera rarement dans des commiſſions odieuſes. Eſt-on libre, répondra quelqu'un, de les refuſer ! Non, mais on eſt fort libre de ne pas les rechercher.

On fut charmé à la Cour d'Alexandre que ceux qui l'avoient pouſſé à faire mourir Parmenion, & qui lui avoient demandé la commiſſion de le tuer, ſe fuſſent eux-mêmes rendus dignes de mort par leurs crimes.

Henri III ne vit jamais de bon œil ceux qui lui avoient demandé la commiſſion de le défaire du Duc de Guiſe.

Tibere fut bien moins déteſté du vivant de Sejan, parce que le peuple attribuoit aux mauvais conſeils de ce Miniſtre tous les maux qu'il ſouffroit. Il ſe perſuadoit qu'il devoit être reſponſable des fautes de ſon Maître, parce qu'il s'imaginoit qu'il ne lui montroit la vérité qu'autant qu'elle avoit de rapport à ſes intérêts particuliers. Le jour de ſa diſgrace qui fut auſſi celui de ſon ſupplice, toute la Ville

de Rome ſe livra à la joie, & en fit un jour de fête ; on ouvrit tous les Temples, & on immola des victimes en action de graces. Si Tibere avoit voulu dater de ce jour, il ſe ſeroit fait adorer comme Auguſte. Mais il ne tarda pas à convaincre tout le monde que les maux publics ne viennent pas toujours des mauvais conſeils. Louis XI. en fournit encore une preuve dans notre Hiſtoire ; ſa petite Haquenée le portoit lui & tout ſon Conſeil.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les perſonnes du Miniſtere que le peuple eſt quelquefois auſſi mal prévenu ; c'eſt généralement pour tous ceux qu'il regarde, ſans autre examen, comme les ſeuls auteurs de ſon mal-aiſe.

On a vû un temps où trois ou quatre Traitans promenés dans les rues, au cul d'une charrette & enſuite piloriés, étoient pour lui d'un aſpect plus riant, que celui d'un Edit qui auroit réduit les impôts à la moitié. On étend même par de-là le tombeau, cette politique des Princes qui conſiſte à détourner la haine publique ſur d'autres objets, & on veut même qu'elle s'étende juſque ſur leurs ſucceſſeurs... On reproche à Auguſte de n'avoir inſtitué Tibere ſon héritier, qu'afin, diſoient les

diſcoureurs de ce temps-là, que les vices odieux d'un Prince dont il connoiſſoit la dépravation, donnaſſent plus de luſtre à ſon regne, & le fiſſent regretter plus long-temps & plus ſincerement.

C'eſt prêter à cet Empereur, qui ne manquoit pas de ſageſſe, des vues bien éloignées ! C'eſt en faire un grand fou, ou un bien méchant eſprit.... Si croyant l'ame immortelle, il ſe perſuadoit qu'après la deſtruction du corps, elle pouvoit encore s'intéreſſer aux affaires de ce monde, il étoit auſſi mauvais politique que mauvais philoſophe : car n'y avoit-il pas bien plus de véritable gloire pour lui à faire durer après ſa mort les bénédictions qu'on lui donnoit de ſon vivant ? Les applaudiſſemens & les acclamations des Romains aux grandes & excellentes qualités de Trajan, ne rejailliſſoient-elles pas directement ſur la ſageſſe & la bienfaiſance de Nerva qui l'avoit adopté & déclaré ſon ſucceſſeur à l'Empire ?

Si au contraire Auguſte croyoit que l'ame périt avec le corps, l'intention qu'on lui prête dans ſon Teſtament, étoit un ſymptôme infaillible de folie ou de démence, comme Hérode en donna un de rage & de fureur, lorſqu'il comman-

da en mourant qu'on égorgeât quelqu'un de chaque famille, afin du moins qu'on pleurât à ſon enterrement.... Mais quelle prodigieuſe différence de caractere entre Auguſte & Hérode ! Autant vaudroit-il dire qu'Alexandre avoit deſſein que ſes amis s'égorgeaſſent après ſa mort, lorſqu'il leur dit un moment avant que d'expirer, qu'il laiſſoit ſon Empire à celui qui en ſeroit le plus digne : c'étoit bien en quelque maniere la fameuſe pomme de diſcorde qui portoit écrit *A la plus belle.* Mais il eſt bien plus vrai-ſemblable qu'Alexandre n'avoit d'autre deſſein, ſinon que le plus juſte & le plus vaillant de ſes amis lui ſuccédât. Il n'a été que trop ordinaire aux Politiques de tous les temps de prêter leurs vues aux Princes, & leurs malignités aux Miniſtres.

On rencontreroit plus juſte, ſi, ſans aller chercher tant de raffinemens, on diſoit que l'adoption de Tibere & ſon élévation à l'Empire, ont été les ſuites naturelles de la tendreſſe d'Auguſte pour ſa femme, à laquelle il n'avoit pû jamais rien refuſer, & en même-temps une preuve du reſpect & de l'amour des Romains pour ſa mémoire : outre que Tibere, ſemblable en cela à une infinité d'autres Princes, n'a paru indigne de

regner qu'après être monté ſur le Thrône.

A l'égard de la politique des Miniſtres, nous obſerverons encore que les Princes qui approuveroient le plus celle de Machiavel, qui leur apprend à ne ſe rechercher qu'eux-mêmes excluſivement; ne l'approuveroient point du tout dans leurs Miniſtres, ni ceux-ci dans leurs Secretaires; & par une gradation de conſéquences, cette averſion deſcend du premier état juſqu'au dernier, & remonte du dernier juſqu'au premier; c'eſt ce qui prouve ſenſiblement que la politique de Machiavel eſt méchante par elle-même, & qu'elle ne convient pas plus aux Miniſtres qu'aux Rois, en ce qu'elle eſt formellement oppoſée à la juſtice, & conſéquemment au vrai honneur.

CHAPITRE XII.

De la Fortune.

QUI empêcheroit, dit un Ecrivain judicieux, que ce qu'on appelle communément la Fortune, ne fût un certain nombre de cauſes ſecondes, c'eſt-à-dire, des Génies d'une certaine eſpece, ſupérieurs aux hommes en nature, en puiſſance, en induſtrie comme en bizarrerie & en malignité, dont les uns ſe plairoient à élever ceux-ci, & les autres à déprimer & écraſer ceux-là; dont les uns s'occuperoient à affliger les honnêtes gens en les accablant d'adverſités & d'humiliations, pendant que les autres ſe divertiroient à les faire rougir, en guindant au faîte de la roue du bonheur, des gens uniquement faits pour être poſés ſur une autre? Les caprices de notre Eſpece rendent cette hypothèſe vraiſemblable . . . Pendant que nous nous divertiſſons à tuer des Hirondelles ſur le bord d'une riviere ou d'un étang, nous élevons avec ſoin des Chardonnerets, des Pinçons & des Verdiers . . . Et parmi nos animaux do-

meſtiques, il y en a toujouts quelques-uns que nous careſſons de préférence, auxquels nous donnons plus volontiers à manger, quoiqu'ils n'ayent pas plus de cette ſorte de mérite qui leur eſt propre, que les autres & quelquefois moins.

Ce caprice s'étend même juſque ſur nos ſemblables... Peut-être n'y a-t'il perſonne qui pût dire avec raiſon, pourquoi il aime plus une couleur qu'une autre. Il y en a beaucoup qui ſeroient tout auſſi embarraſſés, ſi on leur demandoit pourquoi ils chériſſent plus une certaine perſonne qu'une autre; c'eſt le goût qui décide. Or qu'eſt-ce que le goût, s'il n'eſt pas une prédétermination phyſique, c'eſt-à-dire machinale, plutôt que le choix du jugement?

Il ſemble que tôt ou tard on ſera contraint d'abandonner les principes méchaniques, ſi on ne leur aſſocie les volontés de quelques Intelligences; & franchement il n'y a point d'hypothèſe plus capable de donner raiſon des évenemens.

On parle ſur-tout des évenemens qu'on appelle caſuels, fortune, bonheur, malheur, toutes leſquelles choſes ont ſans doute leurs cauſes réglées & déterminées par des loix générales que nous ne connoiſſons pas; mais qui vraiſemblablement

ne ſont que des cauſes occaſionnelles.

Qui pourroit fournir une apparence de raiſon du goût général qui regne aujourd'hui pour le Boulevart, & qui a ſuccédé à celui des Pantins ; autre folie épidémique qu'il faut avoir vue pour la croire ?

Nous nous approchons ſans trop d'attention d'un tapis verd qui ſert de champ de bataille à deux joueurs obſtinés qui ſe diſputent la chance depuis quatre à cinq heures. Sans connoître, ſans avoir jamais vû ni l'un ni l'autre, nous nous décidons tout d'un coup plutôt pour l'un que pour l'autre... Bien plus nous aimons tellement la créature de notre goût que nous ne ſçaurions la voir perdre ſon argent ſans en reſſentir une peine ſecrette, & ſans haïr en quelque maniere ſon antagoniſte... Rendez raiſon de cela & vous pourrez dire pourquoi tout réuſſit quelquefois à un étourdi, & rien à un homme ſage...

Juvenal ne parle jamais de la Fortune que comme d'une Déeſſe maligne qui de ſon temps ſe faiſoit un jeu de pouſſer aux premieres places, des hommes qui n'étoient pas même faits pour les dernieres : des hommes qui après avoir été foſſoyeurs & curéurs de puits, étoient devenus aſſez

opulents pour donner des ſpectacles dans le cirque au Sénat & au Peuple Romain... Il en parle comme d'une divinité ironique qui alloit chercher & ramaſſer dans les cloaques & dans les foſſés de Rome des enfans expoſés, pour les introduire dans les Grandes Maiſons où il n'y en avoit point, & en faire quand ils ſeroient devenus grands, des Conſuls & des ſouverains Pontifes ſous les noms les plus fameux.

Le Poëte Lucréce dit qu'il y a dans la nature une force ſecrette qui ſe fait un jeu de briſer les ſceptres & les faiſceaux, & de fouler l'orgueil des hommes ſous ſes pieds; d'élever ceux-ci & d'abaiſſer ceux-là, de donner des tréſors aux uns & de laiſſer périr les autres dans la miſere...

L'Ecriture d'un autre côté appelle le Diable, le Prince du ſiecle, & le diſtributeur des richeſſes & des autres biens périſſables. Il dit même à Jeſus-Chriſt en le tentant, que s'il vouloit ſe proſterner à ſes pieds & l'adorer, il lui donneroit toutes ces choſes.

Saint Paul enſeigne que les eſpaces immenſes de l'air ſont peuplés de natures intelligentes, puiſſantes & ennemies de l'homme. La Théologie nous apprend

que quoique Dieu ſoit le Souverain Seigneur de toutes choſes, il n'agit pas néanmoins toujours immédiatement, mais qu'il laiſſe agir les cauſes ſecondes ou occaſionnelles, c'eſt-à-dire, les Intelligences, & qu'il fait ſervir leurs opérations aux vues de ſa Providence.

Nous voyons dans l'Hiſtoire de Job, que le Diable fut l'auteur immédiat de toutes les adverſités étranges, qui fondirent tout d'un coup & à la fois ſur cet homme juſte.

On peut faire cette obſervation ; c'eſt que dans les diſputes qu'on a quelquefois à eſſuyer avec les Epicuriens ou Athées ; quand on les pouſſe & qu'on les force de dire ſur quel principe ils ſe fondent pour nier l'exiſtence des natures intelligentes ſupérieures à la nature humaine ; ils ne fourniſſent aucuns moyens de défenſe ; ils ſe retranchent ſottement ſur la négative, & ſe croyent vainqueurs quand ils ont ſiflé l'opinion du peuple, comme ils diſent, touchant l'exiſtence des bons & des mauvais Démons. La belle machine que le Diable, s'écrient-ils en riant ! Mais ils ne veulent pas faire attention que le peuple raiſonne plus conſéquemment qu'eux, & que ce n'eſt pas en cela qu'il eſt peuple.

Oſer ſoutenir, comme ils font tous les jours, que l'Univers n'eſt rien de plus qu'un Etre collectif, c'eſt-à-dire un aſſemblage infini de différentes ſubſtances ſubordonnées les unes aux autres ; & conclure de-là qu'il ne contient point de natures qui ſurpaſſent l'homme en facultés intellectuelles, comme en puiſſance d'opérer ; c'eſt-là ce qui s'appelle raiſonner en Peuple, plutôt qu'en Sçavans & en Philoſophes... Seroit-ce la diſtribution anatomique de notre corps qui nous donneroit la prééminence dans l'Univers, & s'enſuivra-t'il de-là que toute machine naturelle qui ne ſera pas montée comme celle de l'homme, ſera néceſſairement privée d'entendement, & de cette ſcience qui explique les corps les uns par les autres, de même qu'elle parvient à connoître l'avenir par la combinaiſon des précédents & des conſéquents.

C'eſt de cette maniere, ſelon Saint Thomas, que les Demons connoiſſent l'avenir plus certainement que nous, parce que leur Intelligence a ſans comparaiſon bien plus d'étendue que la nôtre.

Celui qui reconnoît l'exiſtence ſeule néceſſaire d'un ſouverain Etre, peut du moins

moins ſuppoſer qu'il a plû au Créateur de n'attribuer l'intelligence qu'à l'eſpece humaine. Il faudra avoir recours à la révélation & à des conſéquences théologiques pour lui démontrer qu'il a encore plû à cet Agent ſouverainement libre, de créer d'autres ſubſtances penſantes, différentes de l'homme & d'une nature plus excellente.

Mais comme l'Athée ne reconnoît point de premiere cauſe intelligente & libre ; mais ſeulement une infinité de ſubſtances ; il s'enſuit de-là qu'il n'y a pas d'idées ſingulieres, ni de poſſibilités de natures ſingulieres qui n'émanent néceſſairement de ſon ſyſtême... Tout ce qu'il traite d'abſurdités ſur l'exiſtence des bons & des mauvais Demons, devient vraiſemblable, probable, évident & certain... Il ſe trouve même encore dans une ſituation plus gênante & plus triſte ; c'eſt qu'en rejettant l'exiſtence d'un ſouverain Etre, il ne lui reſte aucune certitude, ni le plus léger motif de ſécurité ; car par où les Athées ſe convaincront-ils d'aucunes vérités, ſi aucun principe de vérité n'exiſte ? Et quelles bonnes raiſons pourront-ils avoir de ne pas craindre que dans la nature, tout ne ſoit que tromperie & illuſion ? Et

s'il n'y a ni providence ni juſtice ſuprême, ne faut-il pas qu'ils conviennent que les voilà livrés au premier occupant, au plus fort ou au plus méchant, ſans avoir à qui en appeller, dèslors qu'ils n'admettent point d'Etre auquel la ſouveraineté appartienne par eſſence à l'excluſion de tout autre.

Pour peu que l'Athée ſoit conſéquent dans ſes principes, il doit naturellement conclure que s'il y a ſur la terre une infinité d'individus qui ſe haïſſent, qui s'oppriment & dont les uns maſſacrent les autres; par une ſuite de la même conſéquence, les eſpaces immenſes de l'Univers doivent être pareillement remplis d'autres individus, qui ayant plus de puiſſance & de malice que les hommes agiſſent tiranniquement ſur eux, ou ne ſe plaiſent à les élever que pour les mieux précipiter enſuite... On ne les voit pas! Donc ils n'exiſtent pas; foible motif de ſécurité! S'ils nous convainquent ſi efficacement de leur méchanceté par les effets, ſur quoi fondé s'aſſurera-t'on qu'on ne ſe trouvera jamais dans un état propre à convaincre de la réalité de leur exiſtence, ceux qui en avoient douté!

Le Poëte Lucrece a beau nier opi-

niâtrement la Providence ou la puiſſance de la fortune, & attribuer toutes choſes au mouvement néceſſaire qui ne ſe connoît pas plus lui-même, qu'il connoît ſes opérations; l'expérience le contraint de reconnoître dans le cours des évenemens une affectation particuliere de renverſer les dignités éminentes.

Et ſans ſortir même de notre ſphere pour trouver des exemples de la poſſibilité des évenemens qui nous paroiſſent les moins vrai-ſemblables, croit-on que les Mexicains, les Péruviens & les Peuples du Potoſe qui de temps immémorial s'étoient crus les ſeuls hommes de l'Univers, auroient pû ſe perſuader, il y a ſeulement cinq cens ans, qu'il exiſtoit encore d'autres hommes, dont les enfans viendroient un jour égorger les leurs, les brûler & les tuer même d'une maniere inviſible & ſeulement par le bruit, pour leur ravir une certaine terre jaune de laquelle ces ſortes d'hommes ſeroient d'autant plus avides, que par ſon moyen, ils commetroient facilement & impunément preſque tous les crimes qu'ils voudroient.

Mais on ne voit pas, replique l'Athée, ces Demons ſuppoſés directeurs de la

fortune & de ſes événemens ! Que cette raiſon eſt foible !

La préſence d'un eſprit dans un lieu déterminé, n'eſt autre que l'exercice de ſa puiſſance dans ce même lieu.

Eſt-il en droit d'établir que ce ſoit plutôt la quantité que la qualité des maſſes inhérentes aux individus penſans qui ſoit capable de leur donner la puiſſance de produire de grands effets ; mais l'expérience la plus commune doit le déſabuſer. Ignore-t'il que c'eſt cette direction intelligente appellée force médiate qui produit les plus grands effets ? Que c'eſt d'elle que naiſſent les phénomenes les plus étonnans de la malice la plus conſommée. En voici un exemple.

Une Place flanquée de baſtions & de remparts, & défendue par tous les moyens que l'Architecture Militaire ſçait employer, joint encore à tous ces avantages ceux de la poſition. Elle ſe rit des efforts de vingt à trente mille hommes, & brave le tonnerre de leur artillerie.... On commence à la croire imprenable ; on parle ſourdement de décamper.... Un extrait d'homme d'une apparence plus propre à faire rire qu'à faire peur, arrive enfin après avoir été long-temps

attendu... : Il jette en ſilence un coup d'œil ſur la Place, ſur la nature du terrein & ſur la ſituation des lieux.... Il articule quelques paroles... Auſſi-tôt il met dix mille bras en mouvement ; ſon intelligence opere ſans que ſon corps paroiſſe y entrer pour rien.... Mais à peine cette opération ſi ſimple en apparence eſt-elle achevée, que les aſſiégés avec autant de conſternation que d'étonnement, voyent ſauter leurs tours, leurs baſtions, leurs remparts... Cet extrait d'homme qu'on appelle un Ingénieur, c'eſt-à-dire, un Etre intelligent par excellence, du moins en cette partie, en remuant le bout de ſa langue, en a plus fait en un moment que les dix mille Grenadiers, qui depuis ſix mois ſe morfondoient devant la Place. Tels ſont les prodiges de la force médiate, ou ſcience des moyens qui conſiſte uniquement, comme l'expérience le démontre, à ſçavoir appliquer les ſubſtances actives aux paſſives.

Et la production des grands effets n'appartient pas toujours, du moins en ce qui paroît, à l'intelligence conſommée ; elle eſt quelquefois la propriété d'une nature qui ne tient pas un rang bien conſidérable parmi les individus animés, ſi on ne fait attention qu'à ſon volu-

me... Un Frelon gros ou environ comme une Abeille, ſuffit pour mettre en furie pluſieurs Taureaux, pour conſterner tout le troupeau, pour jetter l'allarme dans les hameaux voiſins, & forcer le Paſſant de chercher un azile.

Un inſecte à peine viſible met ſur les dents le Lion le plus redoutable; & s'il ſe fourre dans l'acouſtique de ce fier Sultan, qui d'un coup d'œil ſemble anéantir ceux qui l'approchent; il déconcertera ſon orgueilleuſe gravité, juſqu'au point de lui donner les apparences de la frénéſie, & il ſe fera un jouet de celui qui décide du ſort de quarante millions d'hommes.

Conſéquemment pourquoi l'Athée matérialiſte ou ſpinoſiſte trouvera-t'il impoſſible qu'une ſubſtance intelligente unie à un corps dix fois plus petit que celui d'un Ciron ait dans ſa nature la faculté de découvrir la mécanique intérieure du cerveau, d'en détraquer les premiers reſſorts, & de faire ſur les fibres une impreſſion conforme à la malignité de ſes vues?.. La manie, la frénéſie, la rage, les accès d'une fiévre ardente ont-ils d'autres cauſes que quelques corpuſcules étrangers mêlés dans les parties du ſang? Mais comment nos Philoſo-

phes entreprendront-ils de définir la nature de ces corpuſcules ? Comment démontreront-ils qu'ils ne ſont que ce qu'ils leur paroiſſent ? Qui leur aſſurera qu'ils ne ſont pas dirigés par une Intelligence maligne & cruelle ?

Il n'eſt pas même néceſſaire, pour nous accommoder à leurs principes, qu'il exiſte des ſubſtances ſpirituelles. Accordons au matérialiſte que l'organiſation des corps conſtitue l'intelligence ; quelle ſécurité cette ſuppoſition lui procurera-t'elle, puiſqu'il eſt forcé de convenir que les différentes manieres dont la ſubſtance étendue peut être organiſée, ſont infinies & incompréhenſibles. D'où il réſulte qu'un ſeul individu penſant, ou pluſieurs milliers, ne connoiſſent pas toutes choſes ; mais que ceux-ci en connoiſſent quelques-unes & ceux-là quelques autres, par une gradation qui échappe à nos conceptions, & qui ſe perd dans l'infini.

Ce raiſonnement ſuffira pour démontrer aux Athées, Matérialiſtes ou Spinoſiſtes ou Epicuriens, qu'ils ne gagnent rien du côté de la ſécurité à nier l'exiſtence d'une cauſe premiere, toute-puiſſante & ſouverainement intelligente, puiſque par leur ſyſtême ils ſont forcés

d'admettre une infinité de cauſes ſécondes intelligentes qui influent par leur ſcience & par leur puiſſance ſur les évenemens qu'on attribue à la fortune, laquelle n'eſt rien, ſi elle n'eſt pas intelligente.

Quelques Philoſophes du Paganiſme, quoiqu'Athées, ne laiſſoient pas d'enſeigner qu'une infinité de Natures ſupérieures nommées Demons ou Génies étoient prépoſées au gouvernement des choſes d'ici-bas, & à la conduite particuliere de chacun des hommes. Cette opinion en elle-même n'a rien que de raiſonnable, puiſque nous voyons que les hommes eux-mêmes ſont hiérarchiquement prépoſés & ſubordonnés les uns aux autres.

Quand je vois dans les Ecritures l'Ange des Perſes, celui des Grecs, celui des eaux & du feu, je vois le fondement qui peut avoir donné occaſion aux Payens de diſtribuer leurs Dieux dans les Elémens & dans les Royaumes pour y préſider : dit le Grand Boſſuet.

Mais ces Philoſophes ajoutoient, que c'étoit la puiſſance ou l'habileté de ces Génies qui décidoit de la bonne ou mauvaiſe fortune de chacun des hommes, à peu près comme dans les Jeux du Cirque,

la vigueur jointe à l'adreſſe des conducteurs faiſoit remporter la palme à leurs chevaux. Et cette opinion avilit l'homme en ce qu'elle lui ôte l'induſtrie & la liberté . . .

C'étoit le haſard qui regloit les différents emplois de ces Génies ; car quel ordre pouvoient raiſonnablement admettre des gens qui nioient un ſouverain principe de tout ordre. Ces Génies étoient néanmoins ſubordonnés les uns aux autres, non pas par une économie morale, mais ſelon la ſupériorité de leurs facultés naturelles & par une conſéquence de cette maxime du droit matériel ; c'eſt le plus fort qui doit commander.

Tel Génie trembloit devant celui qui lui étoit ſupérieur, & faiſoit enſuite trembler ſon inférieur ; à peu près comme un courtiſan de haute volée après avoir rampé devant ſon maître, fait ramper à ſon tour d'autres petites Seigneuries ſubalternes, lorſqu'il tient ſa petite Cour.

Je vous trouve grand à tous égards, diſoit un certain Philoſophe à Marc-Antoine le Triumvir ; mais pour que je vous trouve toujours grand, il ne faut pas que je vous voye avec Octave. Son

Génie déconcerte le vôtre au premier abord. Obſervons cependant qu'Antoine étoit un homme d'âge & d'expérience, & qu'Octave n'étoit encore pour ainſi dire qu'un enfant. On lit que Brutus après la derniere bataille qu'il perdit contre le Triumvirat, & qui acheva la ruine entiere de la République, apperçut ſon Génie éploré qui lui déclara en le quittant, que ſa plus grande ſatisfaction eut été de le combler de gloire, mais qu'il ne pouvoit plus réſiſter à l'aſcendant du Génie de ce même Octave qui porta depuis le nom d'Auguſte.

Les Empires, les Monarchies, les Républiques, les Villes mêmes avoient auſſi leurs Génies protecteurs; de même que les Chefs de chaque Nation, & décidoient ſouvent du ſort de la Nation en décidant de celui du Chef.

C'eſt ainſi que le Génie d'Alexandre, ſupérieur à celui de Darius a ruiné l'Empire des Perſes.

Sur les plaintes que fit Darius contre le mauvais Demon de la Perſe, en apprenant que la Reine ſon épouſe étoit morte priſonniere d'Alexandre : on lui répondit qu'il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre du mauvais Demon de la Na-

tion, puiſque ſa femme étoit morte ſans infamie, & qu'elle avoit reçu les honneurs de la ſépulture.

C'eſt ainſi que le Génie de Scipion, en triomphant de celui d'Annibal a ſoumis le Génie de Carthage à celui de Rome. Et c'eſt ainſi ſelon la même hypothèſe que les différents Génies protecteurs des Nations ayant formé une eſpece de ligue, ont enfin triomphé de celui de Rome, & ont démembré ſon Empire en autant de débris, que cette Ville orgueilleuſe & avare avoit dépouillé de Peuples.

Quelques-uns de ces mêmes Philoſophes ont encore débité que le Génie particulier de chaque homme, & même de chaque bête formoit leurs corps; de ſorte qu'il n'y avoit pas de meilleure raiſon à fournir, par exemple, de la laideur d'un viſage ou de la conformation ridicule d'un corps, ſinon que le Génie formateur avoit été traverſé ou interrompu dans ſa beſogne par un rival méchant & envieux.

Les Péripatéticiens, dont Ariſtote accuſé d'Athéiſme eſt le chef, attribuoient la formation comme la conſervation des corps aux formes ſubſtantielles ou vertus plaſtiques, leſquelles ne ſont rien,

ſi elles ne ſont pas des Intelligences.

Si les Matérialiſtes nient que ces vertus ſoient intelligentes ; qu'ils diſent à quels ſignes extérieurs on doit reconnoître l'Intelligence... Si ce n'eſt ni à l'ordre ni à l'harmonie qu'elle ſe fait connoître, ſera-ce au déſordre & à la confuſion ? C'eſt donc par haſard que nos yeux ſont ſi avantageuſement placés, ſi artiſtement économiſés, & qu'ils nous ſont d'une ſi grande utilité ! Mais eſt-ce là un raiſonnement ? Le haſard proprement dit, ni la fortune ne doivent point exiſter pour des Philoſophes.

Les Philoſophes Athées du Paganiſme qui ont compris que les Loix aveugles du mouvement ne pouvoient produire aucunes combinaiſons raiſonnées, ont compris en même-temps, que les cauſes intelligentes formatrices, devoient naturellement s'intéreſſer à la conſervation de leurs ouvrages, dans le phyſique comme dans le moral.

Or, comme ſelon l'hypothèſe, dans l'infinité de ces Génies, les uns ſont inférieurs aux autres ; comme leurs vues & leurs inclinations ſont différentes ; comme ils s'aiment & qu'ils ſe haïſſent réciproquement ; comme ils ſont envieux & jaloux les uns des autres ; com-

me ils ſont vindicatifs & fort enclins à ſe traverſer, ce qui eſt le caractere propre de l'Etre borné ; on doit trouver dans cette économie la ſolution de pluſieurs phénoménes, ſoit dans la Phyſique, ſoit dans la Politique.

Milton fait dire à Adam par Raphaël... Que dirois-tu ſi je te faiſois voir que le monde matériel & particulierement la terre, eſt en petit, l'image du monde intellectuel, & que ces deux mondes ſe reſſemblent plus qu'on ne s'imagine.

Les Politiques, par exemple, recherchent curieuſement les cauſes de la ruine des grands Empires & des hautes fortunes ; les Hiſtoriens font là-deſſus une infinité de raiſonnemens qui aboutiſſent tous à reconnoître une certaine fatalité, un certain *nec plus ultrà*, dans les choſes morales, comme dans tous les compoſés phyſiques ; mais ce n'eſt pas être Philoſophe, ni même raiſonnable que de donner pour la cauſe d'un effet intelligent, la ſtupidité du haſard, ou celle de la matiere.

Mais ſans les renvoyer à la Révélation que quelques-uns nient, que d'autres révoquent en doute, & que la plûpart traitent de fable, pour ſe raſſurer ; ſans les renvoyer enfin à la doctrine conſtan-

te de l'Ecriture qui leur apprendroit que le ſouverain Etre laiſſe ſouvent agir les cauſes ſecondes dans toute l'étendue de leur puiſſance naturelle, & qu'il fait ſervir leur malignité à la juſtice & à la ſageſſe de ſes vues ; c'eſt que par des conſéquences infaillibles, il réſulte même de leurs principes, que les Empires, les Monarchies & toutes les Principautés ſublunaires, ne ſont que les ſignes extérieurs d'autres dominations plus relevées, leſquelles donnent le branle aux choſes d'ici-bas, & leur font éprouver un ſort conforme à celui que ces dominations inviſibles, mais bien ſenſibles, éprouvent elles-mêmes.

Le P. Mallebranche, celui de tous les Cartéſiens qui a le plus fait valoir les volontés ſimples & générales de Dieu, inſinue très-clairement en divers endroits de ſes Livres, qu'il y a un très-grand nombre de cauſes occaſionnelles que nous ne connoiſſons pas. Or ces cauſes occaſionnelles ne ſont autres que les volontés & les deſirs de certaines Intelligences. Il en faut admettre par-tout où les Loix générales de la communication du mouvement ne ſont pas capables de produire certains effets.

Voilà, par exemple, à raiſonner con-

ſéquemment ſelon l'hypothèſe, pourquoi l'Empire Romain après s'être élevé à une puiſſance énorme par l'aſſiſtance continuelle d'un ou de pluſieurs Génies protecteurs, a ſuccombé enfin miſérablement ſous la faction de génies contraires, leſquels après avoir inutilement tenté pendant pluſieurs ſiecles d'ébranler ce coloſſe, ont enfin ſçu profiter d'une conjoncture favorable, & pour le renverſer & le réduire en poudre, ſe ſont d'abord ſervi efficacement de la molleſſe des Romains, & enſuite des armes des Goths, des Viſigoths, des Huns, des Vandales, des Alains, des Hérules, des Lombards, des Saraſins, & autres Sauvages qui n'ont laiſſé à cette fiere Capitale du monde entier que le cadavre & le nom.

Les Perſes & les Iſraëlites ignoroient ce que leurs Anges tutelaires entreprenoient pour eux; & cependant les combats livrés, & les victoires remportées par ces Intelligences céleſtes en faveur des peuples qu'ils protégeoient, n'en étoient ni moins importantes, ni moins réelles.

Et pour ce qui regarde la ruine particuliere des plus hautes fortunes; voilà, par exemple, pourquoi la dangereuſe

amitié de Tibere après avoir prodigué à Séjan les honneurs qui n'étoient dûs qu'à la maiſon d'Auguſte, s'eſt changée tout-à-coup en une haine ſi enragée, que ſans aucune forme de juſtice, ce malheureux favori après avoir été ignominieuſement traîné dans les rues de Rome, fut précipité & noyé dans le Tibre.

Ce qu'il y a de ſingulier & d'exactement conforme au ſyſtême, c'eſt que Juvenal attribue ſa chûte à Nurcie, Déeſſe protectrice de la Toſcane d'où étoit Sejan, & qui ne voulut pas le favoriſer aſſez pour l'élever à l'Empire, ou qui ne put réſiſter à la faction de genies contraires qui avoient pris à tâche de débuſquer ce favori.

Voilà encore, entre des milliers d'autres exemples qu'on pourroit citer, pourquoi Béliſaire, le rempart de l'Empire moderne, ſur le plus léger ſoupçon fut privé de la vue, & réduit à la mendicité par celui-là même auquel il avoit remis deux fois la couronne ſur la tête.

Paſſons à ce qui concerne les beſoins de l'humanité les plus indiſpenſables, & nous y découvrirons les mêmes ſources de malignité & d'envie.

Un Genie bienfaiſant, par exemple, & ami de l'humanité, fait briller les

apparences consolantes de la plus riche moisson ; un Génie envieux & ennemi de l'homme ou jaloux de son confrere, fait souffler à propos un vent du Nord, & détruit en un seul jour les progrès heureux d'une espace de six mois.... Si ce moyen lui manque, ce même Demon, d'une malice inépuisable en ressources, sçait quelquefois par un monopole infâme, donner à la récolte la plus abondante, les suites déplorables de la stérilité la plus funeste.

Ce seront encore des Génies de cette espece, qui par le ministere des vents rassemblent de toutes parts, comme autant de recrues un nombre infini de petits nuages, pour en former un corps de bataille propre à abîmer une Province ; ce sont eux qui pétrissent la foudre, qui y mêlent la terreur, la désolation & la mort ; ce sont eux qui déchirent le sein de la nuée pour ouvrir une route à ce feu destructeur ; & enfin ce sont eux qui le dirigent, qui le devancent & qui lui marquent où il doit frapper.... Quels désastres affreux ne causeroient-ils pas, si le plus souvent ils n'étoient traversés dans leurs projets homicides, par des Génies plus compatissans & plus humains !

Outre les Démons qui préſident aux évenemens généraux & d'éclat, il en eſt d'autres qui ſont pour le détail, c'eſt-à-dire, qui dirigent les petits évenemens particuliers, & les déſaſtres domeſtiques. Ce ſont apparemment ceux-là qui, comme dit Rabelais, ne font que grêler les choux & le perſil d'un jardin.

Un Génie gracieux, par exemple, prend plaiſir depuis pluſieurs années à élever, par les mains d'un homme, une plante précieuſe & rare dans un endroit ſecret... La culture la plus exacte lui a enfin donné toute la vigueur néceſſaire pour produire ſes richeſſes au dehors; elle les étale comme en riant & comme en marquant une ſorte de reconnoiſſance des ſoins qu'on a pris d'elle..... La deſtination de ſes fruits auſſi délicieux pour le goût, que rares pour la beauté eſt déja faite; elle eſt même des plus glorieuſes.... Mais hélas! Eſpérances des hommes! Un Génie mal intentionné, par un hazard unique que ſa méchanceté fait naître, conduit dans ce lieu ſecret un Ecolier ou une Chévre.. Voilà cet arbre chéri moiſſonné ſans reſſource & avant la ſaiſon... Ses rameaux naiſſans ſon briſés, & ſes fleurs expirent ſous l'ongle ou ſous la dent.

Les mêmes inconvéniens, par comparaiſon, ſe retrouvent dans la ſociété civile. Une enfant d'autant plus chère, qu'elle eſt unique, & qu'elle eſt ornée de toutes les graces, croît & s'embellit chaque jour; on ne peut la voir ſans ſe récrier d'admiration, & ſans former des vœux pour elle..... Par les attentions continuelles de ſon Génie protecteur, la voilà enfin parvenue comme à l'apogée de ſes charmes.... Tout le monde lui deſtine un demi-dieu; mais par la malignité d'un Génie envieux, ou elle meurt dans ſon premier printemps, & emporte les regrets de tous ceux qui l'avoient vue; ou ce qui eſt encore pis, un vil motif d'intérêt l'immole à la brutalité d'un Cyclope, qui, comme dit la Bruyere, ſe fait encore prier dans ſa cinquante-ſixieme année pour en faire ſa femme.

Il peut encore arriver qu'un de ces Génies, protecteurs du beau ſexe, prenne comme à tâche de raſſembler dans une femme, les perfections les plus brillantes, & mette toute ſon induſtrie à la faire triompher de ſes rivales; pendant qu'un autre Démon auſſi puiſſant, mais jaloux de ſon confrere, mettra de ſon côté tout en uſage, pour diminuer ſon éclat; tantôt en lui ſuſcitant malicieuſe-

ment une rivale, qui avec quelques années de moins, aura encore le redoutable avantage de la nouveauté ; tantôt en faiſant pleuvoir ſur les roſes & les lis de ſon teint, un de ces fléaux qui en éclipſant la beauté, font tomber ſon empire avec elle.

Pluſieurs grands Docteurs ont enſeigné que les ſubſtances intellectuelles, ſupérieures à la nature humaine, ſont capables de concevoir de la paſſion, ou une averſion particuliere pour les femmes *(a)*.

On peut trouver dans cette opinion le dénouement d'une infinité d'aventures.

C'eſt ainſi, comme dit Juvenal, qu'un voiſin puiſſant & envieux n'ayant pu réuſſir à s'approprier un champ enclavé dans ſes terres, le fait gâter, perdre & détruire régulierement chaque année, & par cette noirceur, force un pauvre Propriétaire de le lui abandonner à vil prix.

Si nous voulons rapporter des exemples de la malice homicide de ces Génies envieux du bonheur général des humains, nous ne ſerons embarraſſés que du choix. Ce ſont eux qui ont enlevé à la fleur de

---

(*a*) D. Auguſt. de civit. de cap. 23. Lib. 15.

leur âge, les Titus, les Germanicus, les Marcellus. C'eſt ſurtout le trépas prématuré de ce dernier, qui tira de Virgile cette plainte ſi éloquente & ſi amere, puiſqu'elle accuſe d'envie & de jalouſie les Dieux, c'eſt-à-dire, certains Démons ennemis du Nom Romain.

Les Macédoniens ne pouvoient pardonner aux Dieux la mort d'Alexandre.

Il y a, dit Quintilien, une certaine Envie dans les Cauſes ſupérieures qui ſe plaît à ruiner toutes nos eſpérances; afin que le bonheur de l'homme ne s'étende pas plus loin que les bornes étroites qui lui ont été preſcrites... Et tout de ſuite il accuſe les Dieux de lui avoir enlevé toute ſa famille....

Les Payens n'en ſçavoient pas davantage, en donnant la divinité aux Démons.

Ce ſeront encore à coup-ſûr ces mêmes Démons ennemis du repos & du bonheur de l'humanité, qui pour en procurer s'ils pouvoient l'entiere deſtruction, ont fait naître l'orgueil & l'avarice qui arment les peuples d'un même continent, & ſouvent d'un même pays les uns contre les autres pour s'entre-maſſacrer avec plus d'acharnement & de fureur, que ne pourroient faire des ani-

maux cruels & d'une eſpece différente.

Ce ſont eux qui mettent aux priſes deux forcenés, qui après avoir été amis le matin s'égorgent le ſoir pour une parole, pour un geſte, pour une idée qu'ils appellent honneur, & qui n'en eſt pas même le fantôme.

Ce ſeront encore ces mêmes Génies mal-faiſans, qui ſe gliſſent furtivement dans les cabinets des Politiques ambitieux, pour y ſouffler l'eſprit de révolte, de ruine, de trouble & de diviſion. Ce ſont eux qui voltigent autour des tables des joueurs, pour animer celui-ci à ſa perte, par un dépit plein d'avarice & d'orgueil, & inſpirer à celui-là le déſeſpoir, la rage & le meurtre, par l'air triomphant & inſultant du rival qui le réduit à la mendicité . . . Ce ſont enfin ces eſprits de malice qui ſe divertiſſent ſingulierement à donner de l'occupation aux Onirocritiques par les ſonges bizarres & malins qu'ils envoyent aux pauvres Mortels ; donnant des monceaux d'or à tel malheureux qui ſe retrouve à ſon réveil, chargé de dettes & ſans un ſou ; & guindant au faîte des honneurs cet autre ambitieux, à la veille d'une diſgrace auſſi éclatante qu'humiliante.

Les Epicuriens ou Athées ont beau

s'en défendre ; leur ſyſtême rend croyables toutes les folies & toutes les infamies que les Poëtes payens racontent de leurs Dieux, & rend vraiſemblables toutes les horreurs exercées par eux ſur les hommes dans l'Iliade & l'Eneïde, c'eſt-à-dire, qu'il réſulte de leur économie ſyſtématique que toutes ces choſes ont pû s'exécuter d'une maniere qui, pour avoir été inviſible aux hommes, ne leur en a pas pas été moins ſenſible. Et par-là ils juſtifient la ſuperſtition des Payens qui offroient des ſacrifices de toute eſpece, & honoroient par des cultes bizarres & ſouvent barbares des Divinités qui l'étoient encore plus..... Parce qu'il eſt naturel d'inférer que des Etres bornés & conſéquemment imparfaits, peuvent fort bien comme l'homme ſottement orgueilleux prendre beaucoup de plaiſir à ſe faire adorer & craindre, & qu'étant encore plus vicieux que l'homme, ils peuvent être fort ſuſceptibles de ſe laiſſer gagner par des offrandes & des ſacrifices de goût ; ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre par le Rubricaire du Paganiſme, où on voit qu'il y avoit tels de ces Dieux ſi délicats, qu'il ne leur falloit pas moins que des victimes humaines choiſies dans l'élite des deux ſexes ; pen-

dant que d'autres ſe contentoient d'un Bouc, d'un vieux Coq oú d'un Oiſon.

Ils ne regnent plus immédiatement aujourd'hui comme autrefois, mais ils regnent toujours par les paſſions qui ſont exactement les mêmes ; & les ſacrifices qu'on leur offre, quoique différents, valent bien les anciens.

Quand les Athées ont nié l'exiſtence de Dieu, ils croyent que tout eſt dit : quand ils ont décidé ſans autre explication, que la fortune n'eſt autre que le hazard, ils croyent qu'il n'y a point de replique. Voilà pourtant les conſéquences qui émanent de leurs principes. Elles ne différent de ce qu'enſeigne la ſaine Doctrine, qu'en ce qu'elles admettent l'économie inſoutenable de l'anarchie dans le gouvernement de l'Univers, au lieu que la ſaine morale démontre l'exiſtence ſeule néceſſaire d'un ſouverain Etre qui preſcrit des bornes à la malignité des cauſes ſecondes, qui la fait ſervir à ſes deſſeins, & qui ne lui accorde pas une telle efficacité, qu'elle puiſſe forcer la volonté de l'homme, & rendre ſon induſtrie entierement inutile.

Dites de la fortune tout le mal que vous voudrez ; dites qu'elle eſt injuſte, volage, capricieuſe... Vous admettez par-là

par-là néceſſairement un Principe diſtinct des atômes, doué de volonté & de direction, & qui ſe mêle de nos affaires.

Si la ſageſſe de l'homme ne peut tout, elle peut du moins beaucoup, & cette vérité eſt appuyée ſur une infinité de preuves de fait. Cicéron diſoit à Céſar qu'il ne devoit rien à la fortune, mais que ſon bonheur étoit le fruit de ſes réflexions, de ſon activité, & de la juſteſſe avec laquelle il prenoit ſes meſures.

Mais Céſar ſçavoit mieux que lui ce qu'il devoit à la fortune, & ſentoit que s'il ne lui devoit pas tout, il lui devoit du moins beaucoup.

L'argument qu'un ſçavant Auteur employe pour prouver que la fortune ne doit point ſe rapporter à Dieu dans certains évenemens; c'eſt que Dieu eſt juſte & ſage, & que la Fortune eſt injuſte, bizarre & inſenſée.

Mais il ne ſçait ce qu'il dit, quand il décide qu'elle n'eſt autre qu'un certain élancement naturel privé de raiſon.

C'eſt donner une explication plus obſcure que la choſe.

Pourroit-on bien faire croire à quelqu'un de ſenſé, qu'une infinité d'évene-

mens dans la politique & dans la ſociété, ne ſont qu'une ſuite des Loix générales de la communication des mouvemens, ou les opérations d'un inſtinct qui n'a point de nom, ni d'exiſtence décidée ?

Si la Fortune aime mieux les jeunes gens que les vieillards, ce n'eſt pas dans le ſens des femmes, & il eſt au moins douteux qu'elle aime mieux ceux-là que ceux-ci. L'exemple de Céſar qui n'étoit plus jeune quand il fit la conquête de l'Univers, & les exemples de pluſieurs autres grands hommes, empêchent que cette maxime tant rebattue ne ſoit vraie.

C'eſt une ſaillie qui fut dite à l'Empereur Charles-Quint au ſiége de Metz, qu'il fut obligé de lever honteuſement, non pas tant à cauſe qu'il étoit déja vieux, que parce que la Ville fut bravement & vigoureuſement défendue.

L'alluſion eſt fauſſe en ce que la fortune peut bien être une capricieuſe ; mais non pas une coureuſe.

On ne veut rien dire vraiſemblablement par-là, ſinon que la jeuneſſe ayant plus d'activité, plus de hardieſſe & plus de force de tempérammment, elle réuſſit

par une conſéquence naturelle plus ſouvent dans ſes entrepriſes, que la vieilleſſe qui n'aime que l'ombre & le repos, & qui connoît à ſes dépens combien les plus brillans ſuccès ne valent pas toujours ce qu'ils coûtent . . .

Mais une choſe qu'il faut obſerver, c'eſt que quand un vieillard mûri par les adverſités, & endoctriné par une longue expérience, n'a pour antagoniſte qu'un jeune homme plein de confiance & de témérité, la maxime ſe trouve preſque toujours en défaut.

Tout le parti de Catilina étoit compoſé de jeunes gens, & celui de la République de vieillards. Ce ſont pourtant les vieux Renards qui ont étranglé les jeunes Lions.

La vieilleſſe de Fabius a étouffé la jeuneſſe d'Annibal, comme un feu qu'on accable ſous des monceaux de cendre. Il auroit bien mieux aimé que les Romains euſſent continué de lui envoyer de jeunes Généraux . . . . . Ce vieux Temporiſeur lui fit perdre toute contenance, & ſes campagnes ne firent qu'aller de mal en pis, juſqu'à ce qu'enfin il fut obligé de lâcher priſe . . . Il ne faut pas, diſoit Philippe II Roi d'Eſpagne que le jeu-

ne Renard ſe joue au vieux Lion. Ulyſſe n'étoit ni auſſi jeune, ni auſſi furieux qu'Achille ; mais il auroit plutôt pris la Ville de Troyes que lui.

Et ſans ſon induſtrie les Grecs auroient bien pû s'en retourner comme ils étoient venus.

La Fortune en pluſieurs circonſtances, ſemble prendre plaiſir à favoriſer la témérité ; mais il y en a auſſi pluſieurs où elle ſemble avoir honte de manquer à la juſtice & à la capacité. Elle a cela de particulier qu'on ne ſçauroit mieux faire l'éloge de ſon pouvoir qu'en la maudiſſant ; & c'eſt ſe mettre au-deſſous d'elle que de s'en plaindre ou de s'en louer.

Ses extrêmes faveurs ne ſont pas deſirables ; & c'eux qu'elle oublie ne ſont pas ſi à plaindre qu'on ſe l'imagine, & qu'ils ſe l'imaginent peut-être eux-mêmes : un peu de lecture leur apprendra pourquoi ; & un peu d'attention ſur-tout ce qui ſe paſſe, achevera de les convaincre.

Un fameux Général prêt de livrer bataille dans des circonſtances favorables, & après des meſures bien priſes, diſoit, qu'il étoit ſûr de vaincre, pourvu que le Ciel ſe tînt neutre & laiſſât faire les combattans.

Cette ſaillie eſt cavaliere, mais beaucoup moins que celle de Boileau dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, où il dit en beaux vers, que le Deſtin n'oſeroit regarder Louis XIV en face. Il auroit mieux fait de mettre la fortune; mais ſon vers n'auroit pas été ſi majeſtueux : & voilà pourquoi Plutarque recommande bien fort à ceux qui liſent les Poëtes, de rectifier les paſſages où les Dieux ſont traités cavalierement . . . Mais il donnoit dans un autre travers, en ce qu'il vouloit que l'adverſité & la proſpérité fuſſent la ſuite naturelle de notre ſageſſe ou de notre imprudence; pendant que mille preuves de fait auroient dû le convaincre, qu'il y a dans la vie humaine un bonheur & un malheur indépendamment de l'imprudence ou de la ſageſſe. . . . . Son opinion ne quadre pas avec cette fiere réponſe de Cethegus à Catilina : il faut agir & ne pas laiſſer le loiſir aux Dieux de croiſer nos deſſeins.

Il y en a d'autres au contraire qui ne redoutent rien moins que la puiſſance du Ciel dans leurs entrepriſes. Ils ne craignent que d'être traverſés par leurs ſemblables; & quand ils ont pris de bonnes meſures de ce côté-là, ils ſont bien aſſu-

rés de réuſſir & de l'emporter, *diſpetto di Dio*, comme diſoit le Pape Jules II.

C'eſt un préjugé bien trivial, que de ſuppoſer du mérite & de l'eſprit à tous ceux qui réuſſiſſent; & il y en a un autre qui n'eſt pas moins ridicule; c'eſt d'ôter même le ſens commun à tous ceux qui ne réuſſiſſent pas.

L'un & l'autre peuvent être vrais, l'un & l'autre peuvent être faux; mais c'eſt être peuple que de décider ſans preuves.

Quel ſi grand préſent la Fortune a-t'elle fait à Alexandre, à Marius, à Pompée, à Céſar, à Annibal, & à tant d'autres Héros anciens & modernes! Peut-on dire qu'ils ayent réuſſi? A quoi? A périr malheureuſement. En vérité étoit-il bien néceſſaire qu'Alexandre ſe donnât tant de peine pour mourir empoiſonné dans le printemps de ſon âge? Annibal pour s'empoiſonner lui-même; Marius pour mourir dans la derniere miſere; Pompée, pour périr de la main d'un Eſclave; & Céſar par celle de gens à qui il avoit conſervé la vie, & qui étoient comblés de ſes bienfaits?

Ils n'ont agi, répondra-t'on, que parce que la Fortune leur a caché la

fin qui les attendoit ; & c'eſt là juſtement ſa malice !

Nous ne préſentons ici la Fortune que comme une cauſe ſeconde.

D'ailleurs elle connoît bien les hommes ; c'eſt en vain qu'on s'efforceroit de leur perſuader que de ſi beaux commencemens puiſſent avoir une mauvaiſe fin.

Que doit-on penſer de cette Force inconnue qui briſe ainſi les Dieux de la terre ? Que doit-on penſer des Dieux de la terre qui ſont ainſi briſés ?

Un Auteur Eſpagnol nous peint la Fortune dans le goût de Calot... Il la compare au ſinge qui ne ſe donne tant de peine pour porter un chat au faîte d'un bâtiment, qu'afin de ſe donner le cruel & malin plaiſir de le jetter du haut en bas.

Les biens de cette vie ont moins de réalité que les maux. Ceux-ci pour l'ordinaire ſont beaucoup plus décidés que les biens. Le ſentiment vif du plaiſir ne dure pas ; il s'émouſſe promptement, & eſt ſouvent ſuivi de l'indifférence ; ainſi nous acquérons avec mille peines ce que nous poſſédons avec une joye médiocre.

Il a fait ſa fortune ! Il fera ſa fortune ! C'eſt un homme de fortune ! Ce ſont des gens de fortune ! Que veut faire entendre le Peuple par-là ? Veut-il donner une idée des talens de ceux qui ſont parvenus à de grandes richeſſes ? ſi c'eſt-là ſa penſée, il a raiſon de dire qu'ils ont fait leur fortune. Mais il dit la même choſe en parlant d'un Idiot qui ne s'eſt donné d'autres ſoins pour acquérir de grandes richeſſes, que de puiſer à diſcrétion dans le coffre qu'on lui a préſenté.

Il faudroit donc, en parlant d'un homme d'eſprit, dire qu'il a fait ſa fortune ; & en parlant d'un ſot, dire que la fortune l'a fait.

Les Stoïciens, après avoir admis une cauſe premiere infiniment ſage, admettoient une cauſe ſeconde imprudente & bifarre. Ils l'appelloient fortune, c'eſt-à-dire, amie de ceux qui font leurs affaires fortuitement, ſans prudence ni raiſon.

Notre Langue eſt remplie d'une infinité d'équivoques qui jettent du louche, non ſeulement ſur les diſcours, mais encore ſur les actions & ſur les perſonnes. N'appellerons-nous jamais les

choſes par leurs noms ; diſoit Caton ?

Il taxoit par-là les mêmes vices qui ſont en regne parmi nous, & auxquels comme aujourd'hui on donnoit des noms fort doux.

CHAPITRE XIII.

De la Faveur.

LA Faveur eſt un des principaux attributs de la Fortune ; il n'en a qu'un au-deſſus de lui ; mais comme il n'eſt donné qu'à peu de mortels d'atteindre à celui-là ; celui-ci étant à la portée du plus grand nombre, eſt auſſi le plus déſiré comme le plus envié.

La premiere choſe que nous critiquons dans ceux qui ſont parvenus à la faveur, lorſqu'ils ne nous ſont bons à rien ; c'eſt leur naiſſance ; quand nous ne pouvons trouver rien à reprendre dans leur habileté ou dans leur mérite pour les places, ils ſont toujours alors au moins d'une extraction aſſez médiocre.

Mais font-ils rejaillir ſur nous quelques gouttes de leur bonne fortune ; ils doivent deſcendre, s'ils n'en deſcendent pas, des Maiſons les plus illuſtres.

On a eſſayé de donner une extraction royale à tel favori qui auroit eû aſſez de peine à prouver qu'il étoit Gentil-Homme.

Les Rois, dit un ancien, étant les images de Dieu ſur la terre, ils ont en cette qualité le droit & la puiſſance de créer, c'eſt-à-dire, de tirer du néant.

La premiere choſe que font ceux qui ne réuſſiſſent pas à parvenir, quoiqu'ils s'y ſoient pris par les détours les plus obliques; c'eſt de ſe retrancher ſur les ſentimens d'une probité trop délicate.. C'eſt-là toujours, ſi on veut les en croire, ce qui les a empêchés de réuſſir... Cela ſuppoſe, ou ſemble du moins ſuppoſer que le Prince dont ils ont recherché la faveur, étoit dénué de juſtice ou de diſcernement.

Nous ſuppoſons toujours que ceux qui ſont parvenus à la faveur, ou à de grandes richeſſes, ont manqué de probité. Nous pouvons rencontrer juſte; mais c'eſt moins le vrai que nous cherchons, qu'un prétexte pour dédommager honnêtement notre envie & notre jalouſie; la preuve en réſulte, puiſque nous attribuons volontiers le mauvais ſuccès de ceux qui ne parviennent pas, au défaut de probité & de bonne conduite... S'il s'étoit gouverné ainſi; s'il avoit fait cela; s'il ne s'étoit pas fait connoître trop tôt... Voilà ce qu'on dit de ceux qui ne parviennent pas.

S'il n'avoit pas employé tels & tels moyens ; s'il ne s'étoit pas prêté à certaines choſes ; s'il ne s'étoit pas relâché ſur d'autres... Voilà ce qu'on dit de ceux qui parviennent.

Comment faut-il faire ? Laiſſer parler & ſe tenir ferme à l'honneur : mais pour cela il faut en avoir. Si on n'en a point, que riſque-t'on encore de laiſſer parler ; puiſqu'une place honorable ne manque jamais de donner celui que l'on n'avoit pas, en faiſant même perdre celui qu'on avoit ?

Un homme élevé à la Principauté par une faction, ſe voyant blâmé des Grands à cauſe de l'indignité d'un ſujet auquel il avoit accordé toute ſa faveur, il leur répondit... Quelle vertu, quelle nobleſſe, quels talents, quel honneur avez-vous trouvés en moi pour m'élever à la premiere place ?

Quelqu'un a comparé la faveur à une Naſſe où les hommes ambitieux, avides & intéreſſés viennent ſe prendre comme le poiſſon. Quelques-uns s'y ruinent & n'y attrapent rien ; mais ils s'en retournent, ſinon comme ils ſont venus, du moins par où ils ſont venus.

Ceux qu'on regarde comme les plus chanceux n'y attrapent ſouvent que

quelques honneurs chimériques qu'ils payent de leur liberté, & que la premiere diſgrace leur fait reſtituer.

Il n'y a perſonne qui ait tant d'eſprit, qu'il puiſſe d'abord s'avancer, s'il n'a la matiere, l'occaſion & le prôneur.

C'eſt Pline le neveu qui dit cela.

Celui qui a ces trois choſes ſe paſſera plutôt d'eſprit que l'homme d'eſprit ne ſe paſſera de ces trois choſes.

Cet original qui ne demanda pour toute grace à un Miniſtre tout-puiſſant, que de lui fraper familierement ſur l'épaule au milieu de ſon audience, n'étoit pas mal-adroit. Par un expédient auſſi ſimple il ſçut réunir tout d'un coup en un ſeul, les trois points dont nous venons de parler. La journée ne ſe paſſa pas ſans que les plus apparents vinſſent lui demander l'honneur de ſon amitié & lui ouvrir leurs bourſes.

Le Dizain de Marguerite de Valois opéra le même effet pour Clément Marot envers ſes créanciers, auxquels il le montra en leur diſant....

La ſœur du Roi a pour moi fait ce Dit.
Lors eux cuidans que fuſſe en grand crédit,
M'ont appellé *Monſieur* à cri & cor,
Et m'a valu cet écrit autant d'or;

Car promit-on non-ſeulement d'attendre,
Mais d'en prêter, foi de Marchand encor ;
Et j'ai promis, foi de Clément, d'en prendre.

Ces ſtratagêmes ne réuſſiſſent jamais qu'une fois ; & ſouvent il n'en faut pas davantage ; de nouveaux réuſſiroient peut-être ; mais il faut les imaginer, & les rendre propres au caractere de celui contre qui on veut les employer.

Il étoit facile autrefois, dit Juvenal, d'en impoſer aux longues barbes ; mais il il y a ſi long-temps qu'on n'en porte plus !

La faveur, dit l'Hiſtorien Romain, n'a lieu que dans la Monarchie, parce qu'il n'y a qu'un Monarque qui puiſſe élever un ſujet par le ſeul motif de ſon bon plaiſir. Il n'y a que lui à qui il ſoit libre de pardonner ou de condamner, d'honorer par des diſtinctions celui qui lui eſt agréable, & d'éloigner celui qui lui déplaît. Le Gouvernement Républicain eſt tenu de faire obſerver la Loi à toute rigueur ; perſonne n'eſt en droit d'y apporter de l'adouciſſement ; & il eſt périlleux parmi tant de foibleſſes auxquelles l'humanité eſt ſujette de n'avoir pour appui que la ſeule conduite.

Ceux qui diſent que les Princes n'aiment rien, ſe trompent ou ne s'expli-

quent pas ; c'eſt ignorer l'Hiſtoire que d'avancer une telle propoſition. . . Ceux qui croyent penſer plus finement, diſent qu'il faudroit qu'un Prince fût comme le ſage des Stoïciens, ſans attache & ſans haine.

Cela ne ſignifie rien, ou cela ne veut rien dire, ſinon qu'il faudroit qu'un Souverain fût, ou plus, ou moins qu'un homme. Le premier eſt impoſſible ; l'autre n'eſt pas à déſirer.

Le cœur trop tendre & trop bon, c'eſt-à-dire trop crédule & trop facile peut faire du tort ; le cœur trop dur & inſenſible en peut faire davantage. . . . Mais le premier vaut mieux que l'autre. Il y a beaucoup plus à eſpérer d'un cœur trop ſenſible, que d'un cœur cruel & inhumain. Il ne faut que de l'attention pour retrancher ; & on eſt preſque toujours sûr de réuſſir ; mais c'eſt un travail pénible & ſouvent inutile que de mettre où il n'y a rien. Le fond du caractere n'eſt pas toujours diſpoſé à recevoir & à faire germer les ſemences des vertus que les conſeils & les préceptes y jettent. Auroit-il été bien aiſé de faire un Prince juſte d'un Tibere ou d'un Domitien ?

Que l'on y prenne garde ; ce ne fut jamais la bonté qui fut nuiſible aux Princes ; ce n'eſt que le mauvais emploi de cette vertu... Entre mille Princes qu'on trouve dans les Archives dumon de, renverſés de leurs Thrones ; on en trouvera plus de la moitié de méchans... Or ne vaut-il pas mieux, & n'eſt-il pas plus glorieux de ſuccomber par la clémence que par la cruauté ?

On dit qu'il ne faut qu'un *je ne ſçais quoi* pour plaire aux Princes. Lorſque quelqu'un en aura donné la définition, ce ne ſera plus *un je ne ſçais quoi* .... Mais on ne pourra y parvenir qu'en définiſſant en même-temps les caracteres différents de tous les Princes & de tous ceux qui les approchent.

On lit quelque part que Mahomet II donna un Royaume à l'un de ſes Jardiniers, parce qu'il lui avoit vu planter un choux de bonne grace.

Qui auroit pû deviner un pareil *je ne ſçais quoi* ?

On cherche toujours du mérite dans les favoris, & on s'indigne quand on n'y en trouve point. Mais ce n'eſt pas raiſonner ; l'avancement d'une perſonne de mérite n'eſt pas tant une faveur qu'une juſtice.

La faveur généralement parlant ne ſuppoſe pas le mérite ; mais tant s'en faut qu'elle l'exclue.

L'eſprit de l'homme eſt ſi mal tourné qu'il n'a tenu regiſtre que des favoris indignes, comme s'il n'y en avoit point d'autres.

Ainſi, par exemple, le Patriarche Joſeph n'étoit point le favori de Pharaon Roi d'Egypte ; mais un homme à qui il avoit les obligations les plus eſſentielles ; & la protection qu'il accorda à ſa famille fut moins un bienfait qu'une reconnoiſſance.

Il y a long-temps que les Grands ſont accuſés en général de ne pas choiſir volontiers les gens du meilleur jugement, & de la plus exacte probité pour leurs confidents ; & par-là on a voulu donner à entendre, ou qu'ils n'ont pas de belles choſes à confier, ou qu'ils auroient peur qu'un homme ſage ne remarquât leurs défauts de trop près.

Un très-grand Prince, mais non pas ſans défauts, choiſiſſoit des Favoris qui n'en avoient point. Il les aimoit & les craignoit. Il les conſultoit ſur toutes choſes & en toutes circonſtances, excepté lorſqu'il vouloit ſatisfaire certaine paſſion. C'étoit bien la plus grande mar-

que d'eſtime qu'il pût leur donner que de ne pas leur faire cettte confidence ; mais cela les embarraſſoit beaucoup ; il prenoit leur ſilence pour un reproche de ſes foibleſſes, quand ils ne lui en parloient pas ; & il n'auroit pas trouvé bon qu'ils lui en euſſent parlé les premiers. Mais ils avoient cet avantage, que ſouvent il les prévénoit ; & pour lors ils parloient.

La confidence de Domitien étoit bien différente ; ce n'étoit pas tant une faveur qu'un piége ; car il haïſſoit non-ſeulement ceux qui diſoient ſon ſecret, mais encore ceux qui le ſçavoient.

Un ſecreto os un peligre, dit le proverbe Eſpagnol. Demandons tout aux Rois excepté leur ſecret.

L'un des plus grands ſens que puiſſe montrer un Seigneur, dit Comines, c'eſt d'approcher de lui gens prudents & de bon conſeil ; car il ſera jugé de la nature de ceux qu'il tiendra plus prochains de lui.

Ce précepte ſeroit fort bon, ſi c'étoit la raiſon qui décidât toujours. Mais le plus ſouvent, c'eſt le goût, c'eſt le haſard. Un homme qui plaît, a toujours les plus grandes qualités, & eſt propre à tout ; comme celui qui déplaît a tou-

jours les plus petites qualités, & n'eſt propre à rien.....

Peut-on rendre raiſon du haſard ou du goût ?

Cependant le titre de favori ſans mérite qu'on donne communément à ceux qu'on aime plus par goût que par raiſon, prouve qu'il y en a auſſi qu'on aime autant par raiſon que par goût.

Vous me demandez pourquoi je le favoriſe, diſoit un Prince à ceux qui lui marquoient de l'étonnement, ſur la fortune prodigieuſe d'un Seigneur de ſa Cour ! Si vous le connoiſſiez comme moi, vous ne me feriez pas cette queſtion !

Cette réponſe eſt digne d'un Souverain qui n'eſt pas tenu de rendre compte de ſes graces, ni des motifs particuliers qui le déterminent ; mais en même-temps elle fait bien l'éloge du favori.

Les Hiſtoriens ont fait obſerver que la gloire particuliere d'une Province en certains temps, ne dépend pas moins que celle des hommes privés, de la faveur & du patronage.

Pour quoi, par exemple, les Auvergnats donnoient-ils le ton à la Cour, & occupoient-ils les premiers poſtes, ſous Charles VIII, ſous Louis XII & François Premier ? C'eſt que la Com-

teſſe de Beaujeu qui les aimoit, les avoit tirés de leur Province & leur avoit mis la fortune en main.

A entendre les Hiſtoriens abboyer ſans ceſſe contre les favoris, on diroit qu'ils exigeroient qu'un Prince n'en eut point. Ce ſeroit une condition aſſez triſte ! Le plus petit Particulier ſe révolteroit contre une Loi auſſi dure. Mais on voudroit qu'ils n'en euſſent que d'une certaine eſpéce ! C'eſt-à-dire, qu'il faudroit apparemment qu'ils les priſſent au goût & au choix d'autrui. L'un revient à l'autre. Pourquoi ſera-t'il défendu aux Princes d'avoir des goûts, pendant que c'eſt un privilége acquis aux derniers de leurs ſujets ?

Sur telles affaires toujours, le meilleur eſt de ne rien dire.

Les Princes regardent les favoris comme les fils de leur jugement ; & ils les aiment quelquefois plus que ceux de leurs corps.

Rien n'eſt plus indécent ni plus indigne de la Majeſté Royale que les cris & les lamentations d'Alexandre ſur la mort d'Héphestion dont il fit un Dieu en lui bâtiſſant un Temple. Ces ſortes d'attachements ſi violents reſſemblent plutôt à une maladie qu'à une tendreſſe

fondée ſur l'eſtime, & ſur la connoiſſance du mérite. Hépheſtion n'étoit pas celui qui lui avoit rendu les plus ſignalés ſervices ; mais il étoit celui qu'il aimoit le plus. Etoit-il celui qui le méritoit le plus ? Peut-être que ouï, peut-être que non : mais c'étoit l'affaire d'Alexandre.

Cependant les regrets qu'il témoigna pour la perte d'Hépheſtion, lui feroient plus d'honneur, s'il n'en avoit pas témoigné de pareils pour la perte de ſon cheval.

Que les Empereurs Romains étoient ridicules par leur goût pour des eſclaves, des affranchis, des bâteleurs, des pantomimes & des eunuques qui les gouvernoient & décidoient conſéquemment par-là, du ſort des plus honnêtes gens de la République & du deſtin de l'Univers !

Vous vous amuſez, dit Juvenal, à faire votre cour aux Grands ! Que vous êtes ſimple ! C'eſt ce Farceur qu'il vous faut cultiver ; il vous donnera lui ſeul ce que toute la Nobleſſe réunie ne pourra vous faire obtenir.

Quelle horreur que ç'ait été par complaiſance pour un de ces malheureux affranchis que l'Empereur Claude ait

fait poignarder ſa femme, & Neron étrangler la ſienne ! Qu'ils reſſembloient peu à l'Empereur Alexandre Sévere qui fit étouffer par la fumée un de ſes courtiſans qui avoit vendu ſa faveur, diſant qu'il falloit punir par la fumée celui qui avoit vendu la fumée.

Beaucoup de courtiſans ſe plaignent de leur peu de bonheur ; mais on peut dire auſſi qu'il y en a d'extrêmement difficiles à contenter... Ils ſont ſi fort prévenus de leur mérite, que la libéralité des Princes eſt toujours en reſte avec eux... Ils ne demandent d'abord que peu de choſes ; une grace obtenue leur en fait déſirer une autre ; de ſorte qu'inſenſiblement & par degrés, ils deviennent inſatiables.

Ce Marmiton que Louis XI tira de ſa cuiſine pour en faire ſon premier Valet de chambre & ſon favori, étoit aſſez ſouvent de très-méchante humeur ; il trouvoit fort impertinent que le Roi lui donnât des ſoufflets pour rire ; il boudoit, faiſoit le malade, quelquefois le mort, & ne pardonnoit guere à ſon Maître, à moins de deux mille écus pour chaque faute. Leſquels deux mille écus (ſoit dit par paranthèſe), en valoient bien quatre ou cinq d'aujourd'hui. Jean

Coctier ſon Médecin recevoit tous les mois dix mille écus pour le traiter comme un valet, ſans qu'il osât ſe plaindre. Ceux qui s'étonnent du crédit des hommes en faveur, n'ont jamais rien lû ni rien vû.

Quelques-uns ont dit que, flateurs & favoris ſont termes ſynonimes... Cela n'eſt vrai qu'en partie. Car il y en a qui ont gagné les bonnes graces du Prince par de bons mots, & des ſaillies lâchées à propos & avec une extrême liberté... Lorſque le Maréchal de Baſſompiere dit ſi plaiſamment à Louis XIII qu'on ne gagnoit que des poux à ſon ſervice, parce que ce Prince en avoit pris un ſur ſon manteau; il fut le premier à en rire & n'en fit que meilleur viſage au Maréchal.

Il y a d'autres circonſtances où il faut prendre garde comme on parle à ſon Maître, en ne lui diſant même rien que de juſte, de raiſonnable & de vrai.., Clytus dans Quint-Curce en fournit la preuve. C'étoit un des plus zélés ſerviteurs d'Alexandre; mais il lui faiſoit trop valoir ſes ſervices, & lui parloit avec trop peu de reſpect. Il avoit raiſon au fond, mais il s'eſt rendu criminel par la forme. Alexandre avoit raiſon au fond,

de ne pas vouloir ſouffrir l'inſolente liberté de ſon ſujet ! mais il s'eſt également rendu coupable par la forme... Convient-il à un Souverain d'attendre dans un paſſage ſon ſerviteur & ſon ſujet pour l'aſſaſſiner ?

Voyez la conduire prudente d'Héphestion avec Alexandre !

Elle peut ſervir de modéle à tous ceux que les Rois admettent à leur familiarité ?

Non- ſeulement il faut prendre garde comme on parle à ſon Maître, mais encore à ſon Favori ; & la raiſon de cela, c'eſt que le plus chétif des ſujets d'un Prince, n'aimeroit point qu'on méprisât ce qu'il chérit.

Le Satrape Orſinés ſi recommandable par la nobleſſe & l'ancienneté de ſa race, & par tant de grandes qualités perſonnelles, avoit trouvé grace devant Alexandre qui lui avoit accordé ſon amitié. Il étoit cher à tous les amis de ce Prince, & à tous les Seigneurs de ſa Cour... Ce ne fut pas aſſez ; malheureuſement pour lui il négligea & mépriſa même l'Eunuque Bagoas... C'en fut aſſez & plus qu'il n'en falloit pour le faire trouver auſſi criminel que s'il avoit conſpiré contre la perſonne même du Roi.

Il

Il ne lui en couta que la tête & la confiſcation de tous ſes biens. Ce Satrape là étoit mauvais politique ; mais il fit voir en mourant qu'il avoit tout le Stoïciſme de Caton ; car ſes dernieres paroles furent de nouveaux témoignages de mépris pour la perſonne de Bagoas.

On dira, pour l'excuſer, que ce Bagoas étoit un favori d'une eſpece bien monſtrueuſe, quoiqu'il fut fort beau ; ce n'étoit pas à lui à entrer dans ce détail.

Il lui devoit ſuffire de ne pas ignorer qu'il étoit cher à ſon Maître.

La Bruyere dit qu'un Cordon-bleu bon courtiſan, fait accueil au dernier valet de garde-robe.

Et ce Cordon-bleu a raiſon.

A la Cour comme à la Cour, dit le proverbe.

Comment voulez-vous qu'un homme qui a trente légions à ſon commandement, puiſſe avoir tort ? répondit Favorinus à ceux qui lui reprochoient d'avoir cédé trop facilement à l'Empereur Adrien, dans une diſpute où ce Prince n'avoit pas raiſon.

Le ſeul Mardochée a pu mépriſer avec impunité un Favori tout-puiſſant, mais une jeune & belle Reine étoit ſa niece ;

& une providence toute particuliere le protégeoit.

Sans quoi il eut été exterminé lui & toute ſa Nation.

Preſque tout le monde ne parle d'un homme en faveur que par envie ou par flaterie . . . Comment ſeroit-il poſſible de connoître au juſte ſes défauts & ſes bonnes qualités ? Il ſemble qu'on s'étudie de part & d'autre à lui imputer ou plus de bien, ou plus de mal qu'il n'en a fait. Il y a tel Seigneur d'un bon jugement qui a dit & écrit que le Maréchal d'Ancre étoit un fort honnete-homme, & que tout le mal qu'il avoit fait ne méritoit pas ſeulement qu'on donnât le fouet à un Page !

Si cela étoit vrai, jugez ſur quoi ſeroient fondées toutes les horreurs qui en ont été écrites.

Il eſt ordinaire de trouver les gens admirables après leur diſgrace ou après leur mort.

Il eſt du moins très-poſſible qu'avec de médiocres défauts, un peu d'imprudence & beaucoup d'ennemis, un homme en faveur devienne l'objet de l'averſion publique ; comme il eſt très-poſſible qu'avec de médiocres qualités, un peu de pru-

dence & beaucoup d'amis, un homme parvienne à ſe faire regarder comme un prodige de mérite, de probité & d'honneur.

Il y a compenſation dans la condition des hommes en faveur, en ce qu'ils peuvent faire autant de bien que de mal. Ce ſont des eſpéces de divinités bienfaiſantes ou mal-faiſantes, ſelon qu'elles ont le cœur tourné du côté du vice ou de la vertu.., Il y a une prévention générale contre eux qui ſouffre des exceptions. Elles ſont rares ; mais leur rareté n'empêche pas qu'elles ne ſoient des exceptions.

Celui-là ſeul eſt digne de la faveur du Prince, qui ne s'en ſert que pour faire du bien aux ſujets, & qui ne regarde ſon crédit que comme un dépôt dont il ne peut faire uſage que pour le bonheur des Peuples.

Il faudroit qu'un favori pour être dur, orgueilleux & inabordable, pût du moins être sûr de trois choſes. La premiere, que ſon Maître ne changera pas de diſpoſition à ſon égard... La ſeconde, que ſon Maître ne mourra pas avant lui... La troiſieme qu'en cas qu'il meure, celui qui lui ſuccédera, ne le haïra pas, comme c'eſt preſque toujours l'ordinaire... Cette incertitude ſur trois

articles auſſi importans, rend la faveur extrêmement périlleuſe, & doit engager celui qui y parvient, à redoubler même d'affabilité & de modeſtie.

Tous les Ecrivains ſe réuniſſent à dire qu'il n'y a pas d'hommes plus bas dans la diſgrace que ceux qui ont été inſolents dans la faveur. Protéſilas, dans Téléma-que, ſe jette aux pieds d'Hégéſippe; il tremble, il pleure, il héſite, il bégaye, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas un moment auparavant honorer d'un de ſes regards.... Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changent leurs flateries en injures & en malédictions..

Preſque tous ceux qui ſont parvenus aux plus éminentes dignités, ſoit par la faveur ou par leurs talents, croyent n'avoir plus beſoin de qui que ce ſoit; & c'eſt alors qu'ils ſe trompent le plus lourdement. Ils reſſemblent à un vaiſſeau qui croiroit n'avoir plus beſoin de voiles quand il a le vent en pouppe.

On a dit que celui là ſe maintiendroit dans la faveur des Rois, qui ſe vanteroit le moins d'y être.

Quelle faveur parut jamais mieux établie que celle de Sejan, frere d'amitié de l'Empereur Tibere, ſon collégue à

l'Empire, ſon aſſocié pour les triomphes, pour les ſtatues & pour tous les honneurs publics! Quelle fin fut jamais plus ignominieuſe & plus déplorable que la ſienne? Pâris Expantomime & favori de Domitien n'avoit-il pas lui ſeul plus de crédit que tous les Grands de Rome? il a cependant été maſſacré en pleine rue par les ordres de ſon Maître. Ils s'étoient accoutumés à dormir ſur le Thrône, à jouer avec le Sceptre & le Diadême... Ils en ſont venus par dégrés juſqu'à les croire faits pour eux; il a fallu les déſabuſer. Ils ignoroient cette bonne & ſage maxime qui dit: laiſſons notre Maître ſe familiariſer avec nous tant qu'il voudra; mais ne nous familiariſons jamais avec lui.

Voyez l'aventure de Philippe de Comines avec le Duc de Bourgogne qui lui donna de ſes bottes par le viſage, pour lui avoir commandé en riant de les lui tirer;

Les Scythes diſoient à Alexandre que les arbres ne parvenoient qu'en beaucoup de temps à une certaine hauteur; mais qu'une minute ſuffiſoit pour les abattre. Ils lui peignoient naïvement l'image d'une grande fortune.

Cela n'eſt pas toujours vrai. Il y a de

grandes fortunes qui viennent comme les champignons.

Le Sage dit à celui qui porte envie à un heureux du ſiecle... Sçavez-vous quelle ſera ſa fin ? Beaux & bons préceptes qui ſeront toujours très-inutiles !

Un grand mérite & de grands ſervices oubliés ou négligés ſont quelquefois une merveilleuſe faveur, pour donner du relief à la réputation.

Les grands hommes auxquels cette diſgrace arrive, ne reſſemblent pas mal à ces édifices ſuperbes qu'on laiſſe tomber en ruine ; mais dont le déſaſtre attirant les regards de tous les paſſans, leur en fait remarquer la ſublime architecture.

Tacite fait obſerver que la mémoire de Brutus & de Caſſius ne fut jamais plus honorée par Tibere, que lorſque cet Empereur dans un jour de cérémonie, défendit que leurs images fuſſent portées avec celles des Scipions, des Paul-Emiles, & des autres grands hommes de la République ; parce que tout le monde demandoit pourquoi elles n'y étoient pas ; & que tout le monde ſçavoit bien pourquoi elles auroient dû y être.

On croit communément que pour parvenir, c'eſt avoir deja de grandes avan-

tes que d'être partagé d'un mérite transcendant. Il y a des temps où c'eſt plutôt un obſtacle invincible qu'une reſſource aſſurée.

Il y a des hommes aſſez vains pour ſe faire honneur d'un exil ou d'une détention ; à peu près comme certains Auteurs ſe glorifient de la prohibition de leurs Ecrits. Ils ſe perſuadent que cela les donne tout d'un coup pour des perſonnages importans... D'autres, mais en petit nombre, ſont aſſez Philoſophes pour ſe féliciter d'une diſgrace, parce qu'elle les remet au même état de tranquillité & de réflexion où ils étoient auparavant.... Mais il ne faut pas que cette diſgrace ait été méritée.

Philoclés, chez Télémaque, étoit dans le cas : »Voyez-vous, diſoit-il à l'Officier » qui venoit le chercher pour le rame- » ner à la Cour : voyez-vous cette grot- » te plus propre à cacher des bêtes ſau- » vages qu'à être habitée par des hom- » mes ; j'y ai goûté depuis ma diſgrace » plus de douceur & de repos que dans » les Palais dorés de l'Iſle de Crete... » Je ne vois plus les hommes ; je n'en- » tends plus leurs diſcours trompeurs ; je » n'ai plus beſoin d'eux. Ceux qui m'ont » trahi ne m'ont fait aucun mal ; au

» contraire ils m'ont fait le plus grand
» des biens ; ils m'ont délivré du tu-
» multe & de la ſervitude des affaires...
» Je leur dois ma chere ſolitude & tous
» les plaiſirs innocents que j'y goûte...
» Il ne me convient plus après le nau-
» frage de quitter le Port où la tempête
» m'a heureuſement jetté, pour me re-
» mettre à la merci des vents... Retour-
» nez vers le Roi, &c. . . .

Le plus ſage des Miniſtres & des Favoris de l'Empereur Adrien, fut Similis, Préfet du prétoire ; il n'attendit pas la diſgrace qui le menaçoit pour quitter la Cour. Il ſurvécut ſept ans à ſa retraite, & fit écrire ſur ſa tombe. *Cy git Similis qui a paſſé ſoixante-ſix ans ſur la terre & qui n'en a vécu que ſept.*

La Faveur a cela de très-incommode qu'elle attire tous les jours un Peuple de demandans & de ſupplians.

Ah Ciel! toujours promettre, & toujours protéger!
Que l'on eſt malheureux quand on peut obliger!

Le portrait qu'a fait un certain Auteur de ceux qui ſe rendent à la Cour pour y ſolliciter la protection d'un homme en faveur, ne donne point envie

aux perſonnes ſenſées d'y aller auſſi pour y jouer le même perſonnage, mais ſeulement pour y conſidérer ceux qui ſollicitent, & pour ſe convaincre de la miſere humaine.

Je crois, dit-il, qu'un homme qui viendroit à la Cour ſans affaires, auroit bien du plaiſir à examiner toutes les poſtures & les attitudes différentes des prétendans à la protection d'un Favori.. Les uns rêvent avec de grands yeux ouverts; les autres réfléchiſſent profondément les yeux fermés. . . . Les autres s'impatientent & frapent du pied. . . . . Les uns ſe promenent, les autres ſont appuyés contre les murailles... Au moindre bruit que fait la porte du Patron, tous jettent les yeux de ce côté-là; & quand il n'en ſortiroit qu'un laquais, on lui fait de profondes révérences... S'il annonce quelque légere incommodité de ſon Maître, toutes les affaires elles-mêmes tombent malades; & le malheur, c'eſt que lorſqu'il eſt guéri, la plûpart des affaires ne s'en portent pas mieux. . . . . Quelquefois il paroît tout-à-coup comme un éclair; alors tout le monde le ſuit, l'accable & veut lui parler à la fois... J'ouvre enfin la bouche pour lui parler auſſi à mon tour;

mais je n'ai pas encore articulé le ſecond mot, que le voilà deja bien loin.

Preſque tous les Hiſtoriens ſe ſont copiés pour dire la même choſe & avec auſſi peu de réflexion les uns que les autres. Ils ont écrit que ce ſont les femmes qui cauſent du trouble dans les Cours des Souverains; & cependant ils ſont convenus que rien ne ſeroit plus abſurde que la Cour d'un Souverain ſans femmes.. Ils auroient dû mieux s'expliquer... Ont-ils voulu dire qu'il ſeroit abſurde que la Cour d'un Souverain fût ſans troubles ? mais quand ils ont lâché ce paradoxe, ils n'ont donc pas fait attention qu'ils écrivoient une hiſtoire où il ſe rencontreroit des milliers de Faits qui ne manqueroient pas de les démentir ! Rien ne ſeroit plus aiſé à prouver qu'à un petit nombre près parmi les femmes, ce ſont les hommes qui ont cauſé toutes les révolutions dans les Etats Monarchiques... C'eſt par l'ambition des hommes que les Empires des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, des Grecs & des Romains ont été détruits; c'eſt par la même cauſe que la plûpart des Monarchies Modernes ont été bouleverſées.

D'ailleurs qui doit mieux ſçavoir qu'un

Hiſtorien, par quelles voyes Lucullus ce Romain illuſtre, ſi digne de commander l'armée de la République contre Mitridate, & qui s'en acquitta avec tant de gloire, obtint ce commandement ? Et cela dans la plus fiere des Républiques ?

N'étoit-ce pas la belle Prœcia, Maîtreſſe de Céthégus qui diſpoſoit de toute la puiſſance & de toute l'autorité de la Ville de Rome, qui n'étoit rien moins pour lors qu'une Monarchie ? Et ſi Lucullus ne lui eut pas fait une cour aſſidue, eut-il jamais obtenu le poſte qu'il ſollicitoit, & dont il étoit ſi digne ?

CHAPITRE XIV.

Des Nobles.

LE préjugé populaire enviſage la Nobleſſe par tout ce qui lui eſt étranger ; par les titres, les dignités, les terres, les châteaux, les habits ſomptueux, les équipages brillans, la ſuite nombreuſe, la bonne chere, tous les plaiſirs, & le mépris de toutes les vertus, entre leſquelles la probité tient le premier rang.

Le Peuple croit que l'honneur des Grands ne reſſemble point du tout au ſien ; & les Grands ſont les premiers à ſe perſuader eux-mêmes qu'il eſt de leur dignité que cela ſoit ainſi. Demandez-leur qu'ils s'expliquent ; vous les embarraſſerez beaucoup. Ils ſçavent faire le mal, & ils ne ſçavent pas même le défendre par des ſophiſmes, c'eſt-à-dire par des raiſons au moins ſpécieuſes.

S'ils répondent que c'eſt parce qu'ils ſont Grands, qu'ils ne doivent rien avoir de commun avec les Petits ; ce

ne ſera qu'un mauvais ſophiſme ; ou s'ils le donnent pour un bon argument, il concluera contre eux.

On regarde les Grands comme une eſpece d'hommes ſinguliere, ils ſe rappetiſſent de moitié, dit-on, devant le Maître commun ; & ils ſemblent montés ſur des échâſſes quand ils ſont chez eux... Là ils prennent la main d'un valet de garde-robe ; & ici ils daignent à peine jetter les yeux ſur des hommes qui ne ſont pas infiniment au-deſſous d'eux. Mais qu'y a-t-il de plus commun dans tous les états que ce manege d'orgueil & d'humilité ?

Quel eſt le ſubalterne qui ne ſe venge pas ſur ſon inférieur, de la fierté de ſon Supérieur ?

Juvenal donne une idée qui n'eſt rien moins qu'avantageuſe, de la juſtice des Grands & de leur humanité envers les Petits. Il parle dans une certaine ſatyre d'une Dame de race Patricienne qui fit expirer ſous le bâton un homme du Peuple, dont le chien avoit interrompu ſon ſommeil. Et tout le monde connoît ce Maréchal de France qui fit charger à coups de bâtons, par ſes gens, les payſans d'une de ſes Seigneuries, qui s'étoient aviſés, pour lui faire

honneur, d'aller en armes au devant de lui, le jour qu'il en prit poſſeſſion; parce que cette troupe mal ordonnée choqua ſes yeux militaires, accoutumés à voir des Uniformes, des Bataillons & des Eſcadrons... Sur quoi il faut obſerver qu'il les auroit fait encore également rouer de coups de bâtons, s'ils euſſent manqué à ce devoir. Tant il eſt vrai qu'il y a des gens avec qui on ne gagne rien que des mauvais traitemens, ſoit qu'on agiſſe bien ou mal. Ils aiment à battre.

Il y avoit du danger à rendre & à ne pas rendre à Caligula les honneurs infinis qu'il exigeoit. Il puniſſoit cruellement ceux qui manquoient à ce devoir; & il falloit que ceux qui s'en acquittoient priſſent des dimenſions bien juſtes pour qu'il ne trouvât pas du manque de reſpect dans les honneurs qu'ils lui rendoient. Il aimoit à tuer.

On lit toujours que les Fondateurs des grandes Maiſons ſe ſont immortaliſés par des actes de valeur; & jamais par des actes d'une probité éclatante... Croyoit-on auſſi autrefois que la probité ne fût qu'une Vertu du Peuple? Ou bien la valeur & la probité étoient-elles inſéparables?

On reproche à pluſieurs grandes Maiſons d'avoir une origine obſcure ou baſſe, ou tout au moins problématique... Ce reproche eſt mal fondé. Car que cela leur importe-t-il, dès-lors qu'elles ſont Grandes ? Un Fleuve en eſt-il plus mépriſable, parce qu'on le ſaute ou qu'on l'enjambe à l'endroit où il prend ſa ſource ?

Il faudroit qu'un Grand, pour acquérir la réputation d'être affable, ſe le montrât envers tout le monde, comme il l'eſt ordinairement avec un Uſurier à qui il veut emprunter une groſſe ſomme... Mais tout le monde n'a pas d'argent à lui prêter !

La modeſtie & l'affabilité, dit Tacite, ſont eſtimables de quelque rang qu'on ſoit.

C'eſt la ſotte & impertinente vanité qui fait tomber le Roturier dans le piége du Noble. Les Petits ſont extrêmement flatés d'avoir accès auprès d'un homme *qui parle au Roi, tout comme je vous parle.*

Les Grands de leur côté, ont pour les hommes du peuple qui leur ſont néceſſaires, une coquetterie qui ne leur eſt pas moins funeſte, qu'à eux-mêmes l'affeterie d'une Comédienne ; & ils n'ont pas

plus la force d'y réſiſter. La ſcene de Dom Juan avec le bon-homme M. Dimanche, à qui celui-là avoit emprunté de l'argent, & à qui il vouloit en emprunter encore, rend avec beaucoup de naïveté le Noble & le Roturier dans ce point de vue.

Le Noble eſt fier & haut avec ſes créanciers, lorſqu'ils ne ſont plus dans la volonté d'être dupes... Mais avec ceux qui lui paroiſſent traitables, il fait préciſément le manége du Singe qui veut attraper la praline, & qui ne s'en eſt pas plutôt adroitement ſaiſi qu'il la dévore, & vous jette l'enveloppe au nez.

Vous courez, dites-vous, chez Damaſippe ! Tenez-vous ſur vos gardes ! ... Il vous a donné ſa parole ! Retirez la vôtre au plutôt ; car ne comptez pas qu'il tiendra la ſienne. Vous vous brouillerez avec lui ? Tant mieux ; votre argent vous reſtera ; au lieu que ſi vous lui tenez parole, il ne tardera pas à ſe brouiller avec vous, & vous n'aurez ni ſa protection ni votre argent. Les Grands ſont honteux d'avoir des obligations eſſentielles aux Petits ; ils croyent qu'il leur eſt plus honorable d'être ingrats.

Ce n'eſt pas encore cela tout-à-fait : ils n'aiment pas à rendre, & il leur pa-

roît toujours ridicule de donner une groſſe ſomme d'argent qui leur eſt néceſſaire pour ſoutenir leur état, à un homme qui étant ſans titres, ſans équipage & ſans livrées, leur paroît pouvoir fort bien s'en paſſer. Ils oublient qu'ils ne lui rendent que ce qu'il leur a donné.

Un Grand s'offenſe de ce que l'homme du peuple ne rend pas à ſa qualité tout ce qu'il lui doit, le reſpect, la déférence, les égards; & il trouve encore mauvais que ce même homme murmure de ce qu'il ne lui rend pas lui-même tout ce qu'il lui doit; la reconnoiſſance & l'argent qu'il lui a prêté.

On compte neuf degrés dans la reconnoiſſance. 1°. Se reſſouvenir du bienfait reçu. Il eſt inutile de rapporter les huit autres, puiſque ceux qui fourniſſent ſeulement ce premier degré, paſſent pour des prodiges. En voici la preuve.

Je l'aſſiſtai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien:
Mais quoiqu'il me dût tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma préſence,
O la rare reconnoiſſance!

Elle eſt plus que rare chez certains Grands

qui ſont identifiés avec l'ingratitude la plus baſſe.

Le Poëte Saint Amand dans une certaine Epitre à Gaſton, Duc d'Orléans, rend les préceptes qu'il donne aux Grands, ſi faciles à obſerver qu'ils ſont inexcuſables, dit-il, de ne pas le faire... Selon ces préceptes, il ne leur faut qu'un mot bravement dit, qu'un ſourire, qu'un coup d'œil, qu'un peu d'apparence d'humanité & de juſtice, pour être tout d'un coup regardés comme des héros...

Quel honneur Alexandre ne s'eſt-il pas acquis pour avoir permis qu'on réchauffât en ſa préſence un ſoldat demi-mort de froid! Il n'y a pourtant pas parmi le peuple, d'honnête-homme ordinaire qui n'en fit bien au moins autant.

Comparez cette humanité d'Alexandre avec celle de l'Empereur Trajan, qui viſitoit les bleſſures de ſes Soldats, & qui faiſoit déchirer ſes chemiſes pour les bander, quand le linge manquoit.

Un Philoſophe diſoit que peu de choſe donnoit la perfection, quoique la perfection ne fût pas peu de choſe.

Un Seigneur doit protéger ſes Vaſſaux.. Mais la plûpart des Hauts-Juſticiers ſongent-ils ſeulement que leurs Manants

exiſtent, ſi ce n'eſt pour leur faire payer les drois ſeigneuriaux, ou pour les faire travailler à la corvée : c'eſt-là ce qu'ils n'oublient jamais.

Juvenal dans ſa huitieme ſatyre ſur la nobleſſe, donne aux Grands, pour être véritablement Grands, la théorie d'une conduite admirable ; mais il lui reſtoit à prouver que la pratique de cette théorie eſt poſſible . . . .

Qu'on liſe le Traité du Prince de Conti ſur les devoirs des Grands.

On y verra qu'il n'eſt guere poſſible d'être Grand à ſi bon marché qu'on ſe l'imagine communément.

Il faudroit être à leur place pour en bien ſentir la difficulté . . . Juvenal raiſonnoit en Philoſophe & en homme du peuple, parce qu'il n'étoit que cela . . . . & ceux à qui il adreſſoit ſes préceptes raiſonnoient & agiſſoient en Grands, parce qu'ils l'étoient . . . Parménion diſoit que s'il étoit à la place d'Alexandre, il accepteroit les offres de Darius qui étoient avantageuſes & pleines de juſtice ; & moi auſſi, lui répondit Alexandre, ſi j'étois à la place de Parménion . . . La poſition & le point de vue changent les objets & les idées. Il y a une regle générale & infaillible qui eſt la juſtice ; mais

il faudroit y faire attention pour la connoître, & les hommes ont bien autre choſe à penſer ! Il n'eſt guere poſſible que les Grands, n'étant élevés rien moins qu'en Philoſophes, puiſſent penſer & agir en Philoſophes. Ceux qui les élèvent n'ont pas toujours le temps de leur donner une forte teinture de la juſtice. Ils vont au plus preſſé, qui eſt de leur apprendre qu'ils ſont Grands, & que les autres ſont Petits; c'eſt-à-dire, que les petits leur doivent tout, & qu'ils ne doivent rien aux petits.

Les Petits croyent avoir dit la plus belle choſe du monde, & qu'il n'y a plus rien à leur répliquer, quand ils ont prononcé dogmatiquement, qu'un Grand devroit faire ceci, devroit penſer cela; ce n'eſt pas tant leur amour pour la juſtice qui leur fait deſirer que les grands ſoient affables, humains & compâtiſſans que leur intérêt perſonnel & leur vanité.... Ce n'eſt rien dire, puiſque la plûpart de ceux qui les blâment, feroient peut-être encore pis qu'eux, s'ils étoient à leur place. Nous en avons la preuve dans ces hommes de néant, qu'une opulence ſouvent acquiſe par de mauvaiſes voyes, met en quelque façon au pair de la Grandeur. Il n'y a point d'hommes ſi faſ-

tueux, ſi durs ni ſi impertinens ; les Grands ſont mille fois plus ſupportables.. Du moins ils ont un nom, des titres, des dignités ; ils ſont d'une bonté & d'une politeſſe exquiſe quand ils veulent ; au lieu que les autres ſe reſſentent toujours de la dureté de leur état, comme de la ruſticité & de la baſſeſſe de leur origine.

Il y a un défaut ſi général parmi les Grands, dit Saint Bernard, que je n'en ai vû aucun qui l'ait évité. C'eſt la trop grande crédulité d'où naiſſent une infinité de déſordres. Les perſécutions violentes contre les innocens, les ſoupçons injuſtes contre les abſens, les coleres & les vengeances les plus terribles pour des choſes de néant. C'eſt-là un mal univerſel, duquel ſi l'on me montre un Grand qui n'en ſoit pas taché, je dirai qu'il eſt le ſeul entre tous ſes ſemblables.

On dit que le ſtyle pompeux n'eſt pas celui d'un homme de qualité. Quelques-uns même ne veulent pas qu'il ait d'érudition. Un Poëte ſatyrique a fait un plus grand crime à Néron, d'avoir compoſé un poëme ſur la priſe de Troyes, que d'avoir fait tuer ſa mere, & les chefs des meilleures maiſons de Rome.. Mais c'eſt une hyperbole enflée & vuide de ſens ;

car il y auroit eu certainement bien des maux de moins dans l'Etat, ſi Néron n'eût été que fou, ſans être cruel & injuſte.

Tibere, entre pluſieurs, fournit la preuve qu'un Prince peut être méchant avec de l'érudition ; mais l'Empereur Adrien, les deux Antonins qui ont regné ſucceſſivement, & les deux Sévéres prouvent, entre pluſieurs, qu'il eſt difficile qu'un Prince philoſophe ſoit injuſte & méchant ; car tous ceux là ont été Grands & juſtes, & ont accompli la prédiction de Platon.

Une noble ſimplicité eſt le caractère propre d'une haute naiſſance, & d'une dignité éminente. Ceux des Grands qui demanderont en quoi conſiſte cette noble ſimplicité, ne l'ont pas, & ne ſont peut-être guere dignes de l'avoir. Les petits la démêlent du premier coup d'œil quand elle ſe rencontre dans un Grand ou dans une Grande... L'hiſtoire rapporte qu'aucun homme ne pouvoit enviſager l'Empereur Trajan ou lui parler, ſans reſſentir une ſatisfaction intérieure de ce qu'un Prince ſi humain & ſi équitable étoit le maître de l'Univers.

C'eſt le caractere diſtinctif de la vraie Grandeur, que de faire les actions les

plus héroïques, comme les autres ſont les plus vulgaires ; avec encore moins d'appareil & plus de modeſtie ; parce que les Hommes ſublimes, ſans s'occuper de l'admiration qu'ils cauſent à tout le monde, ne ſe paroiſſent à eux-mêmes que ce qu'ils doivent être naturellement.

Rien n'eſt plus ridicule qu'un homme d'une taille démeſurée, qui ſe hauſſe encore ſur le bout des pieds pour ſe donner un pouce de plus : rien n'eſt plus ridicule qu'un tel homme, ſi ce n'eſt peut-être un Nain qui veut faire comme lui, & qui croit qu'un pouce de plus, doit le faire paroître un Géant.

Ceci s'adreſſe à ces Grands qui affectent par leurs manieres dédaigneuſes de paroître encore plus Grands, & à ces Petits qui étant parvenus à une certaine fortune, croyent être Grands dans leurs façons, lorſqu'ils ne ſont qu'inſolents. Les uns & les autres ſont haïſſables & mépriſables.

La vraie Grandeur conſiſte dans la bonté & l'élévation des ſentimens, comme dans la maniere grave, noble & gracieuſe de les exprimer au-dehors . . . Celle qui n'a que le ton & les manieres, n'eſt préciſément que le ſublime des mots ; quelqu'un l'a comparée à une Lettre qui

n'eſt de conſéquence que par la ſuſcription.

Il y en a qui comparent la Nobleſſe ſans mérite au zero du chiffre, qui étant ſeul ne vaut rien, mais qui étant joint au plus petit nombre ſert beaucoup & le fait monter.

Les Petits ſont naturellement inſolents & envieux ; ils ont contre les Grands & les Gens en place, une haine qui d'elle-même eſt ſtérile, mais que la moindre fermentation feroit bien vîte éclorre.

Le Public veut juger de tout, & pour le faire à peu de frais, il ſe fixe à la probabilité. Il trouve vraiſemblable que ceux qui ont le plus de puiſſance, ſont toujours injuſtes.

Le Maréchal d'Ancre n'avoit offenſé que les Grands par ſes airs de hauteur & ſon crédit ; ce fut pourtant la populace qui déchira ſon corps par quartiers.... Si on lui eut demandé ce que cet homme lui avoit fait, peut-être auroit-elle été bien embarraſſée de répondre. Pourquoi étoit-elle ſi enragée contre le Cardinal Mazarin qui n'avoit rien à démêler avec elle, mais uniquement avec quelques Seigneurs mécontents & ambitieux ? Juvenal dit, que ce que les Grands de Rome n'avoient oſé entreprendre (il parle

parle du meurtre de Domitien) les Savetiers & les Portefaix l'avoient entrepris & achevé.

Le Peuple reſſemble aux Taureaux qu'on fait combattre dans les barrieres ; tranquilles de leur nature, il ne faut que leur montrer une certaine couleur pour les mettre en furie. Les Emeûtes populaires n'ont ſouvent guere plus de fondement, mais il leur faut un principe externe de mouvement . . .

Antoine ne fit que montrer la robe enſanglantée du Dictateur Céſar, pour mettre en fureur un Peuple qui paroiſſoit diſpoſé à ſe tenir tranquille, quoiqu'il eut été comblé des bienfaits du Dictateur.

Le même Peuple qui aujourd'hui met en pieces les Chefs d'un parti, maſſacrera demain, ſi on veut, les Chefs du parti oppoſé ; & cela ſans remuer de grandes machines.

Salluſte fait remarquer que le Peuple à Rome applaudiſſoit ſecretement à la conjuration de Catilina, & qu'il en fut maudit hautement, dès qu'on s'apperçut que ſes affaires ne prenoient pas un bon tour.

C'eſt un amas de poudre à canon qui n'aura jamais plus d'action qu'un amas

de ſable, s'il n'y tombe quelque étincelle . . .

Ne cherchez pas les principes & les reſſorts des grandes Révolutions dans l'inconſtance naturelle du Peuple, vous ne les y trouveriez pas; quelque muable qu'il ſoit, il ne ſe remuera jamais, ſi quelque force externe & ſupérieure ne lui imprime l'action, c'eſt-à-dire, ſi quelques Chefs ambitieux & diſtingués par leur rang, ne le ſoulevent par la fermentation de leurs intrigues . . . Il reſſemble à la Mer qui ſera toujours calme tant que le vent ne ſoufflera pas . . .

Ou s'il ſurvient par haſard quelqu'émotion populaire qui ne prenne pas ſon origine dans une cauſe externe & ſupérieure, ce ne ſera qu'un combat d'Abeilles qu'on fait ceſſer avec un peu de pouſſiere, ou un feu de pailles qu'on éteint en marchant deſſus.

Qu'il faut toujours être du parti du Maître, comme diſoit M. de Baſſompiere, cela ſe démontre par des preuves auxquelles il n'y a pas de replique. Premierement la fidélité qu'on lui a jurée le demande, & la prudence le conſeille. Le mauvais parti ne tarde pas à ſe diſſiper. Ceux qui tiennent au Maître par les liens du ſang, font leur paix & ſe tirent d'af-

faires, les autres payent pour eux. Outre que le ſucceſſeur du Prince qui a ſuccombé, ne doit pas naturellement avoir beaucoup de confiance dans la probité & la fidélité de ceux qui ont été les complices de la révolte ; or, la défiance n'eſt pas loin de la haine. Louis XI a conſtamment déteſté les grands Seigneurs qui s'étoient ligués avec lui contre ſon pere, & ce n'eſt pas ce qu'il a fait de plus mal, quoiqu'il ne l'ait pas fait par un motif de juſtice, mais de défiance & de crainte.

Un ſujet rebelle pris dans la claſſe des Grands peut-il faire un bon Roi ? Louis XII donne la ſolution de ce problême ; car quoiqu'il eut été un aſſez mauvais ſujet, il a fait un bon Roi... Mais Louis XI avant lui avoit donné une ſolution bien oppoſée ; car il avoit été fort mauvais ſujet, & fut encore plus mauvais Roi.

Il y a eu un temps où on diſoit du Roi de France, qu'il n'étoit pas le Gentilhomme le plus puiſſant, ni le plus apparent de ſon Royaume. Le moindre petit Seigneur tranchoit du Souverain dans ſon Marquiſat ou dans ſa Baronie. Que devoient faire ceux qui poſſédoient en propriété, les plus grandes & les plus ri-

ches Provinces, & qui étoient d'effet ce qu'ils ne ſont aujourd'hui que de nom ?

Auſſi ne ſe contentoient-ils pas de ſe faire la guerre les uns aux autres ; ils eſſayoient encore leurs forces contre leur Maître, ils compoſoient, ils capituloient, négocioient & traitoient avec lui de Couronne à Couronne.

Cet arrangement ne valoit rien ; cependant les Grands trouvoient les choſes extrêmement bien comme elles étoient ; mais depuis quelques ſiécles, le Roi & le Peuple les trouvent encore mieux comme elles ſont.

Les Rois n'ont jamais fait plus ſagement que de ſe piquer d'avoir une Cour brillante, & d'y attirer les Seigneurs de tous les Etats du Royaume. C'eſt depuis ce temps qu'ils ſont venus à bout de les ranger, & de les mettre au nombre de leurs ſujets les plus ſoumis, en les détruiſant les uns par les autres, & en ne leur laiſſant que le titre de ce qu'ils poſſédoient en propriété, & pour ainſi dire en Souveraineté .... La Cour a été pour eux ce que une Ruche frotée de miel eſt pour un Eſſain qu'on veut prendre.

On devroit rayer ou plutôt entierement ôter des Annales, l'amende honorable que la néceſſité urgente de l'Etat con-

traignit autrefois le Roi Charles VII de faire à Philippe, Duc de Bourgogne, ſon Vaſſal & ſon Sujet naturel, pour une repréſaille qui étoit des plus juſtes ; au moins ſelon la nature & le monde.

Mais ce que nos Rois ne doivent jamais oublier, c'eſt cette Ligue parricide formée il n'y a pas encore deux ſiecles contre leur Couronne & leur Autorité.

Ceux des Ecrivains politiques qui ont pris à tâche d'élever le Gouvernement Ariſtocratique ou Démocratique au-deſſus du Monarchique, ont écrit contre la raiſon & leurs propres lumieres.

L'Ariſtocratie admettant autant de Maîtres que de Chefs, les maux pour cette raiſon ſont auſſi d'un plus grand détail, les Sujets étant eſclaves particuliers de chacun des Tyrans. Outre que les intérêts perſonnels des Chefs, leurs diviſions, leurs vues différentes, leurs guerres mettent fréquemment les Sujets dans la néceſſité de ſe maſſacrer les uns & les autres. C'eſt ce qui s'eſt vû conſtamment, ſur-tout dans les derniers temps de la République Romaine, &c.

La Démocratie entraîne des malheurs qui ne ſont compenſés par aucuns biens. La licence regne & triomphe avec impunité, parce que la force, la mé-

chanceté ou l'adreſſe, font taire les Loix; de ſorte que les Sujets ne ſont jamais plus eſclaves que lorſqu'ils ſe croyent libres, & n'ont jamais plus de maîtres que lorſqu'ils ſe glorifient de n'en avoir aucun. Le Deſpotiſme le plus abſolu eſt un état de félicité pour les Peuples, en comparaiſon d'une pareille liberté... Ceux qui dans une Nation ſe diſtinguent par leur valeur & leurs talents, ont toujours été malheureux ſous un gouvernement populaire. Lorſque les Carthaginois étoient menacés de guerre, ils employoient toute leur éloquence & toute leur ſoumiſſion à perſuader à leurs Capitaines qu'ils devoient préférer l'intérêt de la Patrie à leur propre ſalut; & la guerre terminée, leurs conſervateurs leur devenoient ſuſpects, parce qu'ils s'imaginoient que le crime & l'autorité étoient inſéparables. Le Peuple eſt avare & ingrat. Les Athéniens, pour récompenſer Miltiade de la fameuſe bataille de Marathon qu'il gagna contre les Perſes, firent mettre ſon portrait dans le Pœcile, après quoi, ſur quelques mauvais prétextes, ils le laiſſerent périr en priſon... Les Lycurgues, les Solons, les Ariſtides, les Themiſtocles, les Alcibiades n'ont pas eu un meilleur ſort. La République Romaine n'étoit pas

plus équitable envers ſes Généraux. Les deux Scipions entre pluſieurs, en fourniſſent la preuve.

On eſt rebattu d'entendre décider dogmatiquement à une infinité d'Ecrivains, que ſi les hommes étoient ſages & juſtes, ils n'auroient beſoin ni de Loix, ni de Rois.... Ce n'eſt rien dire, puiſqu'ils n'ont jamais été, & qu'ils ne ſeront jamais ni juſtes, ni ſages.

Par où il eſt inconteſtablement démontré, que de tous les Gouvernemens, le Monarchique eſt le plus utile aux petits & aux Grands, qui ne s'entre-mangent plus comme ils faiſoient lorſque l'Ariſtocratie balançoit la Monarchie, & qui ne tyranniſent plus les Petits comme ils faiſoient, lorſqu'ils étoient leurs ſujets, c'eſt-à-dire, leurs eſclaves... Si Alexandre écrivoit à Darius que c'eſt trop de deux Soleils dans l'Univers; que ſeroit-ce s'il y en avoit des milliers dans un Etat? Le Gouvernement Monarchique en un mot, eſt le plus conforme à la Nature, aux vues de la Providence, & celui qui a le plus de reſſemblance avec celui de Dieu même.

Ce n'eſt pas là un préjugé.

Qu'importe à une Famille qu'elle ne ſoit pas ancienne, ſi elle a produit un

ou pluſieurs grands hommes utiles à l'Etat ? Et qu'importe encore qu'elle ſoit ancienne ſi elle n'en a produit aucun ?

L'Auteur Eſpagnol de l'examen des eſprits dit, que les hommes ont deux naiſſances. L'une phyſique par laquelle tous ſont égaux ; l'autre morale & ſpirituelle. Quand un homme fait quelque acte magnanime, il naît de nouveau, recouvre de meilleurs parents & perd ſon premier Etre.

Voilà ce qui faiſoit dire à un Capitaine Eſpagnol, Moi & mon bras droit que je reconnois pour pere.

La nobleſſe qui commence par des actes éclatans de vertu ne vient jamais trop tard, & ne différe en rien de celle qui a commencé plutôt, puiſqu'elle n'a dû commencer que par-là.

Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un homme de la Lie du Peuple la fait regner ſon Maître avec autant de gloire que de proſpérité. C'eſt ainſi qu'une roue de cuivre fait tourner une aiguille d'or.

Un bon Bourgeois ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques plus de ſix cens ans de Roture de pere en fils. Il y a des Nobles qui n'en pourroient pas tant produire. Ils n'oſeroient quelquefois remonter à un ſiecle &

demi, dans la crainte de rencontrer en leur chemin quelque grand-pere bien au-deſſous de la Roture.

On pourroit faire graver ſur la tombe de tous les Grands cette Epitaphe de Baron le Comédien.

Celui qui gît ſous ce tombeau
Eut ici-bas un ſort fort beau.
Il fut Satrape de Province,
Empereur, Marquis, Comte, Prince;
Bref on l'a mille fois traité
D'Excellence & de Majeſté.
Il eut très-ſouvent pour amantes
Et des Reines & des Infantes...
Mais las! Après tout cet éclat
Il eſt ici couché tout plat.
Triſte victime de la Parque;
Il n'eſt plus Prince ni Monarque,
Mais un cadavre ſeulement
Qui pourrit en ce Monument.

Les fréquentes viciſſitudes des choſes humaines, dit un Auteur, ne ſont pas toujours un châtiment; elles ſont auſſi aſſez ſouvent un acte de juſtice de la part de Dieu. Sa qualité de Juge & de Pere commun de tous les hommes, paroît exiger cela de lui. . . . Les Grands abuſent de leurs places, il faut donc que

la chûte de quelques-uns, en ſervant de leçon aux autres, prévienne le mal qu'ils pourroient faire, & conſole ceux qui étoient opprimés... Et d'ailleurs puiſque l'économie morale des choſes humaines, ne ſouffre pas que tous les hommes ſoient dans l'élévation en même-temps, il faut donc que l'élévation roule, & que le Pere commun de toutes les créatures humaines en diſpoſe, tantôt en faveur des uns, & tantôt en faveur des autres.

L'inſtabilité des Grandeurs de ce monde eſt une vérité qui n'a pas beſoin d'être prouvée par des raiſonnemens ; les Faits ſont des preuves auxquelles il n'y a pas de replique. Tel aujourd'hui eſt un Seigneur, dont les ancêtres ont peut-être ſervi les ancêtres de ceux à qui il commande... Qu'importe ? C'eſt l'état préſent qui décide. Les hommes ſont grands & petits tour à tour... Le tour de monter doit venir pour les petits, comme le tour de deſcendre doit venir pour les Grands. Le monde eſt un vrai jeu de baſcule... Cette penſée quoiqu'exprimée trivialement eſt conforme à l'Ecriture qui dit que Dieu fait deſcendre les puiſſans de deſſus leurs hauts ſiéges & qu'il y éléve les petits.

Il ſemble que les vœux qu'avoit fait Camille contre ſa propre Maiſon, au profit du Peuple Romain, ayent été exaucés & accomplis à la Lettre.

Tacite remarque un fait ſingulier, c'eſt que depuis ce fameux Camille qui délivra Rome de l'opreſſion des Gaulois, ſes deſcendans, excepté ſon fils, n'avoient commandé aucune armée, ni poſſédé aucune grande dignité; que l'un d'eux ſous l'Empire de Tibere fit un peu parler de lui; après quoi il n'en fut plus queſtion.

Ce qui prouve qu'on peut fort bien avoir une très-illuſtre & très-ancienne origine, & malgré cela ne pas faire une grande figure dans le monde.

Il y a des hommes dont les qualités ſont ſi ſublimes que c'eſt un nouveau luſtre pour eux que de n'être pas d'une grande naiſſance; parce qu'on les en admire d'autant plus; & il y en a d'autres qui ont l'ame ſi roturiere & ſi baſſe que leur haute naiſſance doit tenir le premier rang entre les reproches qu'ils méritent. N'auroit-on pas plutôt fait de les croire ſuppoſés ou intrus! On n'auroit plus du moins, que le Nom à leur reprocher; & c'eſt peu de choſe quand il eſt ſeul.

Il y a eu de grands hommes que leurs

envieux ont cru ravaler en publiant qu'ils étoient illégitimes. Que cette imputation fut vraie ou fauſſe, peu devoit leur importer ; puiſque le crime étoit pour leurs peres, & la vertu pour eux.

Que les hommes ſe reſſemblent peu quelquefois pour une certaine façon de penſer ! Car on aſſure qu'il y a un pays dans l'Europe où les enfans-trouvés ſont Gentilshommes de droit. . . Eſt-ce pour détourner du crime, ou pour encourager à la vertu ? La proſtitution l'emporte ſur le mariage.

Voici le fin de cette politique originale (à ce que l'on dit). Un Gentilhomme chez cette fiere Nation eſt regardé comme une Exiſtence ſi précieuſe, que dans l'incertitude où l'on eſt de quel pere ſortent ces enfans publics, on aime mieux riſquer de rendre le Roturier Gentilhomme, que de riſquer ſacrilégement de rendre le Gentilhomme Roturier.

Quelle délicateſſe ſur l'honneur !

Anacharſis répondit à un Noble qui lui reprochoit la baſſeſſe de ſon origine : Si mes parents me déshonorent, tu déshores les tiens.

Si dans l'Eſpece humaine ainſi que dans l'Eſpece animale, la vertu des peres, par une néceſſité naturelle, influe

ſur les enfans, il y en a tels qui ſont très-malheureux de n'être pas fils de leurs peres, & d'autres qui ſont très-heureux de ne pas l'être.

L'infidélité d'une femme pourroit être cauſe que dans toute une famille de lâches, il y aura du moins un brave homme; comme la même raiſon pourroit faire auſſi que dans toute une famille d'honnêtes-gens, il y aura du moins un fripon. Conſéquemment toute compenſation faite, il vaut encore mieux qu'une femme ſoit fidele que de ne pas l'être; car outre l'avantage de l'honneur, il y a celui de la Religion; à quoi on peut encore ajouter qu'il eſt rare qu'un fort honnête-homme abuſe de la femme d'autrui.

Sur quoi eſt fondé ce préjugé injurieux que les bâtards par une raiſon phyſique ont plus d'eſprit & de valeur que les autres; & par une raiſon morale, moins de probité & d'honneur? Il ne ſeroit pas glorieux à la vertu & à l'honnêteté qu'elles ne fiſſent que des idiots; comme il ſeroit fort préjudiciable au bien public que la galanterie des femmes ne produiſît que des fripons. Il réſulteroit de cette économie ridicule que la ſociété ne ſeroit compoſée que

d'Idiots ou de malhonnêtes gens. Un tel préjugé déshonore infiniment ceux qui ont de l'eſprit & des talents, & n'honore pas infiniment ceux qui ont de la probité ſans talents.

Un Grand qui fait orgueilleuſement l'énumération de ſes Ancêtres, & qui ſe dit avec un air de confiance, deſcendu de Mathieu premier, par Georges trois, par Mathurin quatre, & ainſi par une longue deſcendance juſqu'à ſon pere, Gilles-Quint, pourroit bien imiter ces mauvais Logiciens qui commencent par poſer pour principe ce qui eſt en queſtion... Peut-être en douteroit-on moins, s'il s'appliquoit davantage à imiter les Grands Hommes dont il ſe dit deſcendu; cette preuve auroit bien autant de force que du parchemin pour conſtater la fidélité de ces Héroïnes qui ont tranſmis tout pur, un ſang auſſi noble, juſqu'à lui, de Lucrece en Lucrece; comme dit Boileau.

Les Romains étoient au moins auſſi foux que nous ſur leurs généalogies, mais ils étoient plus fins. Ils vouloient, à quelque prix que ce fût, deſcendre de demi-Dieux, de Héros ou de Grands Hommes; & pour accréditer cette opinion, ils faiſoient des actions éclatantes ou dans la

paix ou dans la guerre ; & de cette maniere ils parvenoient à faire croire ſur leur origine à peu près ce qui les flatoit.

Un Grand qui fait tout ce qu'il doit, fait croire tout ce qu'il veut.

Scipion l'Africain commença par s'enfermer dans un temple à certaines heures de la journée ; & il y reſtoit longtemps... C'en fut aſſez d'abord, pour faire ſoupçonner qu'il avoit des entretiens ſecrets avec un certain Dieu, auquel il couroit un bruit que ſa mere n'avoit pas été indifférente lorſqu'elle le mit au monde... Il ne ſe contenta pas de cela... Dans un âge où les autres jeunes gens apprennent à obéir avec aſſez de peine, il ſe mit à la tête d'une armée dont la République par une diſtinction ſans exemple, lui confia le commandement. Il paſſa en Afrique, où par la priſe de Carthage il vengea les pertes & les injures de ſa patrie.. Après avoir donné en Afrique des preuves éclatantes de ſa valeur & de ſa capacité, il en donna de rares en Eſpagne de ſa modération & de ſa tempérance, dans un âge où on excuſe aſſez volontiers les Militaires d'en manquer ; & par une conduite auſſi admirable, il parvint du moins à faire dou-

ter aux autres hommes, ſi ſa nature n'étoit pas ſupérieure à la leur.

Jules-Ceſar diſoit avec le plus grand ſens froid, dans un diſcours public, que du côté de ſon pere, il deſcendoit des Dieux, par la Déeſſe Venus, mere d'Enée, pere d'Aſcagne autrement dit Jule: & il prouvoit cela par une deſcendance généalogique auſſi bien circonſtanciée que s'il l'eut fait faire par un d'Hozier. Il n'étoit ni aſſez vain ni aſſez ſimple pour en croire un mot; mais il lui importoit de le faire croire au gros Peuple....

Fables tant qu'il vous plaira; mais quand elles ſont utiles ou glorieuſes, les Grands n'aiment pas ces Antiquaires ſcrupuleux ou malins qui cherchent à en déſabuſer le monde.

On a peine à concevoir que l'Auteur d'un Poëme ſacré n'ait pas ſenti la ridicule & profane indécence qu'il expoſe dans un certain endroit de ſon Poëme où il fait faire au Sauveur du Monde s'entretenant avec S. Pierre, l'office de Géographe, de Généalogiſte, d'Hiſtorien & de Juge-héraldique, pour flater certaines Grandes Maiſons d'Italie. C'eſt dans ce même endroit qu'il fait encore

à Saint Pierre, la deſcription curieuſe du Pont d'Avignon, & de la Tiare du Pape.

Entre les Grandes Maiſons de Rome, les unes ſe diſoient deſcendues du Dieu Mars; d'autres de la Déeſſe des amours; d'autres de quelques-uns des compagnons d'Enée, d'Hercule ou de Theſée...

Juvenal avec ſon auſtérité miſanthropique les met toutes d'accord, en les mettant au même niveau; car il rapporte, & avec raiſon, leur premiere origine à cette Sauvegarde infâme que le Berger Romulus, pour peupler ſa petite Ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers, banqueroutiers & fugitifs de l'Italie & de la Toſcane.

Combien de puiſſantes Monarchies n'ont été fondées que par des Barbares demi-ſauvages! Qui auroit dit au Grand Conſtantin que les derniers des hommes & les plus brutaux, s'aſſeoiroient un jour ſur ſon Thrône, & s'en diroient fierement les propriétaires à cauſe d'un brigandage continué pendant deux ou trois ſiécles! C'eſt ainſi que le Cheval généreux étendu mort ſur le champ de bataille, ne produit après ſa mort qu'un vil inſecte que le Peuple appelle d'un nom conforme à ſa nature, à ſa nourriture & à ſon occupation.

Combien de châteaux, combien de terres & de Seigneuries anciennes dont les noms ſynonymiſent encore aujourd'hui avec la Nobleſſe & la Grandeur, ont été poſſédées depuis par des hommes dont les noms ſynonymiſoient exactement avec la baſſeſſe & la concuſſion! combien dans les recherches qui ont été faites de temps à autres, de la fauſſe nobleſſe, l'argent ou la recommendation, ont-ils fait paſſer de Groſſes de contrats, dont on auroit été bien embarraſſé de produire les Minutes!

Quelque bonne opinion qu'un Gentilhomme ait de la Nobleſſe de ſon extraction, il ne ſçauroit pourtant diſconvenir, non plus que preſque tous ſes ſemblables, qu'il ne tire ſon origine d'un village ou d'un hameau, & qu'il ne tire ſon nom le plus ſouvent d'une prairie, d'un bois, d'une montagne, & quelquefois d'une crapaudiere entourrée d'un mauvais foſſé. Le ſeul M. Jourdain jouiſſoit du privilége d'être Gentilhomme Pariſien, & bourgeois de la rue Saint Denis, à l'Enſeigne de la Bonne-Foi.

La plûpart de nos Grandes Maiſons portent des noms qui ſont auſſi beaux & auſſi ſpirituellement trouvés, que ceux de nos

rues, de nos culs-de-ſacs & de nos carrefours..

Les plus grands titres de Nobleſſe ne ſont pas toujours ceux qui ont la plus belle étymologie. Au contraire, puiſqu'il eſt même paſſé en proverbe qu'il n'y a pas de plus belles Armes que celles du vilain, c'eſt-à-dire, d'un Noble de nouvelle fabrique.

Les Romains prenoient ſouvent juſqu'aux défauts du corps pour s'en faire des titres d'une diſtinction ſinguliere.

Tel louche ou tel borgne, ou tel autre qui avoit les jambes crochues, donnoit à une Maiſon fameuſe, un titre qui faiſoit alluſion à quelques-uns de ces beaux avantages...

Nous avons donné en France dans cette meſquinerie pendant pluſieurs ſiecles.... Les Réchins, les Hutins, les le Gros, les le Bref, les le Longs, les Grizegonelles, les Plantegenêts, &c. ont été long-temps des dénominations glorieuſes qui ſervoient à diſtinguer les Rois & les grands Seigneurs les uns d'avec les autres. Mais rien n'étoit d'un plus mauvais goût... Louis VI n'étoit-il pas un Prince aſſez recommandable par une infinité de belles qualités vraiment Royales, ſans aller chercher ſa groſſeur pour lui donner un

titre ? Celui de Louis ſixieme tout ſimple, ne valoit-il pas mieux qu'un ſobriquet ridicule ? . . . Si l'on a bien appellé Louis XI, Louis le Prudent, quoiqu'il ne le fut pas trop, & quoiqu'il eût ſur ſa perſonne une abondante matiere à ſobriquets ; Louis VI ne méritoit-il pas bien d'être appellé Louis le Valeureux ? Qui des Rois avant ou après lui a mieux mérité ce titre ?

Nous ſommes devenus à la fin plus délicats & plus reſpectueux envers nos Rois ; outre qu'ils connoiſſent mieux eux-mêmes toute l'étendue des devoirs de leurs Sujets envers eux.

Un Gentil-homme qui feroit remonter ſon Arbre généalogique juſqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ſeroit bien fier ! il ne prouveroit pourtant rien, ſinon qu'il tire ſon origine d'un Sicambre, c'eſt-à-dire, d'un Barbare & d'un demi-ſauvage.

Baiſſe le cou fier Sicambre, dit Saint Remy au Roi Clovis, lorſqu'à la tête de ſon armée, il ſe préſenta pour recevoir le Batême.

La grande Epoque de la Nobleſſe Françoiſe commence au temps de Charlemagne, parce que ce fut ſous ce Grand Prince que les François commencerent à ſe diſtinguer de toutes les autres Nations

en leur donnant la Loi, par le rétabliſſement de l'Empire d'Occident... Ce fut alors qu'ils ſe piquerent de ſcience, de politeſſe & de galanterie... Les Regnes qui précédent n'offrent rien de fort brillant, ni qui mérite un rang bien diſtingué dans les Annales, ſi l'on en excepte le regne de Clovis, le Gouvernement de Charles-Martel, & le regne de Pepin.

Nous ne faiſons pas mention de certaines maladies d'Etat qui ont ramené la ſtupidité & la barbarie à pluſieurs repriſes.

Les hommes veulent toujours rechercher, & toujours ſans raiſon, les cauſes de la Grandeur de ceux, qui étant nés leurs ſemblables, ne ſont pourtant pas leurs égaux.... Ils s'imaginent par un préjugé ridicule que la nature animale devroit connoître le mérite, & en conſéquence n'accorder une naiſſance illuſtre & relevée qu'à ceux en qui ce mérite ſe trouveroit... Mais ils ne font pas attention que celui qui naîtroit avec ce mérite, n'en auroit pas plus en un ſens, que celui qui viendroit au monde avec une force de corps prodigieuſe, ou une vue extrêmement perçante, ou une mémoire vaſte. L'éclat phyſique d'une naiſſance

diſtinguée, n'eſt point l'ouvrage de l'homme en tant qu'il eſt intelligent ; mais en tant qu'il eſt animal ; l'eſprit ne s'engendre point. L'éclat moral de la vertu eſt l'ouvrage de l'homme en tant qu'il eſt intelligent & raiſonnable.

Les enfans des Grands peuvent tenir de leurs peres une certaine aptitude naturelle à l'Héroïſme ; mais ce ne ſera pas une grande avance ſi on l'applique à de mauvais objets ; au lieu d'être ſublimes ils ſeront orgueilleux ; au lieu d'être vaillants, ils ſeront téméraires & fougueux ; au lieu d'être conſtants, ils ſeront opiniâtres. Cette aptitude enfin, ne ſera que comme un bon fonds dans lequel on ne ſemeroit que des Chardons ou des Orties ; c'eſt ce qui s'appelle un parterre pour les ânes.

Platon dit en quelqu'endroit que la Loi & la Nature ſont la plûpart du temps contraires ; car nous voyons que la Nature fait un homme de cœur, propre à commander à tout le monde ; mais parce qu'il eſt fils d'Irus, pauvre Payſan, il demeure par la Loi privé de liberté & d'honneur ; au contraire nous en voyons d'autres, qui par la baſſeſſe de leurs inclinations, ſemblent faits pour être eſclaves, & qui par la Loi ſont faits Grands

Seigneurs, parce qu'ils ſont nés de Maiſons illuſtres. Ce qui prouve, ajoute-t'il, que ce monde-ci eſt la ſphère des corps & non pas des eſprits, parce qu'il n'y a que les avantages matériels qui décident & qui donnent le ton.

La Nobleſſe, les titres, les dignités, les richeſſes, ne ſont pourtant pas des chimeres....

Il ſuffit que tous ces avantages, s'ils ne l'admettent pas, ſuppoſent du moins le mérite & l'honneur, pour qu'ils entretiennent un certain ordre dans les ſociétés, lequel conſiſte principalement dans la ſubordination.

Alphonſe eſt Comte ou Marquis, ou il eſt en place; ſans perdre le temps à examiner quel eſt ſon mérite, s'il a de l'honneur, & s'il eſt exactement digne de ſes titres & de ſon poſte (ce qui ſeroit d'une diſcuſſion auſſi pénible que périlleuſe) je lui céde le pas... Paſquin a un équipage brillant, & grand nombre de Valets derriere; il eſt richement vêtu... Peu doit m'importer que ſon pere ait vendu de l'eau ou du vin. Cet appareil, affiche, ſinon ſon mérite, du moins ſon honneur; ce n'eſt pas à moi à examiner ſi l'Affiche tient parole....., Les conventions générales veulent que

j'attende qu'il ſoit paſſé, pour paſſer à mon tour, parce que je n'ai ni équipage, ni Valets, ni broderie. Si chacun des hommes avoit l'honneur affiché ſur le dos ou ſur le front, cette économie politique n'auroit plus lieu; & il n'y en auroit guere auxquels Paſquin ne dût céder le pas... Mais comme il eſt impoſſible de diſcuter le mérite ou l'honneur de chacun des hommes en particulier; on a bien plutôt fait de ſe régler ſur certaines marques extérieures, leſquelles, quoique ſouvent elles nous trompent, empêchent cependant que nous ne courrions de plus grands riſques, en confondant tous les Ordres.... Il vaut mieux donner de la conſidération à des gens dignes de tout mépris par eux-mêmes, que de manquer au reſpect qui eſt légitimement dû à la dignité, à la qualité & au mérite...

Un Cordon bleu, rouge ou noir, une Hermine ou une Pourpre, épargnent bien de la beſogne. Si ceux qui les portent n'ont ni honneur ni mérite, tant pis pour eux! Mais il ne leur ſuffit qu'ils doivent en avoir, & qu'ils en ayent ſur eux les marques ſymboliques... Je ſerois bien plus embarraſſé s'il ne me falloit honorer, ſous peine de ſottiſe, que ceux en qui

qui la vertu ſe rencontreroit exactement. Il faudroit avoir ſans ceſſe l'équerre, le niveau, le compas, le trébuchet & même le microſcope à la main; car il y a une infinité de vertus qui ſont preſque inviſibles... Ce ſeroit une opération à recommencer à chaque pas, parce qu'il y a peu d'hommes qui ſoient aſſez juſtes & aſſez ſinceres pour s'apprécier eux-mêmes ſelon leur véritable valeur.

Le ſentiment de Caton étoit trop dur, & reſtraignoit le reſpect dû aux Grands à un trop petit nombre; car il diſoit en plein Sénat, d'un ton haut & ferme à ſon ordinaire, qu'un Noble n'étoit reſpectable qu'autant qu'il n'étoit point débauché, que ſa réputation étoit bien établie, qu'il pratiquoit les devoirs de la Religion avec ceux de la Juſtice & de l'humanité; & cela en préſence de Jules-Céſar qu'il n'épargna pas trop dans cette circonſtance, tout grand Seigneur qu'il étoit.

Combien d'habits richés ou décorés reſſemblent aux Montres que les Marchands mettent ſur leurs boutiques, leſquelles quoique brillantes & magnifiques au dehors, ne renferment au dedans que de la paille ou du foin!

Qu'un Philoſophe un peu Miſanthro-

pe ſe donne quelquefois un ſpectacle amuſant, lorſqu'il conſidere de près le manége de certaines Grandeurs ! Quelle récréation pour lui que de les obſerver ſous une infinité de différentes faces, qui n'ont pourtant chacune que le même ſujet d'inhérence, c'eſt-à-dire, l'orgueil ! Quelle inſtruction pour lui que l'examen de cette affabilité dédaigneuſe, qui fait ſi vivement ſentir leur infériorité à ceux qu'elle croit honorer ! Comment trouve-t'il cette politeſſe ſeche, qui reçoit ironiquement ceux que leur mérite & leurs talents diſtinguent du vulgaire ? Que penſe t'il de ces démonſtrations de joie qui éclatent tout-à-coup à l'aſpect d'un homme de néant qui vient dire quelque choſe de fort important à l'oreille ; car il rit, & aſſez haut avec la Grandeur ; pendant que de fort honnêtes gens ſont là dans un maintien ſi gêné, qu'ils n'oſent touſſer qu'à demi ? Que dit notre Miſanthrope de ce parler lent, ou extrêmement bref ? De ce regard dur ou tempéré d'une douceur équivoque ? De ce marcher gravement appuyé & compaſſé comme celui d'un Héros de Théâtre, ou auſſi précipité & auſſi peu meſuré que celui d'un Page qui fait courir ceux qui lui parlent ? ... Eſt-ce là ce

que les Grands appellent repréſenter ? Les dreſſe-t'on à ce jeu, ou leur eſt-il naturel comme les grimaces au Singe ? Que ce ſoit l'un ou l'autre il eſt du moins fort ancien. Que voulez-vous donner, dit Juvenal, pour être admis à rirer votre revérence à Coſſus ? Que voulez-vous conſigner pour que Véjenton vous regarde du haut en bas en pinçant les lêvres ? Il a fallu, comme on voit, donner quelque choſe dans tous les temps pour approcher les Grandeurs, comme pour voir le Géant Saxon à la Foire ; & preſque toujours pour n'en rien obtenir ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'argent n'eſt pas rendu.

Que les hommes élevés au-deſſus des autres, prennent garde à leurs paroles & à leur maintien ; dans cette multitude d'yeux conſtamment attachés ſur leur perſonne, comme ſur quelque Divinité, il y en a d'extrêmement perçans ... Rien n'eſt plus original que cette deſcription de la perſonne, & des manieres de Caligula qui nous a été laiſſée par Philon, & qu'il traça dans ſon Ambaſſade à cette Cour. Elle vaut mieux pour la poſtérité qu'une Médaille ; c'eſt un viſage de cire calqué ſur le naturel.. On pourroit lui donner pour Pendant celle que S Baſile &

Saint Gregoire de Nazianze ont auſſi deſſinée ſur l'original, lorſqu'ils étoient au Collége avec Julien, ſurnommé l'Apoſtat, qui fut depuis Empereur... Ces deux Eſprits clairvoyans démêlerent dès-lors, & lurent dans la contenance & ſur la phyſionomie de ce jeune Prince, tout le détail de la conduite qu'il devoit tenir; & qu'il a tenue.

Quelle ſcène encore plus divertiſſante que celle où l'Hiſtorien Tacite introduit Néron ſur le Théâtre, accordant ſa lyre à ſon aigre Fauſſet, & affectant toutes les minauderies des chanteurs publics pour s'attirer les ſuffrages du Peuple! Et ce qui n'eſt pas moins amuſant, c'eſt de voir le grave Burrhus, Capitaine des Gardes de ce Prince, être obligé d'applaudir à cette extravagance & à cette baſſeſſe avec un rire forcé & plein d'indignation! Ce contraſte eſt unique.

Les Grands veulent quelquefois être ſeuls. Ils ſe dérobent à toute cette multitude de flateurs & de complaiſans qui les obſédent ſans ceſſe. Ils ſe renferment, & pour lors ils vacquent à des occupations quelquefois bien ſingulieres! Domitien donnoit, dans ſon cabinet, régulierement trois heures du jour à la défaite des Mouches. Cela faiſoit rire les

gens ſuperficiels, & qui ne voyent que des yeux ; mais les eſprits pénétrans ne s'y trompoient pas ; ils connoiſſoient le caractere propre aux Sournois, qui en s'amuſant, les ſourcils froncés, pendant des heures entieres avec un Baguenaudier, méditent quelquefois les méchancetés les plus noires..... Et il y a bien paru.

Une Princeſſe fameuſe par ſa diſſimulation, donnoit un grand bal à toute ſa Cour, danſoit le premier menuet, diſparoiſſoit adroitement, laiſſoit croire à tout le monde qu'elle étoit allée ſe mettre au lit... Mais le lendemain on étoit bien ſurpris de voir tant de beſogne taillée ! Tel Seigneur étoit arrêté & conduit dans une Forteresſe ; tel autre étoit exilé ; tel autre étoit condamné à perdre la tête ou à ſe défaire de ſes charges. Tel autre avoit un Gouvernement, & tel autre le commandement d'une Armée. Des Edits, des nouveaux Réglemens d'Etat étoient publiés & affichés.

Il y a des gens qui ne font rien en faiſant beaucoup ; mais auſſi il y en a d'autres qui font beaucoup en ne faiſant rien.

Les Grands ou ceux qui ſont dans des places éminentes ont ce déſavantage,

c'eſt que leurs fautes ne ſçauroient être ignorées de perſonne. Elles naiſſent dans le lieu le plus ſecret de leurs Palais ou de leurs Hôtels, & tout d'un coup elles ſe répandent dans les places publiques.

Juvenal dit qu'il n'y a point de ſecret chez les Grands, & qu'on s'entretient le matin dans les boutiques des Barbiers, de ce qu'ils ont fait chez eux au chant du Coq.

Ce ſeroit ſouvent un moindre mal pour eux, ſi on ſe contentoit de rapporter les choſes comme elles ſont ; mais on y ajoute preſque toujours du moins la moitié. Leurs Domeſtiques poſent les fondemens, & le Public bâtit la-deſſus & enjolive.

Cette malignité prend ſa ſource dans l'envie qu'on leur porte.

Que peut-on penſer de certains grands Seigneurs qui s'amuſent en plein jour, & publiquement à conduire des calêches, des ſoufflets, des chariots, des phaétons, &c. au riſque de ſe faire donner des coups de fouet par les autres Cochers, qui les voyant faire leurs fonctions, les prennent pour leurs égaux. Les Seigneurs Romains attendoient du moins la nuit pour prendre ce divertiſſement ; Mais Juvenal dit qu'ils n'y gagnoient rien

du côté de l'honneur, puiſqu'ils avoient la Lune & les Etoiles pour témoins.

Une des folies de Caligula étoit de faire des plaidoyers, & il éleva aux premiers honneurs un Avocat qui lui dit qu'il rêdoutoit plus ſon éloquence que ſa qualité d'Empereur.

On a fait une Epigramme ſur Henri III, qui s'amuſoit à étudier la Grammaire dans le temps que la Ligue le menaçoit d'une ruine prochaine. La pointe de cette Epigramme étoit que ce Prince qui apprenoit à décliner, déclinoit véritablement & plus qu'il ne penſoit, puiſqu'après avoir été deux fois Roi, il alloit bientôt n'être rien de plus qu'un miſérable Grammairien, ſon Royaume étant en combuſtion de toutes parts. Ne prenoit-il pas bien ſon temps!

CHAPITRE XV.

De la Gloire.

LA Gloire en quelque genre que ce ſoit, ne conſtitue pas plus le vrai honneur que les talents. On peut être riche en Gloire, & très-pauvre en honneur ; comme on peut avoir de très-grands talents, & être un fort mal-honnête homme. Tout ce qui n'a pas la juſtice & l'utilité commune pour fondement, ne ſçauroit conſtituer la Gloire dans les Princes, ni l'honneur dans les Particuliers.

Céſar devoit faire les plus belles choſes du monde, & rendre tout le Genre humain heureux, ſi on ne l'eut pas tué. On ne peut guere ſçavoir ce qu'il auroit fait ; mais perſonne n'ignore ce qu'il a fait, & on peut juger là-deſſus ſi ſon exiſtence a été fort utile au Genre Humain, & ſi dans toutes ſes actions il a pris la juſtice pour ſa regle . . . D'ailleurs c'eſt le ſtyle ordinaire. Tous les Princes qui meurent & qui n'ont fait que du mal, devoient toujours faire des biens

immenſes s'ils euſſent vécu plus long-temps. Le beau projet que celui du ſuperbe & cruel Antiochus dans la Lettre pleine de tendreſſe qu'il écrivit à ces mêmes Juifs qu'il avoit ſi horriblement tourmentés ! Il devoit ſurpaſſer Salomon en juſtice, & David en piété, ſi le même Dieu dont il avoit profané le Temple & renverſé les Autels, dont il avoit égorgé les Prêtres & pillé les offrandes, eût voulu lui renvoyer une parfaite ſanté ſeulement pour une trentaine d'années. Quelles belles promeſſes Louis XI ne faiſoit-il pas à François de Paule, dans l'eſpérance qu'il lui obtiendroit de Dieu, par ſes prieres, une vie auſſi longue que celle des Patriarches ! C'eſt préciſément la Fable du Faucon malade.

Quel dommage que cela n'ait pû ſe faire ! Que ſon Peuple eût été heureux ! Mais comment accorder cette belle perſpective avec ce que ſon Hiſtorien rapporte de ſes diſpoſitions dans les derniers moments. » Il ſçavoit, dit-il en parlant » de ce Prince, n'être point aimé des » grands perſonnages, ne de beaucoup de » menus ; & ſi chargeoit-il le Peuple plus » que ne fit jamais ; ainſi ne ſe faut ébahir » s'il penſoit n'être point bien voulu. « Il faiſoit d'âpres punitions pour être

» craint . . . Il renvoyoit & caſſoit Of-
» ficiers, rognoit penſions & en ôtoit de
» tout poinct, & faiſoit plus parler de
» lui parmi le Royaume que ne fit ja-
» mais; & le faiſoit de peur qu'on ne
» le tint pour mort. »

Y a-t'il beaucoup à ſe flater ſur de telles apparences!

Qu'a fait Alexandre pour mériter de juſtes louanges? Il a preſque acquis autant de gloire que Céſar; mais a-t'il acquis plus d'honneur? En a-t'il même acquis autant? Celui-ci du moins a procuré une ſorte de félicité à ſa Patrie pendant quelques années; mais Alexandre une fois parti de chez lui, n'y eſt plus revenu: il a même tellement oublié ſa Patrie, qu'il a pris l'habit, les coutumes & la molleſſe des Aſiatiques qu'il avoit vaincus . . . Il leur a fait voir qu'il étoit fort au-deſſous de Darius pour le jugement, puiſque celui-ci, quoiqu'il eut aſſez de cet orgueil dont les Rois de Perſe ſembloient prendre poſſeſſion avec la Couronne, n'avoit cependant jamais exigé de ſes ſujets qu'ils l'adoraſſent comme un Dieu. Mettez l'Alexandre de Macédoine en oppoſition avec l'Alexandre Empereur Romain qui défendit qu'on l'appellât Seigneur, & qui ne permit jamais

qu'on ſe mît à genoux devant lui.

Diſons de Ceſar & d'Alexandre qu'ils auroient beaucoup plus fait pour la véritable gloire, s'ils euſſent pû ſe tenir tranquilles & y laiſſer les autres hommes.

Qu'avoit de commun la miſérable Humanité avec les querelles de Pompée & de Ceſar ? Parce que deux Bourgeois de Rome ne veulent ſe ſouffrir, ni au-deſſus, ni au-deſſous, ni à côté l'un de l'autre ; il faut que toutes les Nations prennent parti, & ſe faſſent égorger, brûler, maſſacrer pour l'un ou pour l'autre ! N'eſt-ce pas là une conſéquence bien tirée ?

Que les hommes ſont foux de ne pas laiſſer aux Ambitieux à ſe battre pour leurs querelles particulieres ! Mais c'eſt que tous les hommes ſont eux-mêmes chacun pour ſoi, ambitieux ou avares. Combien n'y avoit-il pas de petits intérêts particuliers compris dans les grands intérêts de Pompée & de Ceſar ? Voilà ce qui fait les Partis & les Armées.

Quand on fait réflexion à la petiteſſe & à la meſquinerie des cauſes qui ont quelquefois produit les plus étranges révolutions : on en a honte... Mais quand on penſe philoſophiquement, on ſe per-

ſuade de deux choſes l'une ; ou que ces cauſes-là quelque miſérables qu'elles nous paroiſſent, ne laiſſent pas d'être de la plus grande efficacité entre les mains de la Providence ; & alors elles reſſemblent à une étincelle qui fait jouer une mine, & ſauter une terraſſe que les forces réunies de toute une armée ne pourroient tranſporter qu'en détail ; ou que cette même Providence en nous cachant les véritables cauſes, veut déconcerter notre préſomption, & humilier notre orgueil par la vaine montre d'une cauſe très-inférieure à ſon effet, & qui ſouvent même lui paroît totalement étrangere..... Qui auroit imaginé il y a deux ſiecles, qu'une querelle de Gueux feroit changer de face en très-peu d'années à la plus grande partie de l'Europe, & feroit répandre des rivieres de ſang ? Ce n'eſt pas toujours, comme on voit, la montagne qui accouche d'une ſouris ; mais c'eſt auſſi quelquefois la ſouris qui accouche d'une montagne.

Ne quittons pas les anciens.

Si Ceſar & Alexandre par les ravages affreux qu'ils ont cauſés ſur la face de la terre, ne ſe ſont propoſé que d'exciter de l'admiration & de jetter l'étonnement dans les eſprits ; ce qui eſt pro-

prement l'objet de la fauſſe gloire; ils n'en méritent aucune que celle de ſervir de déclamation aux ecoliers, comme dit Juvenal.

Ce ſont deux extravagans. Et c'eſt en ce ſens là que Héros & Fou ſont termes ſynonymes. Car on conviendra du moins que c'eſt une bien miſérable façon de ſe faire admirer, que de répandre le ſang comme l'eau, & que c'eſt un genre de folie très-dangereux qui peut même aller de pair avec la rage & la frénesie.

Alexandre diſoit qu'il faiſoit la guerre pour la Gloire! Qu'eſt-ce que c'eſt que de faire la guerre pour la Gloire? Qu'importe pour quelle cauſe on faſſe la guerre, ſi la juſtice & l'utilité commune n'en ſont pas l'objet? Toute la différence qui ſe trouvera entre les Brigands & les Héros, c'eſt que ceux-ci font la guerre par orgueil, & les autres par avarice... Si Alexandre & Ceſar n'ont eû en vue que leurs querelles particulieres; ce ne ſont que deux vindicatifs dignes de haine. Si au contraire ils ne ſe ſont propoſé que l'utilité commune, ils ont atteint la véritable Gloire... Mais on viendra plutôt à bout de démontrer que Luther & Calvin n'ont eû en vue que le bien de la Religion dans leur révolte, qu'on ne

viendra à bout de prouver que Ceſar & Pompée ne ſe ſont propoſé que l'utilité & la liberté de leur Patrie . . . Alexandre étoit un eſprit ardent, remuant & inquiet qui ne ſe propoſoit que de ſe donner de l'exercice, dans la guerre qu'il entreprit contre les Perſes. Il vouloit, diſoit-il, venger l'honneur de la Grece! Son pere & lui l'avoient opprimée. Il vouloit venger les injures de ſon pere! Il l'avoit hai & mépriſé plus que perſonne. Il vouloit ſe promener, voir du Pays, cauſer bien du fracas par-tout où il paſſeroit; ravager les Provinces, brûler les Villes. Voilà le vrai . . Ceſar & lui ont eu de grands talents, encore plus d'orgueil; & c'eſt tout.

Quelle conduite plus indécente pour un Monarque que de voir Alexandre s'expoſer comme le dernier caporal, & en conſéquence recevoir toujours quelque horion? de quelle utilité peut-il être à une Armée que ſon Général ait tantôt une cuiſſe caſſée, & tantôt le crâne ou une côte enfoncée?

Alexandre ſe battoit comme un écolier, & dans le même eſprit.

La force ſéparée de la juſtice ne mérite que le blâme & l'ignominie. Comment arriveroit-elle à la gloire, elle ne cher-

che la renommée que par des moyens infames ! Pourquoi la force & la puiſſance ne manquent-elles pas où manque la juſtice ? Pourquoi la foibleſſe n'eſt-elle pas toujours compagne de la préſomption ?

Il n'y a point de Prince qu'on ne blâmât juſtement, ſi par une vaine oſtentation de ſapuiſſance, il s'occupoit, comme l'inſenſé Caligula, à faire conſtruire des Ponts de deux ou trois lieues de long ſur un détroit, afin d'avoir le plaiſir de faire rouler un caroſſe ſur les flots ; à faire applanir des montagnes, uniquement pour combler des vallées ; à deſſécher des marais pour en détruire les grenouilles ; ou à faire mettre le feu comme Neron à une grande Ville, pour ſe procurer l'innocent plaiſir d'en regarder l'incendie à travers une émeraude, & pour la faire rebâtir enſuite dans un goût plus moderne.

Il faut abſolument ſe propoſer dans toutes les grandes entrepriſes l'utilité du Public & la juſtice, ſans quoi ce n'eſt qu'un faſte impertinent, & un luxe tirannique.

L'oſtentation fait plus de la moitié du chemin pour parvenir à cette Gloire qui ne conſiſte que dans l'opinion & dans l'admiration d'autrui. Combien de guer-

riers n'ont fait valoir le courage & l'habileté d'un ennemi vaincu, que pour faire valoir leur courage & leur habileté à eux-mêmes ! C'eſt un défaut ordinaire aux Dueliſtes, comme à certains Généraux qui ne ſont pas les meilleurs.

Avec quelle vanité Alexandre ne faiſoit-il pas l'énumération de ſes exploits ; puiſque cette forfanterie étoit même inſupportable à ceux qui avoient combattu avec lui ?

Mais il s'en faut pourtant de beaucoup que l'eſtime générale ſoit toujours un bon garant d'une réputation bien acquiſe. Les uns applaudiſſent par flaterie, les autres par intérêt, les autres par ignorance ; & quelques-uns pour éviter le riſque auquel on manque rarement de s'expoſer lorſque dans une fermentation générale d'applaudiſſemens & d'éloges, on ne paroît pas faire grand cas de ce qui exraſie la mulritude. . C'étoit du moins le ſentiment d'un fameux Capitaine Grec qui voyant un jour que le Peuple aſſemblé applaudiſſoit à un de ſes avis avec de grandes acclamations, demanda auſſi-tôt à un de ſes amis, ſi c'eſt qu'il avoit lâché quelque ſotiſe ; tant il avoit mauvaiſe opinion des jugemens & des ſuffrages de la multitude, qui n'a pas coutume de faire tant de bruit pour des

choſes eſſentielles & conformes à la juſtice, quand elles ne ſont pas accompagnées d'éclat... Ce fut encore ce même homme qui voyant qu'une délibération qui avoit paſſé contre ſon avis avoir eu un bon ſuccès, dit froidement au Peuple, qu'il s'en réjouiſſoit ; mais qu'il n'étoit point fâché d'avoir été d'un avis contraire ; parce qu'il n'ignoroit pas que les foux réuſſiſſent quelquefois, comme les ſages ne réuſſiſſent pas toujours.

Les grands Conquérans qui n'ont été que cela ne méritent guere plus notre admiration, proportions gardées, que les fameux Brigands. Quand on punit par la roue certains Voleurs, dont l'intrépidité, l'induſtrie & d'autres qualités naturelles étoient parvenues au ſouverain dégré de la perfection en leur eſpéce ; on ne laiſſe pas d'admirer en eux ce qu'il y avoit de vertus phyſiques ; on déteſte ſeulement le mauvais uſage qu'ils en ont fait.... On plaint Guillery & Cartouche d'avoir eu de ſi funeſtes inclinations ; mais on oublie alors, ou on n'a jamais ſçu que le plus petit conquérant a ſouvent fait plus de mal lui ſeul, que mille des plus grands voleurs.

Nous ſommes tellement frappés en ce pays-ci de tout ce qui eſt accompagné de quelque ſorte d'éclat, que nous n'a-

vons pas dédaigné de faire ſervir la poëſie épique à immortaliſer, quoiqu'ironiquement, les pilleries & les meurtres de ce dernier de nos fameux voleurs.

On trouveroit peut-être aujourd'hui dans Paris plus de portraits gravés de Mandrin, que de M. de Turenne ou du Maréchal de Villars... C'eſt pour rire! mais ce n'eſt point en riant qu'on parviendra à donner de l'horreur du brigandage & du meurtre.

Pourquoi pendant que nous admirons Alexandre & Ceſar, avons-nous horreur d'Attila, d'Alaric, de Totila, de Genſeric, & de tous ces Héros en *ic* & en *a* qui étant ſortis des Fanges Méotides, comme dit Boileau, ont inondé l'Europe & l'Aſie, de Gorhs, de Viſigoths, de Huns, de Vandales & de Gépides! C'eſt comme Gaulois apparemment, & comme Gaulois romaniſés que nous les déteſtons; car nous aurions tort comme François, puiſque nos Marcomirs, nos Pharamonds & nos Mérovées étoient un peu de la parenté, & ne s'y ſont guere pris plus doucement qu'eux pour s'emparer des Gaules.

Si tu es un Dieu, diſoient les Ambaſſadeurs des Scythes à Alexandre, fais du bien aux hommes; ſi tu ne l'es pas & que tu veuilles le devenir, fais du bien

aux hommes. Ces Sauvages connoiſſoient mieux que ce Héros Grec, ſi ſçavant & ſi bien élevé par Ariſtote, le vrai & unique moyen, comme le plus court & le plus facile aux Princes pour parvenir à l'apothéoſe.

Que les plus ſages Légiſlateurs font petite figure à côté des Cyrus, des Alexandres & des Céſars! Qu'ils nous font peu d'impreſſion! Le Militaire ſur-tout les confond preſque avec les Légiſtes ou Juriſconſultes, les Ulpiens, les Triboniens, les Papiniens, les Cujas & les Bartholes; ce qui veut dire qu'il les met à peu près au rang des Pédans! Mais il ne montre pas moins ſon ignorance à l'égard de ces derniers, qu'à l'égard des premiers. Il vaut mieux enſeigner la juſtice aux hommes que la cruauté; & le ſage préférera toujours celui qui les inſtruit à celui qui les détruit.

Quelle lecture plus ſéche & plus ennuyeuſe que celle d'une Hiſtoire, où il n'eſt parlé ni de conſpirations, ni de guerres civiles ou étrangeres, ni de maſſacres, ni de Villes priſes d'aſſaut & réduites en cendres, ni de Flottes coulées à fond, ni d'Armées miſes en déroute ou taillées en pieces! Autant vaudroit-il lire les Offices de Ciceron, ou les Maximes

d'Epictete ... Qu'il faut d'eſprit & de talent à un Hiſtorien pour ne pas endormir ſon Lecteur, quand il n'a à lui préſenter que la teneur uniforme d'une longue paix ! ... Un regne tranquille & connu ſeulement par une adminiſtration pleine de ſageſſe & de clémence, ne tient pas du moins un rang bien remarquable dans les Archives du Genre Humain ... Tel eſt le goût de l'homme ... Les ſiecles les plus remplis de troubles & d'évenemens funeſtes, ſont les ſeuls qui paroiſſent mériter ſon attention ... Auſſi s'eſt-il trouvé des Princes qui connoiſſant ce goût général des Peuples, ont eu peur que la poſtérité ne ſe ſouvînt pas d'eux, parce que leur regne n'étoit pas encore devenu remarquable par aucune de ces calamités ...

» Que je ſuis malheureux en compa-
» raiſon d'Auguſte & de Tibere, s'é-
» crioit Caligula ! Sous Auguſte, les Lé-
» gions Romaines ont été hachées en
» Allemagne juſqu'au dernier Goujat ...
» Sous Tibere, la chûte d'un Amphithéâ-
» tre a écraſé tout à la fois ſous ſes rui-
» nes pluſieurs milliers de ſpectateurs ;
» & il n'eſt encore arrivé rien de ſem-
» blable depuis que je regne ... Je n'ai
» perdu aucune Armée ! Toutes mes Lé-

» gions ſont complettes & bien portan-
» tes... Le feu prend-il par hazard
» dans quelques quartiers; il eſt preſque
» éteint ſur le champ, & Rome en eſt
» quitte pour deux ou trois maiſons!..
» On n'entend parler ni de famines, ni
» de peſtes, ni de tremblemens de terre!
» On diroit que la durée de la vie des
» hommes augmente avec leur nombre!
» Ah! que je ſuis infortuné! »

C'eſt-là ce qui s'appelle un Amateur de la belle gloire! Un Pere de la Patrie! Un vrai Préſent des Dieux!... Mais quel autre fléau pouvoit-il deſirer pour éterniſer la mémoire de ſon regne! N'étoit-il pas lui ſeul le plus terrible de tous les fléaux? Auſſi ne l'oubliera-t'on jamais, & on conviendra qu'il intéreſſe bien autrement dans les Annales que le foible Antonin, qui ſe connoiſſoit aſſez mal en gloire, pour mieux aimer, diſoit-il, conſerver un ſeul de ſes Sujets, que de tuer mille Ennemis. Auſſi ſon regne n'eſt-il remarquable que par une paix de vingt-trois ans, & par une adminiſtration pleine de ſageſſe, d'équité & de clémence.

Cela s'appelle-t'il regner? diroit un Caligula.

Ce ne ſeront jamais les Princes du car-

ractere de Caligula, qui s'appliqueront à démontrer, comme l'a fait un excellent & ſçavant Prince de notre temps, *que le ſouverain bonheur conſiſte à faire des heureux.*

Quand nous liſons dans Plutarque qu'un Jules-Céſar s'eſt battu cinquante-deux fois enſeignes déployées, qu'il a pris huit cens Villes, dont il a brûlé plus de la moitié ; qu'il a égorgé deux millions d'hommes, & qu'il en a vendu deux millions d'autres à l'encan comme des chevaux . . . Quels treſſaillemens de joie n'éprouvons nous pas ! Que la gloire eſt une belle choſe ! Nous en pleurons d'attendriſſement pour un ſi grand homme, & nous voulons beaucoup de mal aux Brutus & aux Caſſius qui ont privé la terre d'une auſſi grande vertu ! Quand nous liſons qu'Annibal a paſſé les Alpes, en dépit de la nature qui lui avoit inutilement oppoſé les glaces, les neiges, les précipices & les rochers ; à quels tranſports d'admiration ne nous livrons-nous pas ! Le beau coup d'œil que ſa deſcente des Alpes à la tête d'une Armée, compoſée des nations les plus cruelles, les plus ſauvages & les plus altérées de ſang qu'il y eût alors ſur la terre ! Quel agréable tableau que celui qui nous repréſente

cet Africain parti de Carthage avec deux yeux, & arrivant borgne en Italie, guindé au faîte d'un Eléphant, ſans avoir delà guere plus d'apparence qu'un Singe ! Donnons-lui pour Pendant cet autre petit homme ſi fier & ſi hargneux, qui après avoir renverſé le grand Roi des Perſes de deſſus ſon Thrône, ſe trouva, lorſqu'il voulut s'y aſſeoir, avoir les jambes ſi courtes, qu'il fallut lui mettre une table ſous les pieds !

Quels traits me préſentent vos Faſtes
Impitoyables Conquérants !
Des vœux outrés, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tirans ;
Des murs que la flâme ravage,
Des Vainqueurs fumans de carnage,
Un Peuple au fer abandonné :
Des Meres pâles & ſanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras du Soldat effrèné...
Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits.

Quand nous liſons ou que nous entendons raconter que certaines Sectes s'aſſembloient autrefois hommes & femmes, & ſe mêloient indifféremment ; nous nous récrions ſur une licence auſſi

brutale, qui dans le fond convient mieux à des bêtes qu'à des hommes . . . Mais nous liſons ou nous entendons raconter de ſens-froid, & le plus ſouvent avec des démonſtrations de plaiſir, que cinquante mille François d'un côté, & cinquante mille Anglois de l'autre, ſe ſont raſſemblés chacun de leur côté dans une plaine, pour s'y maſſacrer ſans miſéricorde à la face du Soleil : Cette action convient-elle mieux à des hommes ? Notre deſtruction a donc bien des charmes pour nous, puiſque nous en faiſons un ſujet de gloire & de trophées ? Rien n'eſt moins cher à l'homme que ſon ſemblable . . . Alexandre avoit perdu de braves Officiers & des Soldats dans l'attaque d'un certain Bois où les Ennemis s'étoient retranchés ; il ne regreta que ſon cheval ; mais il avoit, dit l'Hiſtoire ; une eſpece de raiſon ; il connoiſſoit ſon Maître ; il ſe mettoit à genoux quand il vouloit le monter, parce qu'autrement il lui auroit fallu un marche-pied ; nul autre que lui n'auroit oſé ſe mettre ſur ſon dos . . . Enfin il ne lui manquoit que la parole. Auſſi Maître Jacques, dans la Comédie d'Harpagon, n'avoit-il pas plus de tendreſſe pour ſes chevaux que ce Prince en avoit pour le ſien . . .

Renaud

Renaud de Montauban, ce fameux Paladin, aima mieux s'expoſer à périr de faim dans un long Siége avec Dame Claire ſa femme, ſes enfans & ſes freres, que de perdre ſon tant valeureux cheval Bayard.

Que les Grands ont toujours été foux ſur cet article ! Ce n'eſt pas un grand mal ! mais ce ſeroit un grand bien que d'aimer auſſi un peu les hommes !

La ſtérilité de la terre eſt regardée comme un Fléau ; celle des femmes ne fait que peu ou point d'impreſſion .... Elle eſt cependant d'une extrême conſéquence pour un Etat, & on ne tarderoit pas à s'en appercevoir pour peu qu'une Guerre traînât en longueur ... Cependant la corruption eſt telle, que la choſe la plus importante ne ſert la plûpart du temps que de matiere à de ſales plaiſanteries.

Végéce qui a ſi bien écrit de l'Art Militaire, ne met au rang des grands Capitaines que ceux qui ſçavent vaincre ſans perdre beaucoup de monde.

Auſſi le Sénat Romain n'accordoit pas volontiers l'honneur du triomphe à ceux de ſes Généraux qui ne ſçavoient gagner qu'en perdant beaucoup.

On rit de la production de l'homme,

& on ſe fait un jeu de ſa deſtruction... Témoin ce Général qui expoſant pluſieurs milliers d'Officiers & de Soldats à une mort certaine, répondit en riant à quelques Tribuns qui lui en faiſoient ſcrupule, que ce n'étoit qu'une nuit, &c. Réponſe bien digne d'un Ogre!.. Puiſqu'il faut que le Genre Humain ſoit miſérable en ce monde; c'eſt une conſéquence apparemment qu'il y ait de ces gens-là...

Les Romains regardoient la propagation de leur Eſpece comme quelque choſe de très-important, puiſqu'ils accordoient des priviléges à ceux qui avoient ſeulement trois enfans; pendant que nous regardons les hommes du Peuple qui en ont dix ou douze, à peu près comme des malheureux & des brutaux.

On s'entre-maſſacre à la guerre en plein jour, & avec l'appareil le plus pompeux, pendant que d'un autre côté, pour réparer les dommages que le fer & le feu de l'ennemi ont cauſés, on cherche les lieux les plus reculés, & l'obſcurité la plus épaiſſe... Il faut que l'homme ſoit un Etre bien coupable & bien différent de tous les autres animaux, puiſqu'il eſt le ſeul dont la production ſoit une honte, & ſouvent un crime! Encore cette honte, à

ne l'enviſager que politiquement, a-t'elle ſon utilité, & nous l'obſerverons en ſon lieu .... Mais où trouve-t'on l'ombre d'utilité pour le Genre Humain dans le maſſacre général d'une bataille? Et ſi l'utile ne s'y trouve pas; en quoi l'honnête s'y trouvera-t'il davantage?...

Dieu juſte! s'écrie un Orateur de la Chaire. Ce ſont-là les ſuites terribles de votre indignation contre les Peuples.. Ils ne ſeroient ni vainqueurs, ni vaincus, s'ils n'étoient tous criminels... Vous les puniſſez tour-à-tour les uns par les autres.

Quand on a dit que la Guerre eſt néceſſaire, on croit avoir fourni une raiſon très-déciſive; parce qu'on ne veut pas faire attention, que c'eſt cette néceſſité là même qui eſt la honte de l'Homme, & ce qu'il y a de plus déplorable dans ſa condition, puiſqu'il eſt le ſeul de tous les animaux qui faſſe la guerre à ceux de ſon eſpece. Et le comble de la perverſité, c'eſt qu'il ſemble que quelque nature maligne intéreſſée à ſa deſtruction, ait cherché à l'y animer, en inventant le préjugé de la Gloire, &c.

Il y a pourtant une véritable Gloire dans les Guerres; mais elle ne ſe trouve que dans celles qui ſont défenſives, heu-

reuſement terminées ou courageuſement ſoutenues. C'eſt un acte de juſtice que de ſe défendre ſoi & les ſiens contre les entrepriſes de ceux qui ne connoiſſent point d'autre loi que la violence. C'eſt favoriſer leur orgueil & leur injuſtice ; c'eſt les encourager au crime que de ne pas leur réſiſter courageuſement, en repouſſant la force par la force. Des hommes qui ne conſultent que leur férocité ou leur avarice pour ſe ruer ſur leurs ſemblables, ne méritent pas d'être diſtingués des Tigres & des Ours, ou de l'eſpece des Serpents. Plus on en tue, & plus on rend de ſervice à l'Humanité, & conſéquemment plus on acquiert de Gloire . . . C'eſt-là ce qui fait les vrais Héros . . .

Les Romains ont ſi bien connu la vérité de cette maxime, qu'ils s'étudioient toujours à donner à leurs Guerres un air de juſtice qui tendoit à les faire paſſer pour défenſives . . . . Ils ne s'embarraſſoient pas ſi leurs Alliés avoient attaqué les premiers, ils profitoient de l'occaſion, épouſoient leur querelle, & tomboient avec eux ſur des gens qui n'avoient jamais eu le moindre démêlé avec leur République, & qui ſouvent n'étoient coupables que parce qu'ils

avoient eu à ſe défendre contre les invaſions des Alliés de cette même République ... Leurs Généraux dans les différents qu'ils avoient les uns avec les autres, ſuivoient conſtamment cette maxime ... Céſar ne vouloit que ſe défendre & la République avec lui, contre les attentats injuſtes de Pompée .... Celui-ci tenoit le même langage. S'il eut réuſſi, il eſt fort douteux qu'il n'eut pas fait voir par une conduite pareille à celle de Céſar, que l'intérêt public & la juſtice fourniſſent un beau prétexte à l'intérêt perſonnel pour ſe développer dans toute ſon étendue ... N'avons-nous pas vû dans les temps malheureux de la France, la Religion & l'intérêt public fauſſement interprétés, fournir des armes à des Chefs ambitieux, contre leur Prince naturel & contre ſes Etats ? Si ces prétendus défenſeurs de la liberté commune euſſent réuſſi, qui doute qu'ils ne s'en fuſſent rendus les oppreſſeurs ?

C'eſt le jour d'une grande victoire, qu'un Prince ou un Général voyent clairement combien il y a peu à compter ſur la Fortune, diſoit Porus au Roi Alexandre, dont il étoit devenu le priſonnier par la perte d'une bataille .... Les Romains n'ont jamais connu cette ſage

maxime . . . Ils ſe plaiſoient ſur-tout à avilir le ſacré caractere de la Royauté, en traînant à leurs chars de triomphe les Rois enchaînés, & en les faiſant expoſer aux bêtes dans le Cirque. Ils ne faiſoient pas attention que le Gouvernement Monarchique eſt le plus ancien, comme le plus naturel, puiſqu'il a évidemment commencé par les Chefs des familles . . . Mais ces fiers Républicains euſſent regardé comme un crime énorme, & un violement de toutes les Loix, qu'un Roi dans ſes Etats, eût fait pendre un de leurs Citoyens qui l'auroit mérité.

Car le ſang des Romains étoit ſi précieux ;
Qu'on n'en pouvoit verſer ſans offenſer les Dieux.

Mais ils ſont devenus à leur tour le jouet des Nations auxquelles ils commandoient avec tant d'inſolence.

Eſt-il un mortel plus mal aviſé qu'un Roi, qui par le traitement indigne qu'il fait à un autre Roi, donne un ſi dangereux exemple contre lui-même ? Outre que ce n'eſt pas reſpecter ſa propre dignité, que de l'avilir dans un autre. L'orgueilleux Séſoſtris ſe faiſoit inſolemment traîner par huit Rois qu'il avoit vain-

cus . . . C'étoit un cher attelage ! . . . . . Mais que ce Prince avoit peu de ſageſſe, puiſqu'il fallut qu'une des roues de ſon char lui apprit en tournant, qu'il étoit très-poſſible que le même ſort lui tombât. Il auroit mérité non-ſeulement de tirer la voiture, mais encore de tourner la meule . . . C'eſt ſe rendre indigne d'une victoire que d'en uſer cruellement ou indécemment, ſans néceſſité ; c'eſt travailler à ſa perte en irritant contre ſoi-même la haine de tout le Genre Humain.

Le malheureux ſuccès d'une guerre injuſte réjouit naturellement tout le monde. Perſonne n'eut envie de plaindre le faſtueux Xerxès, lorſqu'après avoir couvert l'Océan de ſes Vaiſſeaux, il fut contraint de ſe ſauver honteuſement ſur une ſeule Chaloupe qui lui étoit reſtée de toute cette Flotte épouvantable qu'il avoit armée pour aller écraſer tous les petits Etats de la Gréce.

Donnons-lui pour Pendant cet autre Prince moderne, non moins orgueilleux ni moins injuſte, qui pour ſubjuguer une jeune Reine, & la forcer de l'épouſer, mit en Mer cette fameuſe Flotte, qu'il avoit nommée lui-même l'*Invincible*, & qui n'eut pas un meilleur ſort

que celle de Xerxès, excepté qu'elle fut défaite par les vents, & qu'il avoit eu la prudence de ne pas ſe mettre deſſus; mais d'attendre tranquillement dans ſon cabinet la nouvelle d'une victoire qu'il tenoit pour infaillible.

Rien découvre-t'il mieux la futilité de la Gloire, que de voir Marius ſans pain, aſſis ſur les ruines de Carthage? Que de voir Pompée, après avoir été trois fois Conſul, & avoir triomphé autant de fois des trois parties de la Terre, périr par le commandement d'un vil Eunuque! Que de voir Annibal dans l'Anti-chambre d'un Roitelet de Bithynie, attendre ſon lever pour être admis avec un cent d'autres à lui faire la révérence! Que de voir Bélizaire, après avoir remporté autant de victoires qu'il avoit livré de batailles (& il en avoit livré beaucoup) demander l'aumône aux portes & aux paſſans; & ce qu'il y a de plus triſte, ſans pouvoir ſe conduire, ayant eu les yeux crévés par l'ordre d'un Maître qui lui devoit la Couronne & la vie!

C'eſt ordinairement à un prix exceſſif que la Gloire accorde ſes faveurs. C'eſt une Maîtreſſe bizarre, cruelle & méchante, qui ſe plaît à faire égorger ſes Amans. Ceux qui ſont couverts de plus

de cicatrices, & qui ont répandu le plus de ſang Humain ſont ſes mignons. Voilà ſon goût . . . Elle ſe plaît volontiers avec les Borgnes, les Boiteux, les Manchots.

Le fameux Horatius Coclés répondit à quelqu'un qui lui reprochoit d'être Boiteux, que chaque pas qu'il faiſoit lui renouvelloit le ſouvenir de ſon triomphe ; parce qu'il avoit reçu cette bleſſure dans le combat.

Rien n'eſt plus divertiſſant que de voir dans la Comédie des Précieuſes Ridicules, avec quelle forfanterie le Marquis de Maſcarille & le Vicomte de Jodelet, font l'expoſition de leurs bleſſures Militaires à Cataut & à Madelon ; & avec quelle fineſſe Moliere inſinue que les bleſſures ne ſont pas toujours des *fructus belli.*

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que la Gloire nous dédommage amplement de la perte de nos membres & de toutes nos fatigues, par une petite marque de diſtinction qui ne lui coute preſque rien, mais qu'elle nous fait bien valoir.

Autrefois elle donnoit différentes Couronnes qu'elle appelloit Murales, Roſtrales, Civiques, Graminaires ; ces dernieres n'étoient que de Chiendent ; d'autres n'étoient que de Feuilles de chêne ;

celles de Laurier étoient pour les Généraux ; & le Sénat crut faire beaucoup d'honneur à Céſar de lui permettre d'en porter une en tout temps, ce qui lui venoit bien, parce qu'il étoit chauve... Le Triomphe n'étoit encore que pour les Généraux ; mais l'Armée ſuivoit & ſe divertiſſoit ſouvent aux dépens du Triomphateur... Cette cérémonie étoit regardée comme tellement propre à faire naître l'orgueil, & à faire croire au Victorieux qu'il étoit au-deſſus de l'Humanité, pour l'avoir détruite, qu'on mettoit à côté de lui un Eſclave qui l'avertiſſoit de temps en temps, *qu'il étoit homme*, & ſouvent il lui faiſoit trop d'honneur.

Clytus dans Quinte-Curce a tort de trouver mauvais qu'on n'inſcrive ſur les Trophées que les noms des Rois ou des Généraux, parce, dit-il, que depuis le premier Officier juſqu'au dernier, ſans en excepter même le moindre Soldat, ls doivent partager la victoire, comme y ayant contribué chacun en particulier... Mais rien n'eſt plus ridicule que cette prétention ; car il s'enſuivroit de-là qu'il faudroit auſſi faire mention des Timbaliers, des Tambours & des Trompettes ; il faudroit y mettre les Maréchaux de l'Armée, les Fraters, les Muletiers, &

juſqu'aux Commiſſaires des vivres, quand ils ne ſont point fripons . . .

On n'ignore pas que Cicéron dans ſa harangue pour Marcellus, diſoit, en s'adreſſant à Céſar lui-même, que le Tribun, le Centurion, le Décurion contribuent certainement au gain d'une bataille ; mais il n'exigeoit pas qu'on inſcrivît leurs noms dans les Faſtes ; il ſçavoit que le corps politique d'un Etat reſſemble au corps humain, où il n'eſt jamais fait mention que de la tête. Ce n'eſt pas la main, ni le pied, ni même l'œil que nous louons dans un habile Artiſte ; lorſque nous conſidérons un monument d'Architecture, à peine penſons-nous aux Maçons ; quand on nous montre un grand Tableau, nous ne faiſons certainement attention que très-indirectement à la main du Peintre.

Il en eſt de même dans le corps politique, & ſur-tout dans l'Etat Monarchique. Le Roi repréſente toute la Nation . . . C'eſt lui qui prend les Villes, qui gagne les batailles, qui ſoumet les Provinces ; ſoit qu'il le faſſe en perſonne ou par ſes Lieutenants.

Quoiqu'Hadrien fût Empereur ayant ſuccédé à Trajan, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe qui lui fut

décerné par le Sénat, pour les victoires qu'il avoit remportées en commandant les Armées de Trajan ; mais il voulut qu'on fit triompher l'Image de ſon prédéceſſeur.

Une auſſi grande modeſtie vaut bien un triomphe.

Ainſi Clytus avoit tort, & Alexandre avoit raiſon ; mais il avoit un autre défaut bien ridicule ; c'étoit d'admirer plus volontiers l'habileté & la bravoure dans les Etrangers, que dans les Officiers de ſa Nation .... Cela n'alloit pas ſans un peu de jalouſie, & c'étoit une mauvaiſe politique.

Le ſeul honneur qu'on connoiſſe dans les Guerres, c'eſt de tuer ... Tous les crimes y ſont au moins tolérés, & le vrai deshonneur y eſt ſouvent auſſi peu connu que le vrai honneur ... Le Droit du Vainqueur s'étend ordinairement auſſi loin que ſa cruauté, ſon orgueil & ſon avarice. Nous ne parlons pas des impudicités de toute eſpece ; ce ne ſont que de petits objets & le délaſſement du Soldat. L'Inceſte & l'Adultere changent là de nature & de nom ; & de même que la fornication & le viol ſont mis au rang des proueſſes.

Du Bartas, un de nos anciens Poëtes,

décrit ainſi le Soldat qui ſe diſpoſe à une Action.

Le Soldat rend ſon front horriblement farouche...
Il a la rage au cœur, le blaſphême en la bouche;
Sur ſon dos la cuiraſſe, en ſa droite le fer.
Mégére, aux champs d'Yvry tranſporte ſon Enfer.

On voit ce que cela promet, & s'il reſte une place pour quelqu'autre Vertu que pour celle qui conſiſte à répandre le ſang.

Eſt-il bien aiſé d'accorder l'Humanité avec la Gloire !

Deux hommes de la Lie du Peuple partent chacun de leur côté des extrémités de leur Patrie, avec deſſein de s'égorger, ſans ſe haïr, ſans s'être jamais vûs ni l'un ni l'autre, & ſans être plus au fait des motifs de cette Guerre dans laquelle ils ſe trouvent engagés, que les Mulets & les Chevaux de l'Armée... Eſt-ce la Gloire qui les y conduit ? Nullement... C'eſt un Officier ou un Sergent qui leur tiennent l'épée dans les reins... Et quel motif y conduit ceux-ci ? Ce ne ſçauroit être la force ni la crainte, du moins quant à l'Officier; c'eſt l'eſpoir de s'avancer, & de faire ce qu'on appelle ſon chemin.

La Gloire n'eſt que pour les Rois & les Généraux.

Si le Prince entreprend une Guerre injuſte contre l'avis de ſon Conſeil, il en a lui ſeul la conſcience chargée.

Si de l'avis de ſon Conſeil, lui & ſon Conſeil en ſont reſponſables . . . Mais, ni le Général, ni le Soldat, ni le Peuple ne peuvent participer ni à la juſtice, ni à l'injuſtice dans l'une ou dans l'autre circonſtance, qu'en qualité de cauſes inſtrumentales, leſquelles n'entrent pour rien dans le moral de la choſe. C'eſt ainſi que le bras commet le meurtre ſans être coupable du crime.

On obſerve qu'il s'en faut de beaucoup que le mot de Victoire renferme toujours l'utilité que ſon idée préſente à l'eſprit . . . Combien de grands Guerriers dont les exploits ſe ſont bornés à procurer des remariages & à élaguer des familles ! Dans les affaires de la guerre, la Gloire ne mérite pas ce nom, quand elle eſt ſéparée de l'utilité. C'eſt une condition indiſpenſable . . . La Guerre ſe paſſera mieux de la juſtice que de l'utilité. Le bon droit eſt toujours pour le Vainqueur.

Si la victoire eſt l'attribut du bon droit, il eſt difficile de démêler de quel côté

il ſe trouve.... Les vainqueurs & les vaincus ſe glorifient ſouvent du gain d'une bataille, & font chacun de leur côté des feux de joie, qui méritent bien quelquefois plutôt d'être appellés *feux d'artifice.*

Il y a plus; ceux qui ont été entierement défaits, & qui n'en peuvent diſconvenir, ſe conſolent d'avoir été inférieurs en force, parce qu'ils ſe croyent, ou du moins qu'ils veulent faire croire qu'ils ſont ſupérieurs en bon droit.. Il faut avoir le coup d'œil sûr pour ne pas prendre le change: mais ce ſoin ne regarde pas tout le monde.

Il y a des gens qui mettent au nombre des idées Platoniques, une Guerre entrepriſe, conduite & terminée ſelon les regles de la juſtice...

On pourroit dire que cela n'arrive pas toujours; mais c'eſt trop pouſſer que de dire que cela n'arrive jamais.

Un Hiſtorien Romain dit que Catilina ne pouvoit prétexter la Gloire, ni l'utilité publique, & qu'il n'avoit que de vilaines vues, tel qu'un Scélérat & un Chef de voleurs.

Salluſte dit qu'il prétextoit la délivrance du Peuple, de l'oppreſſion du Sénat.

Il eſt plus odieux que Sylla & que Céſar, & cependant on ne ſçauroit trop dire pourquoi. Le fond étoit le même; mais il manquoit quelque choſe à la forme.

La Gloire n'eſt pas tellement affectée aux hommes d'une grande naiſſance, qu'elle ne devienne auſſi le partage des hommes de la Lie du Peuple. Marius qui avoit été Laboureur à la journée, en fournit une preuve éclatante entre une infinité d'autres. Les Cimbres & les Teutons qui étoient deſcendus en Italie faiſoient trembler la Ville de Rome, comme à l'arrivée d'Annibal. Dans un péril auſſi preſſant, la République crût ne devoir confier ſon ſalut qu'à Marius, qui la couvrit de ſon Bouclier, & la délivra de ſes craintes par la défaite entiere de cette multitude de Barbares. C'eſt Juvenal qui le dit dans ſa huitiéme Satyre où il démontre que la vraie Nobleſſe & la Gloire ne ſont pas toujours le partage d'une haute naiſſance.

Quelques Ecrivains ont affecté d'établir que la Nature, en produiſant les femmes, ne s'étoit propoſé que de les rendre propres à la propagation de l'Eſpece, & aux ſoins du Ménage. Cela eſt

dit, mais non pas prouvé..... Parmi les Chiens, les femelles chaſſent auſſi-bien que les mâles, & quelquefois mieux; parmi les Chevaux, elles tirent également la voiture, & quelquefois mieux... Pourquoi la Nature auroit-elle rendu dans l'eſpece humaine, les femelles moins propres à faire ce que font les mâles relativement à la Gloire, puiſqu'elles ont les mêmes facultés intellectuelles ? Il y a bien de l'apparence, qu'en ce qui concerne les femmes ſur cet article, nous confondons l'éducation avec la Nature.

Une Lacédémoniene entra un jour l'épée à la main dans le Sénat, pour s'y plaindre de la mauvaiſe opinion qu'on y avoit du courage des femmes... On regarderoit aujourd'hui une telle Dame comme une effrontée ou une folle.... Cependant diſons une choſe vraie.... Ce n'eſt pas l'Ame dans les femmes qui les exclut de cette ſorte de Gloire que donne les armes, ou quelques autres fonctions publiques. C'eſt premierement la très-foible éducation qu'on leur donne; & en ſecond lieu, le fréquent & preſque inévitable riſque auquel leur Sexe les expoſeroit.... Otez ces deux

inconvénients, elles pourroient obtenir un rang parmi les plus fameux Héros.

Eſt-il quelqu'un qui ignore les prodiges de valeur opérés par Jeanne Day, ſous Charles VII ? Et quoique peut-être on ait mêlé quelques fables dans ſon Hiſtoire, en eſt-il moins vrai que Dieu a voulu ſe ſervir de cette Femme, comme d'une cauſe occcaſionnelle pour délivrer la France de l'oppreſſion de ſes Ennemis ? Ignore-t'on que ce ſont les Femmes, qui ſous la conduite de Jeanne Hachette, ont délivré la Ville de Beauvais en 1472, & ont forcé le Duc de Bourgogne d'en lever honteuſement le ſiége ? On pourroit citer d'autres exemples de leur valeur, & d'un zele Patriotique qui dans ce Royaume les feroit aller de pair avec les Euſtache de Saint Pierre, &c.

Nous avons de bonnes preuves que les Femmes peuvent regner glorieuſement..... Que peut-on demander de plus ? Cependant comme dans les Guerres on s'eſt toujours bien paſſé d'elles ; il vaut encore mieux laiſſer les choſes comme elles ſont... Permettons leur d'admirer les Amazones, mais non pas de les

imiter . . . D'ailleurs ces Guerrieres ſi fameuſes n'étoient pas de ce pays-ci, & n'avoient point parmi elles de ces hommes qui apprennent aux femmes à être cent fois plus folles & plus coquettes qu'elles ne le ſeroient naturellement.

On a dit à propos de cette Gloire particulierement affectée aux Héros, que l'Antiquité nous donne ſouvent des Nains pour des Géants. Mais ne nous a-t'elle jamais donné des Géants pour des Nains? Que peuvent penſer de la fidélité de l'Hiſtoire, ceux qui ſçavent qu'un fort grand Général de ces derniers ſiecles qui avoit fait de grandes choſes, exigeoit encore de l'Hiſtorien, qu'il les enflât juſqu'à les rendre giganteſques; & cela ſous peine du bâton?

D'ailleurs ſi nous en jugeons par certains côtés, & par ce que l'expérience nous apprend, oſerons-nous décider que les hommes ſe connoiſſent aſſez bien en Gloire, pour n'en donner qu'à ceux qui la méritent exactement, ſur-tout lorſqu'on voit dans l'Antiquité un méchant Ecrivain Grec qui ſe vantoit de pouvoir faire des Héros, & de donner l'immortalité à qui il vouloit?

Un de nos Hiſtoriographes diſoit avec autant d'impudence que de vanité à Henri le Grand, *qu'il avoit une plume d'or pour ceux qui le payoient bien, & une de fer pour les autres;* ſur quoi ce Prince lui répondit par une de ces ſaillies qui lui étoient ordinaires, *que s'il avoit eu une plume d'or, il y auroit long-temps qu'il ſe la ſeroit paſſée par le bec.*

Nous confondons trop ſouvent les talents avec les qualités du cœur, le bonheur avec la ſageſſe, la droiture des intentions avec la grandeur des entrepriſes, & l'utile avec l'honnête, pour ne pas nous y méprendre.

Si nous ſçavions bien diſtinguer toutes ces choſes, peut-être parviendrions-nous plus aiſément, & plus ſûrement à démêler les Héros d'avec les Grands hommes, mais peut-être auſſi trouverions-nous beaucoup moins de ceux-ci que de ceux-là. Héros & Grand homme ſont termes ſynonymes dans notre langue; mais il s'en faut de beaucoup que l'un ſoit l'autre.... Tant qu'on ne fera pas ce diſcernement, la louange & le blâme pourront bien devoir plus au préjugé qu'à la vérité; & ce ſera un hazard ſi, toutes réflexions faites, on ne ſe trouve

pas dans la néceſſité de convenir que la véritable Gloire approche beaucoup de l'idée Platonique.

On dit que le François eſt naturellement belliqueux, c'eſt-à-dire, naturellement Amateur de ce qu'on appelle la belle Gloire... Rien n'eſt plus vrai; & pour s'en convaincre, on n'a ſeulement qu'à obſerver qu'il eſt rare que le Peuple ne murmure pas d'une paix de dix ans. Au premier bruit de Guerre, au premier coup de tambour, vous voyez tout le monde ſe réjouir, comme quand le Ciel ſe couvre & ſe prépare à nous donner de la pluie, après une longue ſéchereſſe...

La Guerre dure-t'elle ſeulement deux ou trois ans? Tout le monde ſe plaint... On eſt ruiné!.... Le commerce eſt mort... Les campagnes ſont incultes, faute de Laboureurs.... Le deuil eſt dans toutes les familles.... L'Etat eſt en ſouffrance par la rareté des mariages.... Tout eſt perdu, ou peu s'en faudra, ſi cela continue...

On dit que le François eſt belliqueux, & naturellement Amateur de cette Gloire qui s'acquiert par les armes, rien n'eſt plus faux.

Il ne ſe trouve jamais bien comme il eſt ! Rien n'eſt plus vrai.

Nous ſommes trop ſujets à confondre l'amour de la vanité & de la nouveauté, avec l'amour de la Gloire.

CHAPITRE XVI.

Du Militaire.

SELON les principes de certains Guerriers qui prennent leur vanité, leur goût, ou leur utilité privée pour la regle de leurs jugemens, il ne faudroit de tous les Arts, réſerver que celui qui eſt propre à faire périr beaucoup de monde; c'eſt-là ce qui s'appelle un Art utile! Et n'avoir d'autres Profeſſeurs que des Ingénieurs; c'eſt-là ce qu'on peut appeller des Sçavans! Ils voudroient preſque qu'un Souverain n'accordât de récompenſes & d'appointemens qu'à ceux qui ſervent dans ſes Armées... Quels hommes les méritent à plus juſte titre!

C'eſt le préjugé favori des Guerriers, de ſe regarder, ſans contredit, comme les hommes les plus néceſſaires au Genre Humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états...

Ils ſont très-néceſſaires en certaines circonſtances, on ne peut le nier..., Mais il faut pourtant qu'ils conviennent eux-mêmes, malgré toute leur préven-

tion, d'une vérité qui eſt ſenſible, quoiqu'elle ne ſoit pas brillante ; c'eſt qu'un Laboureur eſt d'une toute autre néceſſité qu'un Guerrier, & en voici la preuve bien naturelle . . . Que les hommes deviennent aſſez ſages & aſſez juſtes pour ſe contenter du terrein que la Nature leur a aſſigné ; toute la ſcience du Militaire deviendra auſſi inutile à l'Etat, que l'Optique à un Aveugle . . . Mais quand tous les hommes deviendroient auſſi juſtes que les Ariſtides, & auſſi ſages que les Socrates ; il faut du pain, & conſéquemment des Laboureurs.

Que les Guerriers ne s'offenſent pas de la comparaiſon ; il y a beaucoup d'Arts & de Sciences très-relevés qui ſont dans le même cas. Un Maçon eſt d'une utilité bien plus ſenſible pour la ſociété, qu'un Aſtronome.

Les hommes étant naturellement méchans & injuſtes les uns envers les autres ; ce ſeroit un Paradoxe ridicule que de vouloir établir que la ſcience de faire la guerre, n'eſt pas une des plus grandes néceſſités de l'Etat . . . Mais c'en ſeroit un autre non moins ridicule que de vouloir la mettre dans un dégré fort ſupérieur à toutes les autres : tout comme il ſeroit déraiſonnable de prétendre qu'il n'y

n'y ait point d'autre véritable gloire que celle qui s'acquiert avec des canons, des mouſquets & des épées.

C'eſt parce que l'homme eſt intelligent qu'il lui faut des ſciences ; mais c'eſt parce qu'il eſt méchant, que l'Art d'attaquer & de ſe défendre lui devient néceſſaire.

C'eſt en vain qu'un Etat eſt bien dirigé dans ſon intérieur, s'il eſt mal défendu dans ſes déhors ; il faut une très-grande habileté à ceux qui ſont chargés de ce ſoin ; conſéquemment ils méritent beaucoup de louanges & de reconnoiſſance quand ils s'acquittent avec honneur de cette fonction . . . Mais il ne s'en ſuit pas de-là qu'ils en méritent plus que ceux dont les fonctions n'ont pour objet que l'adminiſtration intérieure, & que ceux-ci ayent moins d'habileté.

La Guerre ne dure pas toujours ; elle eſt même aſſez promptement pour l'ordinaire ſuivie de la Paix ; plus elle eſt violente, moins elle eſt durable. . . Mais dans ſon plus grand feu, elle a ſes quartiers d'Hyver, ſes Trèves & ſes délaſſemens ; on ne ſe bat pas toujours ; il arrivera même que dans une Campagne on ne ſe battra pas une ſeule fois ; on marche, on ſéjourne, on campe.

Mais dans l'adminiſtration intérieure, il n'y a ni Paix, ni Trèves, ni quartiers d'Hyver, ni interruption..... Ce ſont tous les jours les mêmes occupations, & cependant tous les jours des choſes différentes.

La ſcience de la Guerre eſt purement phyſique ; celle du Miniſtere eſt purement intellectuelle & morale.

Toute la juſtice du Général ſe borne à vaincre, & toute ſon habileté conſiſte dans l'économie des opérations mécaniques ; à s'emparer d'un poſte avantageux ; à ſçavoir attaquer à propos ; à avancer, à reculer, à joindre l'Ennemi ou à ne s'en pas laiſſer joindre : c'eſt une partie d'Echecs.

Mais les opérations du Miniſtre, purement intellectuelles, ont mille objets différents... La juſtice & l'injuſtice ſe préſentent ſous tant de formes, qu'avec tout le diſcernement imaginable, on craint toujours de prendre l'une pour l'autre ; & ne pas approcher de la juſtice, c'eſt s'en écarter... Il faut encore que le Miniſtre connoiſſe toutes les qualités morales de ceux qu'il employe... Le Général n'a beſoin que de gens qui ſoient intrépides & obéiſſans ; outre qu'il eſt débarraſſé du ſcrupule inquiétant de faire

périr des hommes ; parce qu'ils meurent toujours ſans injuſtice dès qu'ils meurent pour l'Etat... Mais quelle crainte dans le Miniſtre des Loix, d'arrêter ou de faire périr un homme innocent, ou quelquefois trop puiſſant !

Perſonne ne fut plus embarraſſé que Cicéron, quand il eut fait arrêter les complices de Catilina. Leur Nobleſſe l'effrayoit, & leur impunité perdoit la République.

Tacite dit en quelque endroit, que le Militaire n'a pas beſoin de tant d'eſprit, parce qu'il ſe ſert plus de ſes pieds & de ſes mains que de ſa tête ; & que la force lui tient lieu de juſtice & d'une infinité de talents.

Le génie Militaire, dur, violent, impétueux, exclud preſque néceſſairement le caractere de modération & de douceur.

Cicéron dans ſon Plaidoyer pour Murena, auquel il vouloit faire tomber le commandement d'une Armée, employe toute ſa Rhétorique pour démontrer que l'homme d'Epée eſt fort au-deſſus de l'homme d'Etat.... Mais une preuve bien convainquante, qu'il ne croyoit pas un mot de ce qu'il diſoit, ou que depuis il a du moins changé d'avis ; c'eſt

qu'il n'eût pas plutôt découvert, en qualité de premier Magiſtrat de la République, la conſpiration de Catilina, qu'il ſe mit à crier à pleine tête, & juſqu'à en étourdir tout le monde, *que l'Epée céde à la Robe, & le Laurier à l'éloquence.* Tant il eſt vrai que chacun vante ſon état, non pas tant ſelon ce qu'il vaut, que ſelon que ſa vanité le lui montre.

Cicéron auroit bien pû ſe mettre à côté du Laurier, ſans ſe mettre au-deſſus; car la découverte de la conſpiration eut été aſſez inutile, ſi un Général hardi & expérimenté ne ſe fût mis à la tête d'une Armée, & n'eût arrêté, par une entiere défaite, Catilina qui venoit droit à Rome avec trente mille Rebelles, bien réſolu de ſe rendre maître de la Ville ou de s'enſevelir ſous ſes ruines.

La conduite du Général a cela de commun avec celle du Miniſtre, qu'elle eſt auſſi ſouvent expoſée à la critique, & aux ſoupçons injurieux..... Il ne dépend pas toujours d'un Général de terminer une guerre quand il veut..... Cela ſe rencontre même aſſez rarement avec toute la bonne volonté & toute la capacité poſſible... Mais ſi elle va plus loin qu'un certain nombre d'années, ce ſera un grand bonheur pour lui, ſi on ne

le ſoupçonne pas de faire la guerre pour ſon compte. La réponſe qu'on dit avoir été faite par un de nos Généraux à ſon fils, a donné depuis bien ſouvent lieu aux jugemens les plus hazardés.

Le Fléau d'Annibal, le grand Fabius, ne fut-il pas accuſé de tirer la guerre en longueur, d'intelligence avec lui ; parce que ce ruſé Carthaginois en faiſoit courir le bruit lui-même, afin de le faire révoquer ; & pour donner plus de vraiſemblance à ce mauvais bruit, n'épargnoit-il pas les Métairies de Fabius dans le dégat général qu'il faiſoit du Territoire de Rome ?

On lit dans une Hiſtoire moderne, un trait qui caractériſe bien le Peuple & ſes Préjugés au ſujet des Généraux.

» Ces avantages ineſpérés, qui au fond » n'étoient rien, furent annoncés avec » tout l'éclat imaginable. On fit des ré- » jouiſſances publiques pendant pluſieurs » jours, & le peuple s'abandonna à toute » l'yvreſſe d'une joie immodérée ... Il » tira cette conſéquence, que puiſque » les Armées du Prince triomphoient » ſous de nouveaux Généraux, il falloit » que les Précédents euſſent été des traî- » tres ou des lâches. »

Ces réflexions importunes troublent

un Général. On s'imaginera que l'Attaque ſe fit trop tôt ou trop tard . . . On a trop perdu de monde ; on ne s'eſt point aſſez prévalu du déſordre des vaincus. On croira voir que ſi on s'étoit conduit d'une autre maniere, l'avantage ſeroit plus conſidérable . . . . Combien y a-t'il de Généraux qui paſſent très-mal la nuit, après une victoire complette ! Ils ſentent qu'ils en ſont redevables à quelques coups de hazard, à la faute de l'Ennemi, & quelquefois même à leur propre faute. Ils ſentent qu'ils n'ont pas fait tout ce qui ſe pouvoit faire. Ils craignent la gloſe des connoiſſeurs, & les réflexions malignes de leurs Rivaux & de leurs Envieux.

Ajoutez à cela que les Princes les plus heureux, ſoit à gagner des batailles, ſoit à prendre des Villes, ſont préciſément ceux que la défaite d'une armée déſolent le plus cruellement.

Auguſte pour tous en fournit la preuve.

Pourquoi n'a-t'on preſque jamais érigé des Monumens & des Statues qu'aux Guerriers ? Seroit-ce parce que tous les hommes s'accordant à regarder la vie comme le plus grand bien ; il croyent conſéquemment devoir une admiration & une reconnoiſſance immortelle à ceux

qui ont visiblement exposé la leur pour défendre & garantir celle des autres ? Seroit-ce parce que regardant l'Art de faire la Guerre comme un Art divin, ils croyent en conséquence devoir mettre au rang des Dieux ceux qui y excellent ?

Lorsqu'après la mort d'Alexandre, les Macédoniens se rappelloient avec quelle audace il rangeoit son Armée en bataille, il assiégeoit des Villes, les prenoit, les brûloit & les ruinoit de fond en comble, ils se repentoient de lui avoir refusé les honneurs divins.

C'est Quinte-Curce qui dit cela.

Ce dernier motif ne vaudroit pourtant rien ; car tout le monde conviendra que l'Attribut qui nous touche & qui nous intéresse le plus dans la Divinité, n'est pas celui de la Puissance qui ne se manifesteroit que par la vengeance ou la fureur ; mais celui de la clémence, de la miséricorde & de la bonté. Ce n'est pas à la colere de Dieu contre les hommes, mais à son amour pour eux que nous dressons des Autels, & que nous bâtissons des Temples.

Quelle est donc la raison qui nous porte à diviniser en quelque sorte les Héros plutôt que les Princes pacifiques & les sages Législateurs ? La voici... Nous ne

nous arrêtons qu'à la pompe avec laquelle la Guerre ſe fait, & nous faiſons abſtraction des maux ſans nombre qu'elle produit. L'appareil de la victoire frappe plus les hommes que la victoire même . . . Un Général qui, ſans tirer l'épée, mais employant ſeulement le ſtratagême, auroit réduit l'Ennemi à périr de miſere & de faim dans des défilés, nous paroîtroit bien moins Héros que celui qui l'auroit taillé en pieces dans une bataille rangée.

Cependant ce n'eſt pas donner une marque de jugement, dit l'Hiſtorien Joſephe, que de croire qu'une victoire remportée ſans combattre, n'eſt pas glorieuſe.

L'idée de la Victoire nous préſente naturellement à l'imagination, les mugiſſemens de l'Artillerie, des tourbillons de pouſſiere & de fumée; des bruits & des cris confus, des ruiſſeaux de ſang, le déſeſpoir, la rage & les plaintes lamentables des mourans; des monceaux de corps morts, hommes & chevaux entaſſés les uns ſur les autres . . . C'eſt le fracas qui nous charme; c'eſt au fracas que nous accordons nos éloges & notre admiration; & quoique nous ne l'entendions pas, nous l'imaginons. Otez l'horreur & la tuerie d'une Victoire; ôtez-en les dangers, elle

ne nous paroîtra que comme une Tragédie ſans Orcheſtre & ſans Décorations.. Ce ſont les éclats & les éclairs redoublés qui nous rendent la Foudre plus reſpectable. Si elle détruiſoit les hommes dans le ſilence, & par une malignité ſecrete qui n'étonnât ni nos yeux, ni nos oreilles, nous y ferions bien moins d'attention, & nous n'en parlerions pas en termes ſi pompeux dans nos poëſies. La Mort tous les jours moiſſonne à nos côtés, tantôt nos parens, tantôt nos amis, ou d'autres gens, que nous connoiſſons particulierement; nous n'en reſſentons cependant qu'une légere émotion; nous en ſommes touchés, mais non pas épouvantés.... Si au contraire chaque coup de Faux que porte la Mort étoit accompagné d'un bruit pareil à celui d'un coup de Tonnerre ou d'une piece d'Artillerie, nous en ſerions effrayés juſqu'à en perdre le repos & le goût des plaiſirs... Semblables aux bêtes de ſomme, il n'y a que le bruit, les coups & les groſſes paroles qui puiſſent nous émouvoir.

Un Régiment qui au retour d'une campagne, & après s'être trouvé à différentes Actions, paroîtroit avec ſes habits & ſes Drapeaux entiers; quelques prodi-

ges de valeur qu'il eût fait, ne seroit pas accueilli du Peuple avec de grands témoignages d'admiration . . . Il faut que ses habits soient en lambeaux, que les Drapeaux soient dechirés & rompus, que ses Tambours & ses Tymbales soient crevés, que les chevaux aussi défaits & aussi abattus, que les hommes, puissent à peine se soutenir. Voilà des preuves d'une valeur décidée ; tout le monde plaint de tels Soldats, en fait un éloge magnifique, & ressent pour eux une sorte d'attendrissement . . . Que sera-ce, s'ils portent en tête & comme en Triomphe la moitié d'un Etendart, le bout d'un Guidon, ou le quart d'un tablier de Tymbale arrachés à l'Ennemi, & emportés aux dépens de la vie de vingt ou trente Braves ! Quelle bordée d'acclamations ! On mettra du plus qu'Humain dans un exploit aussi hardi . . . . . Ce Préjugé est ancien.

Cependant, proportions gardées, des troupes d'Ecoliers qui se battent en sortant de classe, en font autant tous les jours, & personne ne s'avise de les admirer ; au contraire on les condamne au fouet, & on les traite de poliçons, parce que la pompe y manque, & qu'ils se battent avec les dents, les ongles, les

poingts & les pieds comme des Sauvages... Mais ils ſe vantent les uns les autres, & s'admirent entr'eux... Celui-ci a emporté à l'Ennemi la moitié de ſon chapeau; celui-là une baſque de juſte-au-corps, cet autre tient une poignée de cheveux, cet autre une manchette; celui-ci a ramaſſé une Toupie dans la mêlée, & celui-là un Sabot, &c.

Celui-ci a un œil poché; cet autre la machoire enfoncée; celui-là une oreille déchirée; l'autre a le nez caſſé, & l'autre traîne la cuiſſe en ſe plaignant de pluſieurs coups de pieds qu'il a reçus, mais dont il ſe conſole par ceux qu'il a rendus, &c.

Au reſte, ce n'eſt pas faire injure à nos grands combats que de leur comparer ceux des Ecoliers, puiſque Virgile y compare bien ceux des Mouches à miel.

Il ſemble qu'il ſoit honteux à un grand Capitaine de mourir dans ſon lit; on en connoît un qui en apprenant qu'un autre fameux Général avoit eu la tête emportée d'un boulet devant une Place, dit de lui *qu'il avoit toujours eu du bonheur.* Voilà apparemment pourquoi le Maréchal d'Hoquincourt vouloit caſſer la tête d'un coup de piſtolet dans ſon lit,

à M. de la Frette, afin qu'il ne mourût pas de la fiévre comme un petit Bourgeois. Ce Préjugé des plus foux eſt ancien. Abimelech, dans l'Ecriture, ayant été bleſſé à mort de la main d'une femme, ſe fit achever par ſon Ecuyer, pour ne pas mourir, diſoit-il, d'une mort auſſi ridicule & auſſi deshonorante.

Et cependant combien les femmes ne font-elles pas périr tous les jours de ces vaillans.

Il n'y a que la forme qui change le fond.

Juvenal toujours original, & vrai pourtant dans ſes idées, met ironiquement au nombre des avantages du Militaire, celui de pouvoir offenſer, inſulter & frapper les hommes du Peuple, & les Habitans des campagnes avec aſſez d'impunité. Il faut croire que de ſon temps le Militaire étoit ſur ce mauvais pied, & nous en avons un exemple dans Virgile qui manqua d'être tué chez lui par un Centurion, qui venoit s'emparer de ſon bien, en vertu d'un ordre d'Auguſte qui avoit partagé entre les Officiers de ſes Troupes les métairies & les terres de certaines Provinces d'Italie, qui avoient pris les armes contre lui. Mais

aujourd'hui l'inſolence & l'outrage ne vont qu'à la Soldateſque ou à l'Officier mal né.

Un jeune homme qui entre au Service, ne le regarde d'abord que comme un état brillant, & extrêmement de miſe dans le monde ; une certaine licence attachée à la profeſſion ; la vanité de pouvoir dire à tous propos *ma troupe ou ma compagnie* ; tout cela lui rend le genre de vie qu'il s'eſt choiſi de préférence, extrêmement agréable... La queſtion ſeroit de ſçavoir s'il le lui paroît encore, quand il faut aller à la charge ou à la tranchée, &c, &c.

L'état Militaire donne au Roturier un air de nobleſſe qui s'étend même juſqu'au Soldat... Celui-ci, dit-on, ne devroit ceindre l'épée que quand il eſt ſous les armes ; mais ceux qui croiroient utile qu'on établît cette diſcipline, ne ſçavent pas que les Artiſans & les Manouvriers ne s'engagent pour la plûpart, que parce que leur vanité leur fait regarder comme un grand avantage le privilége de porter l'épée en tout temps.

Les Armées d'un côté & de l'autre ſont pour la plus grande partie compoſées d'eſclaves qui ont vendu leurs corps à vil prix, & ſouvent pour avoir le plai-

ſir de faire un repas qui ne leur a paru bon que parce qu'ils ſont accoutumés à en faire de fort mauvais . . . Faut-il combattre ? Ils reconnoiſſent qu'on ne leur a pas aſſez donné de retour ; ils voudroient fuir ; mais il n'eſt plus temps ; on les force d'avancer, & de ſe faire égorger pour les deux piſtoles qui ſont le prix de leur vente, & que ſouvent ils n'ont pas même touché en entier.

Il n'y a pas de violences, de ruſes, de tours d'adreſſe & de mauvaiſe foi, qu'un Sergent ou un Caporal, chargés de recruter, n'employent pour faire, comme ils diſent, *des hommes* ! Mais peut-on appeller des hommes ceux que la ruſe a ſurpris, ou que la violence fait marcher ? Un millier de gens de bonne volonté qui s'enrôlent par bravoure ou par goût, ne rendront-ils pas incomparablement plus de ſervice en toute occaſion, qu'un nombre deux fois plus grand de ces dupes qu'il faut conduire au Régiment comme des Forçats à la chaîne ? Les Racolleurs, voilà le vrai, ſont chargés de faire des hommes, & non pas des Soldats ; on ne les paye pas pour cela.

Un Déſerteur mérite d'être pendu ou d'avoir la tête caſſée . . . C'eſt la Loi . . . Mais il faut convenir que ce qui contri-

bue à faire trouver infiniment de juſtice dans cette Loi, c'eſt quand on ſert par inclination ou par honneur, & qu'on a la liberté de ſe retirer. Il ſembleroit du moins qu'on ne devroit punir que les Déſerteurs qui ont été enrollés, le voulant & le ſçachant, & non pas ceux qui ont été pris de force ou ſubtiliſés... Mais le ſçait-on ? Et les Racolleurs conviennent-ils jamais de cette grivelerie ? Nous ne nions pas que le Souverain n'ait droit de forcer ſes Sujets à le ſervir dans ſes troupes ; ce n'eſt pas là le fond de notre queſtion. Nous demandons ſi la contrainte peut faire de bons Soldats ?

Les plus fameux Héros ont quelquefois craint d'aller à la guerre... Ulyſſe mettoit la charrue devant les Bœufs pour faire croire qu'il étoit fou. Achille s'étoit déguiſé en fille ; d'autres ont uſé de différens ſtratagêmes ; & on s'étonne qu'un Malotru qu'on aura pris à la gorge pour lui faire ſigner un engagement, cherche à s'échapper quand il en trouve l'occaſion !

C'eſt un préjugé que de penſer que ce ſoit l'amour de la gloire qui détermine les particuliers à la profeſſion des armes.. Le Service eſt ordinairement le partage de ceux qui n'ont, ou qui ne veulent ou

ne peuvent avoir d'autre talent que la hardieſſe de ſe battre.

On regarde aſſez communément l'ignorance comme un droit, & une ſorte de bienſéance de l'Héroïſme militaire. Et c'eſt un préjugé des plus ſtupides, dit un Orateur de la Chaire.

Ce n'eſt pas même encore cela . . C'eſt un état où on s'avance quelquefois, du moins on y vit avec honneur ; car pour ce qui eſt de la gloire, elle eſt cenſée n'appartenir qu'aux Généraux.

Jettez-moi, dit la Bruyere, dans une Armée comme un ſimple Soldat, je ne ſuis qu'un Therſite. Mettez-moi à la tête d'un Corps, je ſuis un Achille . . . Mais ce n'eſt qu'une façon de parler un peu hyperbolique & ironique . . . Car quoique dans le dernier rang, on peut fort bien, ſans être un Achille, ne pas être un Therſite : & les premiers poſtes ne ſont pas plus propres à faire connoître les Achilles, qu'ils le ſont à faire connoître les Therſites. La lâcheté d'un Chef frappe tout autrement que celle d'un ſimple Fantaſſin ; comme l'incapacité d'un Miniſtre frappe bien davantage que l'ignorance d'un Secretaire.

Qui ne ſçait la guerre que par théorie ne doit pas s'en mêler . . . Machiavel a

fait un excellent ouvrage, dit-on, ſur l'Art Militaire ; mais il n'a jamais oſé entreprendre de dreſſer une Compagnie de Milice ..... Spinoſa a fait un Traité de Politique, & peut-être n'auroit-il fait qu'un mauvais Commiſſaire de quartier. Une longue & dure expérience accompagnée d'obſervations : voilà ce qui fait l'homme de Guerre, comme l'homme d'Etat.

C'eſt encore un préjugé bien faux dans le Militaire, que pourvu qu'un Officier ne manque pas de cette ſorte d'honneur, qui conſiſte à bien faire ce qu'on appelle le ſervice, & à ne pas reculer dans les occaſions où il fait chaud, on ne doit pas le chicaner ſur le reſte ... Si c'étoit une maxime, il arriveroit par cet arrangement qu'on pourroit être un fort honnête Officier, & un très-mal honnête homme ... Il eſt rare qu'on ſoit un très-bon Officier ſans être un honnête homme, ou tout au moins l'un n'exclut-il pas l'autre.

Il y a tels gens d'épée qui ſe croiroient perdus d'honneur, s'ils molliſſoient dans une querelle, dont le fond n'eſt ſouvent qu'une parole équivoque ou mal interprêtée, & le plus ſouvent un objet peu honnête ... Mais ſur-tout le reſte ils ſont

de fort bonne compoſition. Examinez-les ; vous les trouverez menteurs, ſans foi & ſans parole, calomniateurs, médiſans, trompeurs & fauſſaires, corrupteurs & corrompus, frivoles amis, dangereux ennemis, maris féroces & infideles, peres ſcandaleux & de mauvais exemple, parens inutiles & ſouvent nuiſibles & incommodes, créanciers inexorables, débiteurs inſolvables & de mauvaiſe volonté.

Le François eſt naturellement Guerrier, on devroit ajouter, & naturellement ennemi de ſon repos, & toujours embarraſſé de ſa perſonne ; aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un Froc ; aujourd'hui dans un Froc & demain dans un Caſque . . . Il veut être tant de choſes à la fois, que ſon temps ſe paſſe à délibérer, à prendre, à laiſſer, & qu'enfin de compte il meurt ſouvent ſans avoir rien été.

Etre exempt de taille ; toucher ſes appointemens & quelques reliefs ; parvenir à la Croix ; vendre ſa Compagnie, ſe retirer chez ſoi, ſouvent auſſi caſſé de débauches que de fatigues ; faire valoir un petit bien, & parler tous les jours de ſes ſervices & de ſes campagnes ; voilà le point de vûe de beaucoup d'Of-

ficiers ſubalternes. Le Soldat n'en a aucun que la réforme, les Invalides ou la mort.

Tous les Officiers en ſont logés-là ; ils voudroient qu'avec des marques de diſtinction, & une penſion honnête, la Cour voulût encore les rembourſer des dépenſes ſouvent très-folles qu'ils ont faites dans leurs campagnes, & comme ils diſent, au ſervice du Roi... Mais puiſqu'ils ne ſtipulent point cette condition quand ils entrent au ſervice, pourquoi l'exigent-ils quand ils en ſortent ? D'ailleurs ſi la Cour ne leur tenoit compte que de ce qu'ils ont exactement dépenſé au ſervice du Roi, la ſomme ne ſeroit pas bien groſſe... Le jeu, la bonne chere, la débauche en emporteroient la meilleure partie... Il eſt arrivé à plus d'un Officier en allant joindre le Régiment, de perdre au premier gîte, ou de ne pas porter juſqu'à la garniſon, l'argent deſtiné à faire la campagne.

N'eſt-il pas juſte que l'Etat entre là-dedans ?

On a dit dans un Factum, d'un certain Militaire, » que ſa bonne volonté » le conduiſoit juſqu'au champ de la » Gloire, mais que les incommodités » contractées par le libertinage, l'arrê-

» toient ſouvent à l'entrée de la carrie-
» re, & que ſi ſes diſſipations n'avoient
» eu pour objet que le ſervice, ſa Par-
» tie ſeroit la premiere à y applaudir. »

Ne me citez point, dit un Auteur célebre, tels & tels grands Seigneurs qui ſe ſont ruinés au ſervice du Prince & de l'Etat, & dont les Terres & les Hôtels ſont en Decret... Ce ne ſont point là des exemples de leur déſintéreſſement. Le zele pour la Patrie n'eſt point la cauſe de leur indigence. L'ambition, le faſte, le luxe & la débauche l'ont produite, &c.

Un air rébarbatif & féroce, qui conſiſte principalement dans les bords énormes d'un chapeau audacieuſement retapé & enfoncé juſqu'aux ſourcils, une épée portée d'une certaine façon, des paroles outrageantes, des regards inſultans, des railleries offenſantes, des juremens & des blaſphêmes : voilà preſque tout ce qui conſtitue la bravoure de certains petits Militaires ſubalternes, qui ſe perſuadent que pour avoir un air guerrier, il faut avoir celui d'un ſcélérat.

Il en eſt du moins beaucoup qui affectent un air ſarmate, & qui feroient volontiers comme ce Capitan Eſpagnol, qui ſe tira dans le viſage un coup de piſtolet

à poudre, pour ſe rendre la figure plus martiale.

Cela fait penſer à Caligula, qui, au rapport de Suétone, paſſoit autant de temps à étudier dans un miroir, des mines effrayantes, qu'une coquette à en étudier de ſéduiſantes.

Tous ces airs ſi terribles ne ſont bons tout au plus qu'à la tête d'une troupe, & dans une Action pour faire peur à l'ennemi, qui ſouvent fait bien peur lui-même à ces gens ſi redoutables.

Il y a de ces bravaches qui ne reſpirent que le feu & le ſang, qui ne trouvent pas d'éclat plus brillant que celui d'une lame d'épée ou de cimetere, ni de ſon plus harmonieux que les accens enroués d'une trompette, ou que celui qui ſe fait avec deux bâtons ſur une peau d'âne bien tendue... Qui ne trouvent pas de terme plus doux à l'oreille que celui *de bivouac*, ni de bruit plus agréable que celui de la mouſqueterie, ou le fracas de l'artillerie.

Ce ſont de petits ſinges de Charles XII, qui, au rapport de ſon Hiſtorien, treſſaillit de joie la premiere fois qu'il entendit le ſiflement d'une balle à ſes oreilles.

De retour d'une campagne, ils vous

exagerent avec tranſport le nombre des hommes qu'ils ont tués, précipités, pendus, maſſacrés; & ils ajoutent brutalement qu'ils ne peuvent encore s'empêcher de rire quand ils ſe rappellent les cris que pouſſoient ces malheureux pendant qu'ils les éventroient, ou qu'ils les brûloient à petit feu.... Ils ſe ſont du moins couverts d'honneur dans cette campagne, s'il n'y ont pas fait grand profit.

On a vu des Généraux, (mais il y a longtemps) qui ſe faiſoient un divertiſſement d'après-dîné, de faire ſauter à coups de pique leurs priſonniers, de deſſus la plate-forme d'une Tour très-élevée, au bas de laquelle ils étoient reçus & s'enferroient d'eux-mêmes dans les pointes des lances & des épées qui les attendoient.

C'étoit même le régal ordinaire qu'ils donnoient à leurs Dames.

M. de Thou l'Hiſtorien, qui avoit obſervé finement un Général, fameux par ſa barbarie, dit: que ſes yeux hagards, ſon grand nez aquilin, ſes joues creuſes & ſon teint qui reſſembloit à de la boue détrempée dans du ſang, répondoient parfaitement à la férocité de ſon ame.

Cependant un Général Romain fut noté par le Sénat, pour avoir fait couper la

tête d'un priſonnier, afin de donner ce ſpectacle amuſant à l'innocente curioſité de ſa maîtreſſe, qui n'avoit jamais vû faire une auſſi agéable opération . . . Et il ſera bon d'obſerver que ceci eſt arrivé dans le Paganiſme.

Le Sénat voulut faire voir, par cette punition, qu'il ne convient pas plus à un Officier public qu'à tout autre de ſe faire un jeu de la Juſtice & du ſang des hommes.

Cependant il y a d'autres circonſtances où il n'eſt pas aiſé de découvrir quel étoit le but de la République Romaine, en ſouffrant & en diſſimulant les extorſions & les concuſſions des Gouverneurs qu'elle envoyoit dans les Provinces. Les volerie& & les cruautés que Verrès exerça dans la Sicile, font horreur ſur le ſimple récit. Il en a été convaincu & condamné. Mais qu'elle punition qu'un exil pour des crimes auſſi affreux, & qui méritoient la roue!

Tuez votre Ennemi en Militaire, & non pas en Queſtionnaire & en Cannibale. Un Commandant qui a la réputation d'être juſte & humain, amenera bien plutôt l'Ennemi à compoſition que celui qui s'eſt fait une réputation d'injuſtice & de barbarie . . . Comme les gens n'ont que

des ſupplices longs & cruels à eſpérer ; il les pouſſe au déſeſpoir, à la fureur, à la rage, & ſouvent ils font des efforts qui paroiſſent plus qu'humains, & qui lui deviennent funeſtes à lui-même & à ſon Armée..... Ainſi outre le vice de la cruauté, il y a celui de l'imprudence.

La Fortune ſe plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur inſolent, à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

La Guerre conſidérée en elle-même, eſt le renverſement de toutes les Loix divines & humaines ; le triomphe de la cruauté, de l'avarice, de la luxure & de tous les vices les plus odieux & les plus funeſtes. Elle eſt l'image du cahos.

Voyez dans Salluſte la deſcription que Céſar, en homme du métier, a faite de toutes les horreurs de la Guerre, & de ce qu'on appelle le droit du vainqueur. Les impudicités de toute eſpece n'y ſont pas oubliées.

Perſonne n'a encore oſé entreprendre de fournir quelques raiſons au moins ſpécieuſes, pour faire entrer le viol, l'inceſte, l'adultère, & enfin l'impudicité la plus inhumaine, la plus brutale & la plus

plus monſtrueuſe dans le nombre des hoſtilités que le droit du vainqueur autoriſe.

Mais pour cela cette odieuſe & coupable licence n'en a pas moins été pratiquée, ni moins impunie.

Les Hiſtoriens Payens, Romains & Grecs racontent ſouvent avec compaſſion le maſſacre général, & le pillage que le droit de la guerre, & la ſûreté du vainqueur rendent néceſſaires dans une Ville priſe d'aſſaut; mais ils n'ont jamais compris dans ce droit, ni dans ces motifs de ſûreté, le deshonneur & l'infamie des femmes, parce qu'ils ne voyoient point de liaiſon, & qu'il ne ſçauroit y en avoir entre ces deux choſes. Et en voici la preuve.

Le vainqueur a-t'il moins à craindre la révolte du peuple qu'il a ſoumis, lorſque les femmes ont été traitées avec encore plus de violence que les chiennes dans les carrefours? Sans doute que non.. Tirez la conſéquence... Voilà bien des crimes affreux d'inutiles...

La Guerre ne doit ſe faire que pour mettre hors de défenſe un Ennemi qui attaque, où dont on a lieu de craindre les irruptions; le meurtre & le pillage n'y ſont permis, & ne ceſſent d'être des

crimes, qu'autant qu'ils tendent à ce but . . . Or, celui-ci ne ſçauroit être ſuppoſé pouvoir tendre à ce but ; donc il ne ceſſe pas d'être crime . . . Dira-t'on que c'eſt pour dédommager le Soldat de ſes fatigues, & le récompenſer de ſa valeur ? Quelles mauvaiſes raiſons ! Qui a jamais oui-dire que le crime puiſſe être la récompenſe de la vertu ? Dira-t'on que c'eſt pour punir l'Ennemi de ſa révolte ou de ſes attentats ? Quelle façon ſinguliere de punir les crimes par d'autres crimes ! . . . . D'ailleurs quel prétexte plus ſpécieux pour des repréſailles également infames ! . . . Il y a encore cette obſervation à faire ; c'eſt que les maris, dont les femmes ont été deshonorées dans ces circonſtances, s'en dégoûtent & s'attachent à d'autres ; ainſi il n'y a donc que les femmes qui ne ſont preſque pour rien dans une Guerre non plus que les enfans, qui en portent la peine.

Les maris & les parens ſont plus ſenſibles à cet outrage, qu'à la perte de leurs biens & même de leur vie ; ils en gardent un vif reſſentiment qui les empêchera toujours d'être ſincerement attachés au vainqueur qui leur a fait ſubir cette infamie ; ils profiteront de toutes les occaſions favorables à la révolte ; & d'autant

plus volontiers qu'ils auront moins à craindre du côté de l'honneur.

Dira-t'on qu'on n'eſt pas maître du Soldat ? Pourquoi en eſt-on maître quand une ville ſe rend par compoſition ? Ce n'eſt pas au Soldat à s'ingérer dans les motifs du Prince ou du Général, ni à décider ſur l'étendue ou ſur la qualité du châtiment.

Il eſt étonnant qu'on ſoit obligé d'agiter une pareille queſtion dans le Chriſtianiſme !

Devons-nous être égaux ou inférieurs aux Payens pour les mœurs ?

Voilà le fond de la queſtion.

Charles-Quint, au rapport de Brantome, diſoit qu'on ne pouvoit être grand Guerrier & conſciencieux tout à la fois.. La fauſſeté de cette maxime eſt démontrée par mille preuves de fait & de raiſonnement... Le grand Marquis de Peſcaire penſoit de même ; mais il en rapportoit la cauſe à la corruption générale des Militaires.

» *Porque el uſo de la Guerra en eſta* » *corruption de Militia, parece ſer en to-* » *do contrario à la juſtitia, y religion.* »

Se contentera qui voudra de raiſons auſſi frivoles.

Il y a un Art plus néceſſaire à un Gé-

néral Chrétien que l'Art de vaincre : c'eſt celui de bien uſer de la victoire ; en réprimant les déſordres qui la ſouillent ſi ſouvent, en empêchant l'effuſion du ſang qui peut être épargné, de même que la profanation des Temples, & les opprobres de la pudeur éperdue.

On lit dans un de nos Hiſtoriens un article entr'autres, dont on chercheroit inutilement le Pendant dans l'hiſtoire ancienne des Grecs, des Romains, des Perſes, des Médes, des Aſſyriens; & dans l'Hiſtoire moderne, parmi les Ravages des Huns, des Goths, des Viſigoths, des Vandales, des Lombards, des Saraſins, des Maures, des Tartares & des Turcs..

» Les femmes & les filles des meilleu-
» res maiſons n'en furent pas quittes pour
» être violées par l'Officier, & enſuite
» abandonnées au Goujat ; on les pendit
» aux fenêtres, & on s'en divertiſſoit en
» les mettant en butte aux arquebuſa-
» des. » Dit Varillas.

Voilà bien ce qu'on peut appeller une cruauté plus que beſtiale..... Laiſſons l'honnête à part. La Guerre ne doit ſe faire au moins que pour l'utile. Conſéquemment il faut tuer & piller. Mais ici où eſt l'utile ! Les Ours & les Loups affamés nous dévorent ; mais ils ne ſe font

pas un jeu de nous faire ſouffrir ; ils nous étranglent ou nous éventrent . . .

L'Hiſtoire nous a conſervé le nom de ce pieux Général qui recommandoit ſes priſonnieres à ſon Guidon, eſpece d'âne à deux pieds qu'il ſe faiſoit un ſingulier plaiſir d'employer à ces ſortes d'exécutions, & cela afin d'inſpirer aux Peuples plus d'amour & plus de reſpect pour la bonne cauſe, dont il ſe portoit le zélé défenſeur.

Le fameux exploit que d'être vaillans contre des enfans & des femmes ! Homere nous repréſente Ajax qui ſe ruoit l'épée à la main ſur des troupeaux de moutons ; mais il étoit devenu enragé.

Totila, Roi des Goths, fit mourir ſon Ecuyer qu'il aimoit uniquement, pour avoir deshonoré une priſonniere ; & il refuſa ſa Grace à tous les Chefs de ſon Armée.

C'eſt deshonorer & avilir l'Héroïſme que de le faire reſſembler au plus infâme brigandage, & à l'anthropophagie la plus monſtrueuſe.

Toute fureur brutale ne provient que d'un grand fond d'ignorance, de groſſiereté & de corruption. On juge d'un Général par ſon armée ; dit Claudien . . .

N'eſt-ce pas un beau relief pour un

Général, que de ſe faire regarder comme un Corſaire de Tunis ou d'Alger ? Outre que rien n'eſt plus pernicieux au bon ſervice, que d'accoutumer le Soldat, déja aſſez méchant & aſſez brutal de lui-même, à commettre les plus grands crimes, comme des actions louables... Il eſt aiſé d'en prévoir les ſuites. Car à propos de quoi un Général croiroit-il devoir plutôt compter ſur un ſcélérat, que ſur un honnête homme ?

Poſthumus auſſi grand Général que ſage Emperur, fut maſſacré par ſes propres Soldats, pour leur avoir refuſé le pillage de la Ville de Mayence.

Tétricus que ſes Soldats indiſciplinables avoient fait Empereur, écrivit à Aurelien pour le ſupplier de venir à ſon ſecours, & de le délivrer d'une Armée de Scélérats.

Voilà ce qui empêche de concevoir comment un Général d'Armée proclamé Empereur par ſes Soldats, pouvoit ſe réſoudre à accepter l'Empire (nous parlons des Romains & de la plûpart des Empereurs Grecs.) Car un Général qui s'eſt fait mettre à la place de ſon maître, & qu'il a fait aſſaſſiner, ſeroit un homme ſans jugement, s'il ſe perſuadoit que celui qui aura le commandement de ſes Ar-

mées, ſe contentera d'être Général.... Pourquoi, dira-t'il, obéirois je à un Maître qui, quand il étoit à ma place, a refuſé d'obéir au ſien ? C'eſt cette Licence Militaire qui, ſouvent en moins d'un an, a fait regner quatre Empereurs. Auſſi Probus lorſque ſes Soldats lui déférerent l'Empire, leur diſoit-il, que c'étoit une choſe qui ne pouvoit être avantageuſe ni à lui, ni à eux... Car, leur déclara-t'il, je ne pourrai ſouffrir vos déſordres, & vous n'aurez pas aſſez de docilité pour obſerver mes réglemens ; & ce qu'il avoit prévu arriva : ſes Soldats indiſciplinables, & accoutumés aux crimes, après avoir triomphé des Ennemis de l'Empire ſous ſon commandement, le maſſacrerent au milieu de la Paix... Ce qui montre, dit un Hiſtorien, combien il eſt difficile à un Général d'être en ſûreté à la tête d'une Armée de ſcélérats, ſoit qu'il ait de la juſtice, ſoit qu'il n'en ait pas.

Un Général peut être fort entendu dans l'Art de gagner une bataille, & être d'une ignorance craſſe ſur le reſte, c'eſt-à-dire, n'avoir aucunes notions éclairées du Droit divin & humain.

La conſcience quelquefois entierement endormie aux tranſgreſſions de la

Loi divine, eſt d'une vivacité prodigieuſe par rapport aux tranſgreſſions des Loix de la Guerre, & à l'inobſervation des regles d'une Attaque, d'une Retraite, d'une Marche ou d'un campement ?

On en a connu pluſieurs qui, à la tête de cinquante mille hommes, & le fer au poing, avoient peine à ſe perſuader qu'il pût y avoir pour eux quelque choſe de défendu.

Il y a auſſi eu des Généraux fort braves, qui ont gémi de ſe voir obligés de répandre tant de ſang dans une Guerre même dont ils connoiſſoient la juſtice ; & il y en a eu d'autres qui ſe ſont fait un jeu d'en répandre des flots, dans une Guerre dont ils connoiſſoient bien l'injuſtice... Oſeroit-on mettre en problême leſquels étoient les plus honnêtes gens ?

On confond trop ſouvent la férocité & l'orgueil avec la valeur & la juſtice. Elles ne ſe reſſemblent pas plus que *Serbellon & Anguiſciole*, ne reſſembloient à des hommes, au rapport de pluſieurs Hiſtoriens de ces derniers temps.

Le ſimple récit des horreurs qu'ils ont exercées ſur les Habitans des Villes mêmes qui ſe ſont rendues, fait encore frémir.

Comment ſe peut-il faire que l'homme parvienne à un point où l'humanité ne lui diſe plus rien ? Comment peut-il ſe dégrader juſqu'à méconnoître ſon Eſpece, ce qui même n'arrive jamais aux animaux, à moins qu'ils ne ſoient attaqués de la rage ?

Plutarque dit d'Annibal qu'il étoit fier & inhumain, parce que dès ſa premiere enfance, bien loin de lui inſpirer le goût de la clémence & de la juſtice, on ne l'avoit entretenu que de guerres, de meurtres & de trahiſons.

La premiere action qui deshonora Alexandre, fut le ſupplice d'un des Lieutenans de Darius, qui étoit tombé en ſa puiſſance après avoir fait des efforts incroyables de valeur ; ce barbare, au lieu d'honorer une auſſi grande fidélité d'un ſujet pour ſon Prince, le fit attacher à ſon char, pour imiter Achille, dont il ſe diſoit deſcendu.

N'étoit-ce pas là choiſir avec bien du jugement, ce qu'il y avoit à imiter dans un Héros ? Ajoutez à cette cruauté les deux mille Tyriens que la fureur du Soldat, plutôt fatiguée que touchée, avoit épargnés dans le ſac de la Ville, & qu'il fit attacher à des croix, quoiqu'ils ne fuſſent coupables que de s'être vaillam-

ment défendus contre ſes invaſions .... N'étoit-ce pas là les récompenſer bien royalement de la Couronne d'or, & des vivres qu'ils lui avoient envoyées auparavant.

Pourquoi eſt-il ſouvent arrivé que les Peuples couroient au-devant du joug des Romains, ſi ce n'étoit à cauſe de leur réputation de juſtice & d'humanité ? Pourquoi les Ibériens ſoumis par Scipion, voulurent-ils faire leur Roi de ce vainqueur, ſi ce n'étoit à cauſe des exemples d'humanité, de juſtice & de modération qu'il leur avoit donnés à la tête d'une Armée victorieuſe qui lui reſſembloit ?

On a eu ſouvent lieu de faire cette obſervation ; c'eſt, par exemple, que ſi un Fermier qui aura pour ſa part trois ou quatre ſoldats à loger dans un Paſſage, leur donne la clef de ſa cave & celle de ſon ſaloir, avec ſa femme, ſes filles & ſes ſervantes pour leur faire compagnie & joyeuſe fête ; il n'eſt pas encore bien décidé que par cette courtoiſie, il parvienne à éviter les bourrades & les traitemens indignes.

A quoi doit-il s'attendre s'il ne veut leur fournir que ce qui eſt porté par l'Ordonnance, & s'il entreprend de s'oppo-

ſer au deshonneur de ſa famille ? Ils le haïront s'il a du cœur, & le mépriſeront s'il n'en a point.

Ce qu'il y a de pire, c'eſt qu'on a encore obſervé que ce même homme n'en ſera pas quitte à meilleur marché avec certains petits Officiers qui ne différent du Soldat que par l'uniforme... Une conduite auſſi violente ne reſſemble-t'elle pas beaucoup à des hoſtilités ?

Ronſard diſoit au Roi Henri II, dans une Ode ou Epitre :

Tes Piétons, ta Gendarmerie,
Qui violoient auparavant
Les Saints Droits de l'Hôtellerie,
Riblant les biens par pillerie,
Comme un bled moiſſonné du vent ;
Si bien que tes Terres ſujettes
N'endaroient moins d'affliction
Que la rebelle Nation
Où les feux Ennemis tu jettes ;
Mais humble tu fais apparoître,
Une ſi grande Légion,
Comme Gens de Religion
Qui vont muets dedans un Cloître.

On n'a guere vû de grands Capitaines qui n'ayent été adonnés à la Luxure ; voi-

là ce qu'on dit, & ce qui eſt vrai en partie ; mais il faudroit diſtinguer avant que de tirer une conſéquence, & c'eſt ce qu'on ne fait point.

Nous allons le faire.

Quoiqu'il ſoit bien démontré que pluſieurs grands Capitaines ont été très-enclins à la débauche des femmes, il ne s'enſuit point du tout que leur courage & leur lubricité ayent eu le même principe dans leur complexion... Ces deux qualités avoient chacune leurs cauſes ſéparées, & pouvoient ſubſiſter l'une ſans l'autre... Ce n'eſt pas plus à cauſe que Ceſar étoit grand Guerrier qu'il aimoit les femmes, que ce n'eſt à cauſe de ſon amour pour les femmes qu'il étoit grand Guerrier.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que deux cauſes concouroient à former ſon tempéramment ; mais il y auroit du ridicule à vouloir admettre aucune liaiſon entre ces deux qualités.... Les eſprits animaux qui portent à l'amour des femmes, ne ſont en rien les mêmes que ceux qui portent les grands Capitaines aux actes de valeur... Car c'eſt une vérité phyſique connue de tout le monde, que les Pareſſeux, les Gourmands, les Pol-

trons & les Lourdauds ſont preſque toujours ceux qui excellent dans l'acte purement animal.

Qu'on ſe rappelle cette Fable de la Fontaine, où parlant de deux chiens qui, quoique freres, avoient des inclinations fort différentes ; il dit de l'un qu'il ne s'occupoit qu'à chaſſer, pendant que l'autre ne s'éloignoit jamais de la cuiſine, & ne ſongeoit qu'à remplir ſon ventre. Il dit ſeulement du premier qu'on eut attention à ce que ſa race ne s'abâtardît pas par une union mal aſſortie, & c'eſt tout ; mais il fait remarquer de l'autre qu'il témoignoit ſa ſtupide tendreſſe à l'objet le premier paſſant.

Il peupla tout de ſon Engeance ;
Tournebroches par lui furent communs en France ;
Y font un Corps à part ; Gens fuyans les hazards ;
Peuple, antipode des Céſars.

Il s'appelloit Laridon & l'autre Céſar. Noms convenables à leurs différentes inclinations & à leurs différens talens.

Alcibiade, Alexandre, Sylla, Céſar, Pompée, & tant d'autres grands Guerriers de ces derniers ſiecles, ont tous été adonnés à la débauche des femmes....

Donc un Militaire pour être brave, doit être luxurieux.

Il eſt aiſé de retorquer l'argument.

Themiſtocle, Miltiade, Epaminondas, Agéſilas, Scipion le vainqueur d'Annibal, & Annibal lui-même; Marius; le fameux Agrippa, vainqueur de Marc-Antoine & de Cléopatre; Druſus, Aurelien, Bélizaire; & pour venir plus promptement à notre ſiecle, le fameux Pierre Terrail, ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche... Le Maréchal de Gaſſion, le Maréchal de Fabert, le Comte de Tilly, l'un des plus intrépides & des plus braves Capitaines qui furent jamais; ces grands Guerriers & beaucoup d'autres qu'il ſeroit long de nommer, ont tous été chaſtes... Donc il n'eſt pas eſſentiel à un Militaire, pour être brave, d'être adonné aux femmes; donc la débauche ne contribue en rien à la bravoure, & n'y a pas même le moindre rapport.

Scanderberg, le fléau des Turcs, diſoit, que rien ne nuiſoit plus au courage Militaire, que la débauche des femmes.

Narſès, ce fameux Général du Bas-Empire, étoit Eunuque, de même que Halis, cet autre fameux Général de

Soliman. Sigiſmond Battori, ſurnommé l'invincible, ne l'étoit qu'à la tête d'une Armée. Il ne faiſoit pas myſtere de ſon impuiſſance.... Charles XII, Roi de Suéde, ſemblable au Comte de Tilly, abhorroit le vin & le Commerce des femmes. Le Comte de Tilly, ſur-tout après ſa mort, a convaincu de ſa chaſteté extraordinaire ceux qui en doutoient, ou plutôt qui auroient voulu en douter. Le Grand Turenne n'étoit rien moins que débauché, & cependant ne valoit-il pas bien ces Foudres de Guerre qui vivoient au même temps que lui; & dont les déréglemens ne faiſoient pas moins de bruit que les triomphes...

Qui oſeroit ſeulement mettre en parallele l'Empereur Aurelien, le plus brave & le plus chaſte des Princes, avec un de ſes Lieutenans nommé Proculus, qui ſe glorifioit d'avoir deshonoré cent filles, ſes priſonnieres, en quinze jours? Quelle gloire que celle qui fait aller de pair un homme avec l'Etalon ou le Taureau banal! Que cela décide-t'il?.. Pourquoi celui qui peut manger lui ſeul autant que dix autres, ne ſera-t'il pas tout auſſi bien fondé à ſe glorifier de cet avantage de Porc? L'un n'eſt pas plus ſpirituel que l'autre, & ne ſuppoſe pas

dans l'un, plus de ces qualités qui font le vaillant homme, que dans l'autre.

Un Auteur Payen appelle les cent exploits prétendus de Proculus, cent crimes... Un Ecrivain moderne dit qu'il ſe faiſoit beaucoup plus criminel qu'il ne l'étoit, parce, dit-il, qu'il y a toujours eu des fanfarons en tout genre, & en celui-ci autant qu'en tout autre, & dans l'Etat Militaire plus qu'en tout autre. Par-tout où on a mis de la gloire, il y a des Fanfarons : or, on a mis de la gloire dans cet acte animal, où les bêtes de ſomme tiennent le premier rang ; donc il y a là des Fanfarons.

Le vrai brave ne ſe vante jamais de rien.

L'Hiſtorien Mézerai s'imagine mal-à-propos, & faute de réflexion, que les femmes n'aiment les braves Militaires, que parce qu'elles ſe perſuadent qu'ils le ſont dans toutes les circonſtances. Il dit cela à propos de la bleſſure que le Duc de Guiſe reçut à la joue, & qui le fit ſurnommer *le Balafré* ; ce qui lui fut, dit-il, une puiſſante recommandation auprès des Dames, qui ſe perſuadent que, &c...

Cette obſervation, outre qu'elle eſt indigne de la gravité d'un Hiſtorien, ne

fait honneur ni aux femmes, ni aux hommes. Mézerai n'entre pas dans le motif des femmes ; il leur donne des idées de débauche, lorſqu'elles n'en ont que de vanité.

Juvenal toujours outré ſur le compte des femmes, ne penſe pas comme notre Hiſtorien. Il recherche les cauſes de la paſſion d'une Patricienne pour un Gladiateur, & après n'en avoir trouvé aucune dans la perſonne de ce miſérable, qui étoit difforme & uſé de ſervice ; il conclut qu'il faut apparemment que ce ſoit le fer que les femmes aiment ; que c'eſt le fer qui fait paroître ce Gladiateur beau comme un Adonis à cette Dame, & que c'eſt le fer qui le lui fait préférer à ſon mari & à ſon honneur, tellement que ſans ce morceau de fer, ajoute-t'il, le Gladiateur deviendroit auſſi inſipide que le Mari.

D'où il eſt évident que la vanité plus que la débauche, eſt le grand reſſort de la prévention ridicule des femmes pour les Militaires. Ce ſont pour elles comme des Chevaliers d'honneur, avec leſquelles elles ne craignent pas d'être offenſées impunément, parce que c'eſt une opinion, que la médiſance & la critique ne s'égayent pas volontiers aux dépens de la

maîtreſſe d'un Brave. Voilà pourquoi, comme elles aiment extrêmement à voyager, elles alloient ſi volontiers par-tout pays autrefois, avec les Chevaliers errans, montées en croupe ſur le Palefroy.

D'où il s'enſuit, ſelon Mézerai & Juvenal, par la plus impertinente des conſéquences, que tout homme qui n'a ni uniforme, ni plumet, n'eſt qu'un lâche à tous égards avec les femmes, & n'eſt propre qu'à recevoir des coups de bâton, & à laiſſer inſulter ſa maîtreſſe... Juvenal le dit ironiquement, & fait tomber ce Préjugé ridicule ſur les femmes : ſi Mézerai a voulu employer la même ironie, il ne l'a pas fait aſſez ſentir.

Quelques Obſervateurs prétendent qu'il n'y a que l'effronterie qui faſſe le mérite du Militaire auprès des femmes, ou plutôt auprès de certaines femmes.. Accoutumés qu'ils ſont à rouler de Province en Province, & de Ville en Ville, ils n'ont pas le temps de donner dans la fadeur, & de filer le parfait... Il faut que leurs habitudes ſe formenr promptement & finiſſent de même ; cela abrége bien ce formulaire que les femmes, dont nous parlons, eſtiment plus qu'elles ne l'aiment .... *Venir, voir & vaincre*,

voilà ce qu'il faut à l'Officier & à ces ſortes de femmes, quoiqu'elles s'en défendent comme de l'héréſie. Le Roman des amours du Militaire eſt bien différent de ceux de Mademoiſelle de Scudery, qui vous traînent un Lecteur juſqu'au douzieme volume . . . On voit ſouvent la concluſion de celui-ci dès le premier feuillet.

On lit dans Salluſte que les filles, chez certains Peuples, choiſiſſoient les jeunes gens propres à être enrôlés. Selon nos Obſervateurs, cette pratique ne vaudroit rien ici, parce que ſi l'Etat, ſur un article auſſi important, s'en rapportoit au goût de nos femmes & de nos filles en général, nous pourrions bien avoir, pour parler le ſtyle de la Fontaine, moins de Ceſars que de Laridons.

Certaines femmes, ſans haïr les Militaires, n'ont de l'éloignement pour eux, que parce qu'ils apportent de leurs Garniſons un certain air de liberté & de privauté qui approche beaucoup de l'indiſcrétion ; ce qui leur fait craindre que cette façon d'agir, trop peu meſurée, ne ruine leur réputation dans l'eſprit de ceux qui ſont leur unique reſſource pendant les campagnes . . . C'eſt donc la vanité & un certain air de franchiſe, plu-

tôt qu'une raiſon de débauche qui fait la recommandation du Militaire auprès du ſexe . . . Ovide nous en fournit la preuve dans ſa perſonne & dans ſes écrits. Il fait dire à Hélene, écrivant à l'efféminé Pâris, laiſſez faire la Guerre aux vaillans hommes; mais pour vous, cher Pâris, ne vous mêlez que d'amour.

Ce qui prouve que ſi quelques femmes ſont flatées de captiver, en public, un Guerrier plein de valeur; cela ne les empêche pas ſouvent d'idolâtrer un Poltron dans le particulier; quoiqu'en diſe Blaiſe de Mont-Luc dans un endroit de ſes Commentaires, » où il obſerve qu'il » y a beaucoup de femmes qui aime- » roient mieux voir leurs Maris ou leurs » Amans tués, que de les voir revenir » couverts de honte & de deshonneur, » quoiqu'en bonne ſanté... Ce naturel de » toutes les femmes, ajoûte-t'il, eſt tel » qu'elles haïſſent mortellement les Pol- » trons, encore qu'ils ſoient bien pei- » gnés; car tout ainſi que la plus grande » honte d'un homme eſt d'avoir une » femme infidelle; de même la plus gran- » de honte d'une femme eſt d'avoir ſon » mari ou un amant Poltron. »

Tous ces beaux ſentimens ſe rapportent plus à la vanité qu'au phyſique de

l'amour, puiſque les femmes ne ſont pas dans ces glorieuſes diſpoſitions, ſeulement pour leurs amans ou pour leurs maris ; mais encore pour leurs peres, pour leurs fils, pour leurs freres, pour leurs neveux & généralement pour tout ce qui les touche.

Ovide au contraire ſemble faire conſiſter tout le mérite d'un homme auprès des femmes, dans une grande facilité de s'énoncer. Ulyſſe, dit-il, n'étoit ni brave, ni bien peigné ; mais il parloit bien. Cela n'y eſt pas inutile... Il eſt ſûr du moins que les femmes en général aiment beaucoup l'entretien d'un homme qui a la langue bien pendue..., Mais c'eſt un hazard, lorſqu'il n'a que ce talent, ſi elles ne le mettent pas en réſerve pour la converſation. Et ce n'eſt pas là ce qu'Ovide veut donner à entendre... On a dit du grand Corneille : *Fin Galant au Théâtre, & fort mauvais en Ville.* Auſſi les femmes le gardoient-elles pour le Théâtre.

Quoi qu'il en ſoit, il ſemble que ce ſoit un Axiome reçu, du moins parmi le ſubalterne, que la chaſteté eſt incompatible avec la profeſſion Militaire, & que ce n'eſt pas même aſſez qu'un Officier, pour être réputé brave, aime les

femmes, s'il ne donne encore dans la débauche la plus triviale . . . Il falloit autrefois qu'il fût ivrogne. Cet article a été réformé, & toutes les preuves civiles de la bravoure ſe réduiſent aux femmes d'une vertu très-médiocre, aux liqueurs & au jeu . . . Ce qui vaut autant que ſi on établiſſoit qu'un bel eſprit, pour faire ſes preuves d'habileté, doit être impie, menteur, gourmand, opiniâtre & envieux.

Un Auteur Militaire parle ainſi d'un Officier fort connu.

Il étoit, dit-il, toujours en pointe de vin, & ſouvent alloit plus loin . . . Il ſuivoit en cela le régime établi dans ſon Régiment, & que j'ai vû ſe maintenir de mon temps. Il s'eſt caſſé la tête par une chûte. *Vitæ conveniens exitus.* Les anciens Officiers avoient ſoin de dreſſer les nouveaux venus.

Alcibiade, Demetrius, Surena, Sylla, Ceſar, & ſi on veut Henri le Grand, ont été adonnés avec excès à l'amour des femmes, & n'en ont pas moins été vaillans dans les combats, & infatigables aux affaires . . . . . Que nos jeunes Militaires ayent donc auſſi les qualités des Grands hommes, dont ils croyent pouvoir imiter les vices . . . Il eſt peu flateur de ne

reſſembler à un homme de bonne mine que par le bout des pieds.

C'eſt-à-dire, de ne reſſembler aux Héros que par leurs vices.

On lit que Ceſar ſe plaiſoit à voir ſes Soldats friſés & parfumés, parce, diſoit-il, que cela ne les empêche pas de bien combattre... (Mais cela n'étoit pourtant pas cauſe qu'ils en combattoient mieux.) Et on ajoute qu'il n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir ſuivi cette méthode.

D'où il réſulteroit que Ceſar n'auroit gagné tant de batailles, & ne ſeroit parvenu à la Monarchie univerſelle, que parce que ſes Soldats étoient bien friſés, & avoient de beaux cheveux... Voilà ce qui s'appelle donner à la Déeſſe qui préſide à la victoire, la coquetterie des courtiſanes!

Ceux qui ont attribué cette ſingularité à Ceſar, en ont oublié une autre qui lui eſt entierement oppoſée; c'eſt qu'il avoit coutume de dire que des gens auſſi délicats dans leur façon de vivre, & auſſi recherchés dans leur façon de ſe mettre, qu'étoient Marc-Antoine & Dolabella, n'étoient pas à beaucoup près ſi redoutables, que ces têtes mal peignées & ces viſages négligés; il déſignoit par-

là, un Brutus, un Caſſius, un Caton, & quelques autres du même caractere.

D'ailleurs Ceſar étoit dans le cas moins qu'aucun autre Général, de rapporter à cette complaiſance pour ſes Soldats, le plus heureux ſuccès de ſes armes, & celui qui a couronné tous les autres; on veut dire la défaite entiere de Pompée à la journée de Pharſale... L'Armée de celui ci étoit preſque toute compoſée de Soldats friſés, parfumés, accoutumés à la bonne chere & aux plaiſirs qu'elle traîne à ſa ſuite. La richeſſe de leurs armes & de leurs habits, la magnificence recherchée de leurs tentes, préſentoient aux yeux le ſpectacle le plus brillant & le plus agréablement varié.. C'eſt Ceſar qui nous l'apprend lui-même par la deſcription qu'il a affecté de nous en laiſſer dans ſes Commentaires.

Son Armée au contraire étoit compoſée de Gaulois, de Germains & de Suiſſes, auxquels le Luxe Aſiatique étoit parfaitement inconnu. Les Légions Romaines qui en étoient le premier Corps, n'avoient ni le loiſir, ni le moyen de ſe parfumer & de ſe parer... Le pain leur manquoit aſſez ſouvent; ce n'étoit pas pour s'occuper de la richeſſe des habits, ni de la magnificence des tentes, ni de l'élégance

l'élégance des repas... Enfin l'Armée de Céſar, étoit ce qu'on appelle une *Armée Griſe*, ou une *Armée de Fer*... C'eſt lui-même qui nous l'apprend encore.

Horace dit que les Romains qui vainquirent les Carthaginois dans le premier Combat Naval qu'ils euſſent jamais livré; qui défirent Pyrrhus, & Antiochus; avoient été élevés à labourer la terre. Il les appelle *une Race mâle de Soldats Laboureurs*. Juvenal inſinue que de ſon temps, un Général ne vouloit pas même d'Officiers qui euſſent l'air élégant.

L'Armée des Perſes qui entreprit de s'oppoſer à la rapidité d'Alexandre, étoit à peu près ſemblable à celle de Pompée, comme celle d'Alexandre reſſembloit à celle de Céſar... Alexandre faiſoit remarquer à ſes Soldats, qui n'étoient couverts que de leurs Armes, les Caſaques chamarées d'or & d'argent des Perſes, & il leur diſoit qu'ils ne devoient conſiderer cette pompe que comme un Butin que ces hommes efféminés leur apportoient. Auſſi l'Ecriture dans les viſions de *Daniel*, ſemble-t'elle par alluſion repréſenter ce Prince Grec, ſous la forme d'un Boùc, & le Monar-

que opulent des Perſes, ſous celle d'un Bélier ; Animaux dont l'un, comme on ſçait, eſt auſſi pauvre que l'autre eſt riche en toiſon.

L'Armée avec laquelle Annibal força les Pyrenées & les Alpes, n'étoit compoſée pour la plus grande partie que d'hommes effroyables à voir, .. Cependant à peine furent-ils deſcendus en Italie, qu'ils gagnerent trois Batailles conſécutives ſur les Romains, qui étoient ſans contredit plus civiliſés & plus polis qu'eux ... S'ils eurent enfin du deſſous avec les Romains, ce fut en partie pour s'être trop *humaniſés* dans le quartier d'hyver de Capoue ; & en partie par la nouvelle maniere de combattre du Grand Fabius, qui conſiſtoit à les empêcher de combattre eux-mêmes... Annibal étoit toujours le même Général quand il ſortit de chez les Baigneurs & les Etuviſtes de Capouë ; mais il n'avoit plus les mêmes Soldats ; ils le quittoient tous pour retourner à leurs plaiſirs, & il ne tarda pas à s'appercevoir de la faute qu'il avoit faite ... Il eût mieux valu pour lui qu'il eût hiverné ſur les Montagnes, dans des Retranchemens de Neiges & de Glaces.

On peut voir dans Quinte-Curce la

deſcription du Luxe infâme de Babylone, & combien Alexandre & ſes Soldats ſe façonnerent dans cette Ville. Il dit qu'ils furent heureux de n'avoir plus d'ennemis à combattre, parce qu'ils ne s'en ſeroient pas tirés avec honneur.

L'Armée de Tamerlan Grand-Kam des Tartares, qui défit celle de Bajazeth, Sultan des Turcs, avoit l'apparence d'une Aigle qui fond ſur un Paon. Et pour venir plus promptement à ces derniers ſiecles, & à ce qui nous touche de plus près; les Suiſſes qui défirent entierement le Duc de Bourgogne *à Granſon*, n'avoient pas, comme nous l'avons déja obſervé, en habits & en équipages, ce que le Duc portoit ſeulement ſur ſa perſonne... Ils avoient des haches, des piques, des lances, des ſabres, qui vraiſemblablement n'étoient pas damaſquinés; mais ils avoient (ce qui vaut bien les plus belles armes) la juſtice de leur côté, & la néceſſité de vaincre ou de périr.

L'Armée brillante de la Ligue ne fut-elle pas enfoncée dans les plaines d'Yvry, par une Armée qui n'étoit couverte que de Fer; mais qui étoit, comme ſon Général, endurcie à la fatigue

& à la diſette des choſes ſouvent les plus néceſſaires. Qu'on en juge par cette deſcription qu'un Poëte du temps nous a laiſſée de l'habillement du Héros qui la commandoit en perſonne.

. . . . . Bravache, il ne ſe pare,
D'un Clinquant enrichi de mainte perle rare;
Il s'arme tout à crud, & le Fer ſeulement,
De ſa forte valeur eſt le riche ornement . . .
Son Berceau fut de fer, ſous le fer il coronne;
Son menton généreux deſſous le fer griſonne.
Et par le Fer tranchant il reconquête encor,
Les Sceptres, les Bandeaux, & les perles & l'or.

Le fameux *Viriatus* & *Annibal* n'avoient rien dans leur façon de ſe mettre, qui les diſtinguât du moindre Officier.

Tous les Hiſtoriens qui ont parlé de l'Empereur Othon, lui ont fait un crime de ce qu'il ſe ſervoit d'un Miroir dans ſon Camp; aujourd'hui c'eſt un privilége acquis au Goujat . . . Ils reprochent encore à ce Général d'avoir médicamenté ſa peau pour la rendre plus douce & plus luiſante . . . Quels Officiers, un peu ſur le bon ton, trouvera-t'on aujourd'hui ſans pâtes, ſans pommades, ſans mouches, ſans eaux de

ſenteur, & mille autres drogues de toutes eſpèces, renfermées géométriquement dans ce qu'ils appellent un *Néceſſaire*, bien digne de ſon nom, comme on voit ? Qu'auroient dit les Tacites, les Suétones, les Plutarques & autres Hiſtoriens, s'ils avoient vû à cet Empereur un coffre uniquement deſtiné à la délicateſſe, à la coqueterie, à la molleſſe, & compoſé d'autant de piéces qu'un buffet d'Orgue, puiſqu'ils ont fait tant de bruit pour un méchant miroir d'acier, & pour de la mie de pain de ſeigle ?

A voir ces Adonis ſi pleins d'affeteries & de mignardiſes, ſi bien peignés, & auſſi artiſtement ajuſtés que de jeunes coquetes, qui croiroit que leur profeſſion fût de ſe battre & de tuer des hommes, dit *un Auteur Militaire de ce temps* ! Quel rapport, toutes ces ſuperfluités ont-elles avec le ſervice, pour que l'Etat leur en tienne compte, de même que de leurs Caves, de leurs Cantines, de leurs Fourgons & de leurs mulets, qui n'étoient, il n'y a pas encore bien long temps, que pour les Princes ou les Officiers Généraux ; & tout cela en petite quantité ? On conçoit que

de cette maniere il eſt tout naturel, qu'on ſe ruine au ſervice; *mais non pas pour le ſervice.*

La Mothe le Vayer dit, en parlant du fameux *Bertrand du Gueſclin*, que s'il eût conſumé toutes ſes matinées à ſe coëffer, *lui qui n'étoit pas né coëffé*, il n'eut jamais mérité ni la lampe inextinguible, ni la royale Sépulture que ſon Maître lui fit donner à ſes pieds dans Saint Denis... Et il ajoûte, *que la nature l'avoit rendu laid, afin qu'un ſi grand homme n'eût rien de commun avec les femmes.*

Peu importe qu'on recule par moleſſe ou par lâcheté, dès-lors qu'il en réſulte le même effet. Or on conviendra qu'il n'eſt guere poſſible qu'une Armée compoſée de Gens énervés par les délices, ſoit exactement aſſez ferme pour qu'on puiſſe bien certainement compter ſur elle, dans une Action vigoureuſe. Le quartier d'hiver du Général Africain à Capoue en eſt une vieille preuve, cent fois rebattue; mais qui vaut encore autant que ſi elle étoit de l'année, parce que la molleſſe eſt toujours molleſſe, & ne differe que du plus au moins.

Qu'un petit Officier Damoiſeau ſe

trouve heureux, lorſque Mars à la recommandation de Venus, veut bien ne lui faire que de ces bleſſures de goût, c'eſt-à-dire, qui contribuent infiniment à la réputation, ſans endommager les graces de la figure! On n'en trouvera pas beaucoup du moins parmi les jeunes Officiers, qui n'aimaſſent mieux avoir une jambe de bois qu'un nez de cire. Ils ont été à peu près les mêmes dans tous les temps; auſſi Céſar qui les connoiſſoit parfaitement pour en avoir fait lui-même le métier; mais avant celui de la Guerre; cria-t'il aux Germains, aux Gaulois & aux Suiſſes, à la Bataille de Pharſale, *de fraper au viſage.* Il en arriva l'effet qu'il en avoit prévu; *tous les jolis Minois* tournerent le dos, dès qu'ils s'apperçurent que les pointes des Epées des Javelots & des Hallebardes, dirigées avec intention, ne cherchoient qu'à leur guillocher groſſierement la figure.

Ceci ſuffira pour répondre à ceux qui demandent, ſi généralement parlant, les Militaires qui ſe piquent de beauté, & de délicateſſe; qui recourent à l'artifice pour rehauſſer l'éclat de leur teint; & qui conſultent éternellement leurs miroirs, pour remettre dans l'ordre *une*

boucle indocile, ou relever *un toupet rébelle*, doivent être censés plus ou moins vaillans, que ceux qui mépriſent tout ce qui reſſent l'affectation & la molleſſe... Quelques-uns prétendent que cela eſt indifférent. Voici ce que nous en jugeons.

L'Officier, généralement parlant, ſe conduit par des principes ſi différens de ceux du Soldat, qu'aucune ſorte de molleſſe ne ſera capable d'altérer ſa Bravoure... Il fera ſon devoir & ne ſe ménagera pas dans les occaſions les plus périlleuſes; cela eſt indubitable... On rapporte qu'un grand Prince dans une Bataille mémorable qu'il gagna en perſonne, ne ſe plaignoit que de la pouſſiere qui lui gâtoit le teint, pendant que les balles lui ſifloient aux oreilles... Il ne faut pas demander s'il étoit brave, ni s'il étoit efféminé. Mais comme une vie fainéante, molle, & l'habitude aux plaiſirs ne manqueront pas d'altérer la complexion de l'Officier; il en ſera moins propre à la fatigue, & il ſuccombera bien vîte dans une Guerre longue & dure. Les marches & contremarches continuelles, les campemens, les travaux, le haraſſeront. Le vent, la pluye, le trop grand froid, comme le

trop grand chaud, le tueront . . . Il ne ſupportera pas long-temps la diſette des vivres, non plus que la néceſſité de faire uſage de celles qu'on trouve; & en tombant ſur ſes Lauriers, il ſera forcé de convenir, que *ſi l'eſprit eſt vigoureux, le corps eſt bien foible.*

A l'égard du Soldat, la queſtion ſe decide d'elle-même : comme ſes principes ne ſont point ceux de l'Officier, & qu'il ne connoît pas cet honneur de réputation, qui eſt l'idole des gens bien nés; il eſt hors de doute que la Fainéantiſe, la crapule & la débauche n'en feront jamais qu'un lâche . . . C'eſt un Dogue qu'il faut tenir à la chaîne, & ne pas laiſſer s'accoquiner à la cuiſine, ni s'accoutumer aux bons morceaux. L'habitude au travail plutôt que la réflexion maintient ſon courage. Il n'eſpere ni avancement, ni gratification, ni aucune ſorte de gloire; & conſéquemment à propos de quoi veut-on qu'il ne préfére pas un bon Quartier d'hiver, aux fatigues d'une Campagne?

Les Ennemis les plus dangereux & les plus à craindre pour une Armée, ne ſont pas toujours ceux qu'elle a en tête; elle peut les vaincre avec du courage &

un bon commandement. Quels ſont donc les autres ? Certaines gens de beaucoup inférieurs au Soldat pour les ſentimens d'honneur. Ce ſont les avares, infideles & puniſſables, Diſpenſateurs des vivres, qui, s'ils ne peuvent tromper les hommes autant qu'ils voudroient, parce qu'ils parlent, trompent autant qu'ils veulent les pauvres chevaux qui ne diſent mot. Il y a une complication de crimes dans cette infidélité; ce ſont ceux-là que le ſervice du Roi enrichit, quoiqu'ils lui en rendent à lui-même un très-mauvais.

M. de la Porterie, Meſtre de Dragons, *dans ſes Inſtitutions Militaires*, fait cette queſtion. *L'intérêt de l'Officier n'eſt-il jamais diſtingué du bien de ſa Troupe ? Ne cherche-t'on point à groſſir le revenu qu'on en tire, aux dépens de l'entretien qu'on lui doit ? &c.*

La Baſtagie qui ne doit être qu'un Office d'économie & de diſpenſation, étant devenue un commerce & un trafic, il eſt naturel que le gain le plus énorme paroiſſe à ceux qui l'exercent, auſſi permis & auſſi légitime qu'au Négociant & au Marchand dans la ſociété civile. Et comme ce gain eſt borné à un temps

qui eſt celui de la Guerre, laquelle eſt ſouvent fort courte, il n'eſt pas étonnant qu'on ſe preſſe de faire comme on dit *ſa poignée ou ſa gerbe*. . . Examinez au retour des Campagnes les Officiers, & les *Prépoſés* aux vivres & fourages, & vous verrez tout d'un coup lequel des deux métiers eſt le plus lucratif. Combien de Guerres n'ont eu un ſuccès malheureux, que par ce ſeul endroit !

On demande ſi l'Officier qui a fui un jour de Bataille eſt réellement deshonoré ? Si on prend l'affirmative ; il va s'enſuivre de-là que plus de quarante mille Romains à la fois, ſe ſont deshonorés. En quoi conſiſte ce deshonneur ? Dans une preuve infaillible de lâcheté. Eſt-il bien vrai que cette preuve ſoit infaillible ; c'eſt-à-dire, qu'il ne puiſſe jamais arriver qu'un brave homme prenne la fuite, & qu'une Armée ne puiſſe tourner le dos ſans être compoſée de lâches ? Accordons-le, & voyons ſi les conſéquences qui en réſulteront ſeront bien juſtes. A la Bataille de Cannes, de Trébie, de Trazimene, les Romains fuyoient devant Annibal comme des moutons, & il les mailloit en pieces avec ſi peu de

réſiſtance de leur part, qu'il diſoit en riant, qu'il auroit autant valu qu'on les lui eût livrés pieds & poings liés . . , Cependant on ſe contente de dire que les Romains ont perdu pluſieurs Batailles contre Annibal à ſon arrivée en Italie ; mais on n'a jamais dit qu'ils ont été des lâches.

L'inexpérience indocile,
Du Collégue de Paul Emile ;
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Il y a près de deux mille ans qu'on chante cela ; & cela ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les Romains ont eu peur & qu'ils ont tourné le dos.

A la journée des Eperons ſous Louis XII. ainſi nommée, à cauſe que les François s'en ſervirent plus que de leurs Epées, ils tournerent le dos en déſordre ; cependant on n'a jamais dit qu'ils ayent été des lâches . . . Ils étoient ces mêmes hommes, qui dans le même temps paſſerent les Alpes, firent la Conquête du Royaume de Naples, humilierent Veniſe, & châtierent Milan & Genes. On a regardé l'échec de la journée des Eperons, comme un de ces acci-

dens

cidens ſinguliers, dont les cauſes ſont auſſi ſurprenantes qu'elles ſont cachées. Pourquoi n'auroit-on pas pour un Particulier le même ménagement qu'on a pour une Armée entiere ? Un Officier, pour faire ſes preuves de Bravoure, eſt-il tenu de toujours montrer plus d'aſſurance qu'une Armée de cinquante mille hommes ? N'y auroit-il pas un peu de mauvaiſe politique à avilir un Guerrier, qui peut-être le lendemain auroit fait des prodiges de valeur ? Nous en voyons un exemple dans ces mêmes Romains, qui après avoir été ignominieuſement paſſés ſous le joug aux *Fourches Caudines*, ne tarderent pas à rendre la pareille à leurs Ennemis, avec des avantages que ceux-ci n'avoient pas eus.

Les plus grands Orateurs ne parlent pas toujours avec la même confiance, ni avec la même dignité. Combien a-t'on vû de gens pleins d'eſprit, demeurer muets dans des occaſions importantes où il auroit fallu parler ; ou répondre imprudemment lorſqu'il auroit fallu ſe taire ? Et pour cela étoient-ils des Idiots ? Il en eſt de même de la valeur qui dépend en partie de la chaleur du ſang, lequel dépend lui-même de plu-

ſieurs cauſes Phyſiques, que toutes les réflexions imaginables ne peuvent ſouvent balancer.

Quel Général fût plus mal-habile que Pompée, à la journée de Pharſale! Qu'il y parut petit! Et pour cela a-t'on jamais taxé Pompée de lâcheté?

La valeur dépend des circonſtances & des objets dont on eſt frappé, vrais ou faux. *Caſſius*, dans une Bataille déciſive où il y alloit de toute ſa Gloire, prit la fuite, parce qu'il crut voir Jules-Céſar, qu'il avoit pourtant bien tué de ſa main en plein Sénat, venir à bride abatue droit à lui pour le charger. *Que faut-il donc faire encore*, dit-il en tournant le dos, *ſi ce n'eſt pas aſſez de l'avoir tué*? Combien de terreurs paniques ont mis le déſordre & l'épouvante dans les Corps de Bataille les mieux rangés!

Un de nos Hiſtoriens rapporte que dans une Bataille livrée par les François, au Roi de Bohême, on vit le *Diable en perſonne*, qui chargeoit nos troupes, & en faiſoit un épouvantable carnage. A quoi eut ſervi le courage, *dans une Action auſſi chaude, & dans une Partie auſſi peu égale?*

Il n'y a point de Militaires qui ne conviennent que le tempérament influe beaucoup ſur l'eſprit. Or ils ne peuvent accorder cette vérité qu'ils ne conviennent en même temps qu'il influe auſſi beaucoup ſur le courage, & que quand il ſe trouve réuni aux motifs, à la réflexion & à la prudence, il eſt preſque toujours le premier mobile des plus grandes actions .... Le plus Vaillant homme & le plus intrépide, s'il veut être ſincere, avoura franchement qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit tous les jours monté ſur le même ton; c'eſt-à-dire, que ſon courage ſoit au même dégré d'élévation... Les liqueurs qui entrent dans la compoſition du corps humain, & qui en font le jeu principal, ont comme les Thermomètres, leurs rarefactions, & leurs condenſations, & par-là occaſionnent le courage ou la timidité.

Ce n'eſt pas que nous cherchions partous ces raiſonnemens à juſtifier la lâcheté. Nous voulons ſeulement prouver qu'un homme peut avoir peur & fuir dans une action, ſans être un lâche; ſur-tout ſi dans d'autres circonſtances auſſi périlleuſes, il a donné des marques de valeur.

Nous verrons en ſon lieu ſi le Militaire qui ſe bat volontiers en Duel, doit être cenſé plus brave & plus-digne de ſa profeſſion, que celui qui l'évite ou qui ne s'y détermine qu'avec difficulté.

Fin du premier Volume.

627158